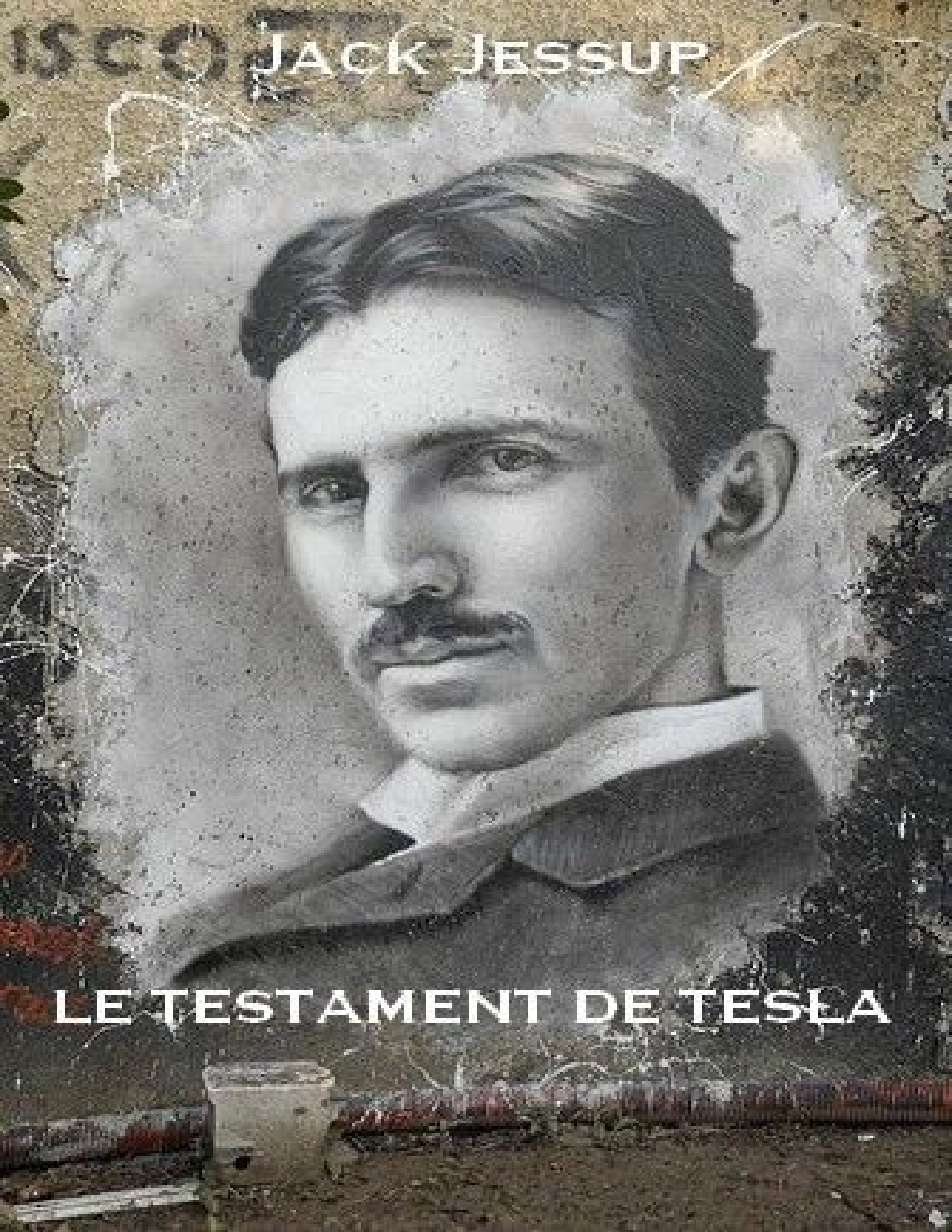
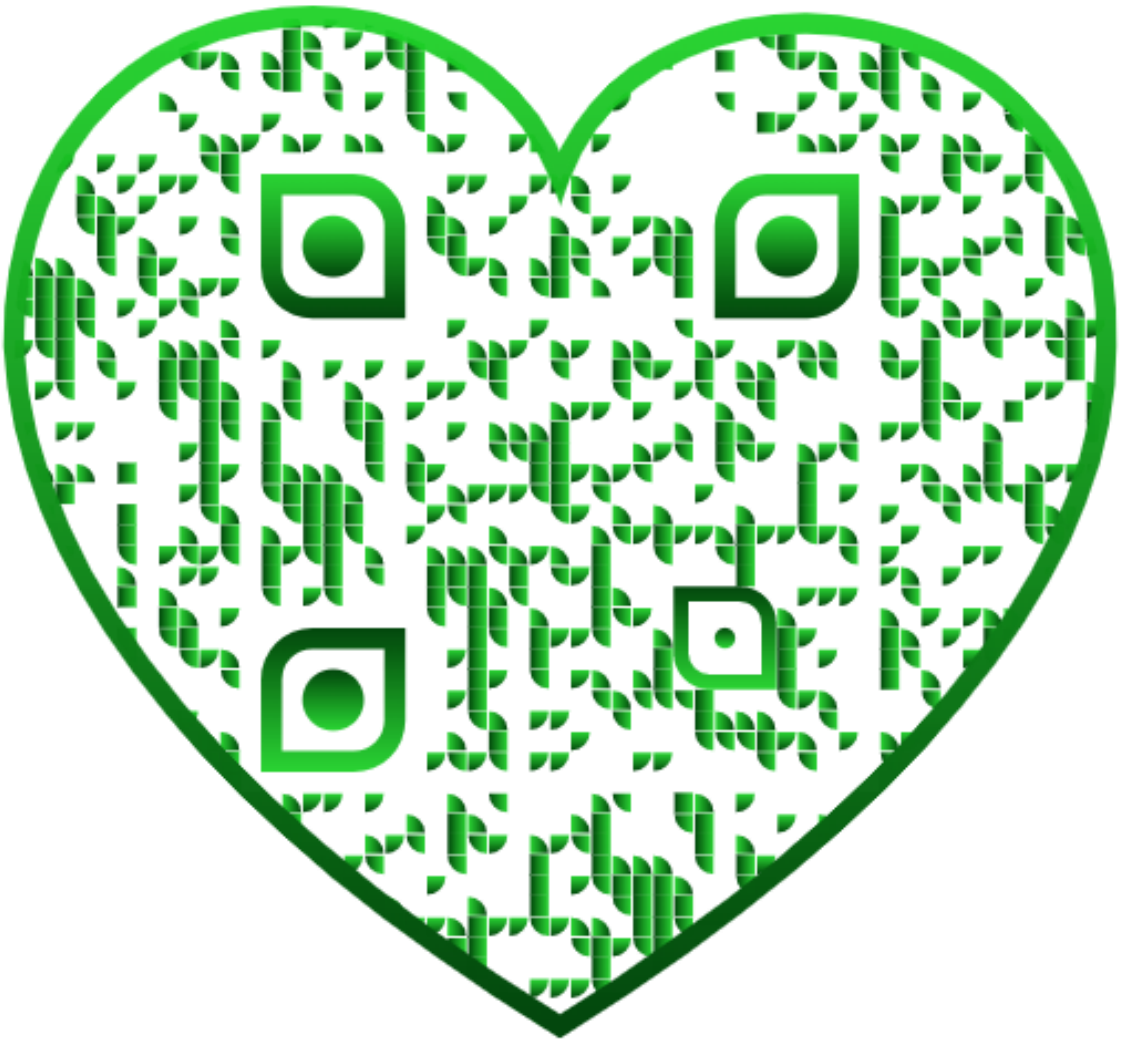
Jack Jessup



LE TESTAMENT DE TESŁA



CHAPITRE 1

Floyd Patel contemplait avec une moue de dégoût le résultat décevant d'une expérience sur laquelle il avait travaillé pendant des mois. Quoi qu'il fasse, la réaction physique était toujours la même, quelle que soit la pression qu'il appliquait au milieu ambiant, ou d'ailleurs la température qu'il avait réglée. Il avait utilisé le catalyseur que les laboratoires EL PASO leur avait fourni, quelque nouvel alliage qu'il n'avait pas eu l'occasion ni les moyens d'analyser. Le but de l'expérience avait été de tester ses capacités de 'cracking' à différentes pressions et températures, afin d'extraire encore plus du brut de la Mer du Nord – à ce qu'ils avaient dit – comme si le prix du pétrole n'avait pas déjà touché le fond ; d'autre part peut-être bien qu'AMBRIT, le conglomérat britannique, avait eu d'autres buts en tête, comme rendre les produits pétroliers plus acceptables aux 'Verts' en réduisant l'émission de gaz toxiques. Si c'était bien le cas, il aurait volontiers continué ses recherches décevantes, pourvu qu'elles aient la moindre chance de succès.

Suivant la procédure, il avait essayé la compression adiabatique, mais le mélange qu'on lui avait fourni, sous forme gazeuse, avait montré une tendance têtue à exploser dans de telles conditions, ainsi que le montrait le manomètre dont l'aiguille avait bondi follement à chaque nouvel essai, avant que la soupape ne laisse sortir les gaz brulés. Jusqu'alors, il n'était arrivé à rien.

Frank Bibson, le directeur des laboratoires ATLANTA, avait été sur son dos ces temps derniers, le pressant d'obtenir des résultats ; il avait fait allusion à lui retirer le projet s'il n'y parvenait pas dans les deux semaines, lui disant qu'ils avaient déjà perdu trop de temps comme ça et que maintenant le client se montrait impatient.

Il avait senti depuis le début que Frank Gibson ne l'aimait pas ; il ne le lui avait bien sûr jamais dit en face, mais il avait clairement fait comprendre qu'il n'approuvait pas que la Compagnie utilise de la main d'oeuvre

étrangère, bien que Floyd Patel soit un citoyen américain, né en Amérique d'une mère Américaine et d'un père Indien.

La communauté 'blanche' d'Atlanta ne s'était jamais défaite de ses préjugés contre les 'gens de couleur' bien qu'en apparence ils ne le montrent jamais et ne l'auraient jamais admis publiquement. Dans son cas, les plus éduqués savaient qu'en principe les Indiens appartenaient à la race blanche, que l'Anglais qu'ils parlaient était l'une des langues Indo-Européennes. Pour eux, quiconque provenait du sud de la frontière était automatiquement un non-blanc.

Les laboratoires EL PASO avaient une branche à Atlanta et il y était allé une fois pour rencontrer l'homme qui, avant de les laisser utiliser le catalyseur, avait voulu lui donner des recommandations sur la manière d'utiliser le produit, comme s'il avait été un débutant en la matière ; c'était là-bas qu'il avait rencontré Wendy. Elle lui avait dit que la première fois qu'elle l'avait vu, elle l'avait pris pour un garçon de courses, jusqu'à ce qu'elle l'ait entendu parler et l'avait alors regardé en face pour contempler fixement ses yeux bleus.

Sans nul doute, des Indiens diplômés n'étaient pas une nouveauté en Amérique de nos jours, mais on avait plus de chances de rencontrer un travailleur Indien ou Pakistanais qu'un Docteur ès Sciences. Etant un Américain à moitié blanc, sa peau était plus claire que la plupart des Indiens, mais on ne pouvait se tromper sur son origine, surtout avec sa chevelure noire ondulée et lustrée.

Après qu'il lui eut expliqué ce qui l'amenait, elle l'avait emmené voir son patron ; c'était une technicienne, une métallurgiste, et, après qu'il eut parlé à Herb McCall, il avait eu l'occasion de bavarder avec elle un moment ; il l'avait invitée à boire un café à la cafeteria du labo pendant son heure du déjeuner et, une chose conduisant à une autre, ils s'étaient revus, avaient couché une fois ensemble, trouvé qu'ils avaient aimé ça l'un comme l'autre et depuis lors ils avaient décidé de se mettre en ménage. Il avait donc déménagé de son studio de célibataire pour venir loger dans son deux pièces plus confortable et ils avaient ainsi vécu chez elle depuis près d'un an maintenant.

Elle avait été dûment impressionnée quand elle avait appris qu'il était un Ph.D[1] diplômé de l'Université de Georgia Tech ; elle-même n'était pas mal non plus, détentrice d'un master en haute technologie de la même

institution ; ils ne s’étaient jamais rencontrés sur le campus mais, au milieu de quelque treize mille étudiants, ça n’était guère surprenant.

Il verrouilla la porte du laboratoire avant de s’en aller; l’équipe d’entretien avaient leur propre jeu de clés.

Mort, l’un des techniciens, était censé nettoyer à la vapeur l’unité en acier inox pour les expériences du lendemain; quand il entra à dix sept heures, le laboratoire était désert comme d’habitude et il se mit en devoir de nettoyer les instruments du petit Indien, comme il le faisait chaque jour depuis six mois ; il purgea les cylindres en acier inox d’un demi pouce d’épaisseur et il avait ouvert la soupape à vapeur vive quand son beeper sonna ; avec un soupir, il sortit du laboratoire pour se rendre au téléphone payant du corridor. La voix de sa femme reflétait l’inquiétude ; le gosse avait de la fièvre et elle avait appelé le docteur ; mais pourquoi donc n’avait-elle pas attendu qu’il rentre du travail pour le lui dire, comme s’il avait pu y faire quelque chose maintenant? Après lui avoir parlé pendant cinq minutes, elle s’était calmée et il avait pu raccrocher. Il retourna au labo et coupa machinalement la vapeur. Les gosses ! Il y avait toujours un problème ou un autre avec eux. Quand il partit une heure et demie plus tard, il pensait encore à ses problèmes à la maison.

Floyd arriva de bonne heure le matin suivant, ayant décidé de recommencer l’expérience pour la énième et dernière fois, de la manière habituelle avant d’essayer une nouvelle et non orthodoxe méthode de son cru ; il avait pris la menace à peine voilée de Gibson très au sérieux ; le type n’avait besoin que d’un prétexte pour lui retirer le projet et le congédier dans la foulée.

D’un pas décidé il s’achemina jusqu’à sa chaise et tourna le bouton pour amener le catalyseur à la température adéquate. Quand il entendit le beep, beep, il tendit la main vers la roue afin de laisser entrer le composé de pétrole dans la chambre ; machinalement, il regarda le manomètre et ouvrit de grands yeux : l’aiguille se déplaçait vers le haut et il n’avait même pas encore ouvert la soupape d’admission ; et puis la soupape d’échappement à l’autre bout du système s’ouvrit comme dans un soupir et l’aiguille du manomètre redescendit. Il sursauta mais il était indiscutable qu’avant même qu’il ait eu l’occasion de laisser entrer le liquide dans la chambre, une explosion avait eu lieu ou plutôt une sorte de combustion.

Il se saisit du téléphone et demanda à l’opératrice du standard d’essayer de joindre Morton, où qu’il se trouve ; il avait besoin de savoir si le type avait oublié de purger les cylindres et les nettoyer à la vapeur ; Morton travaillait à temps partiel à ATLANTA et l’opératrice réussit à le joindre à l’autre compagnie où il travaillait le matin.

‘Salut, Morton, Floyd Patel d’ATALANTA à l’appareil’.

‘Salut, M.Patel. Quelque chose qui ne va pas ?’ sa voix paraissait inquiète.

‘Non, non, Morton ; je voulais seulement m’assurer que vous avez purgé et nettoyé à la vapeur mon matériel la nuit dernière’.

‘Sans aucun doute, M.Patel, comme je le fais cinq fois par semaine ; il y a un problème ?’

‘Pas vraiment, Morton ; je suis juste étonné ; quelque chose de bizarre s’est passé, mais ne vous en faites pas ; je vous expliquerai la prochaine fois qu’on se verra ; au revoir’.

Morton fronça les sourcils après avoir raccroché ; est-ce qu’il avait oublié de faire quelque chose la nuit dernière ? Il y avait bien eu l’appel de Marcy qui l’avait interrompu, mais il s’était assuré que tout était en règle avant de partir. Le matériel de laboratoire n’était pas quelque chose à prendre à la légère ; c’était des trucs coûteux et ce bâtard de Gibson était un fils de pute qu’il valait mieux ne pas contrarier. Heureusement, le petit Indien, lui, avait bon caractère et il ne lui avait pas paru être fâché.

Floyd reposa le combiné ; il était intrigué ; Morton lui avait paru être sûr au sujet du nettoyage du matériel et il n’avait aucune raison de mettre sa parole en doute, et pourtant...le cylindre s’était refroidi et il pu ainsi ouvrir le minuscule robinet afin de laisser quelques gouttes du liquide lui mouiller

les doigts : ça paraissait être de l'eau, pas du pétrole ; il le renifla et s'enhardit à le goûter ; *c'était* de l'eau ; que diable ça voulait-il dire ? Comment de l'eau avait-elle pu s'introduire dans le système ? Morton n'utilisait aucune sorte de détergent, rien que de la vapeur vive pour nettoyer les cylindres : ça devait être çà ; pour une raison quelconque, la vapeur n'avait pas été laissée s'échapper du cylindre principal et s'était condensée en eau : il n'y avait pas d'autre explication.

De l'eau ? *De l'eau ?* De l'eau avait explosé ? Hey ! C'était impossible ; il devait y avoir quelques gaz résiduels qui étaient demeurés; naa ! La vapeur à cinq bars excluait tout gaz ; c'est bon, calme-toi ; recommence tout doucement. Il laissa l'eau résiduelle s'évacuer et attendit quelques minutes, le temps que l'acier refroidisse ; pour être encore plus sûr, il versa un peu d'eau distillée là où il avait utilisé le composé pétrolier auparavant et laissa le catalyseur monter en température, s'obligeant à rester calme, mais il ne pouvait s'empêcher d'être excité à la perspective de ce qu'il allait arriver. Il regarda l'aiguille du manomètre monter régulièrement, prêt avec un stylo à bille à noter le moment quand...*l'eau* allait exploser ? Était-ce lui, Floyd Patel, un docteur ès sciences physiques, qui attendait çà ?

L'aiguille continuait de monter et le suspense devenait insupportable ; et puis, comme si c'était écrit, la soupape d'échappement s'ouvrit avec le même soupir qu'il avait entendu il y avait moins d'une heure et de la *vapeur* en sortit ; à cette température et cette pression-là aucune vapeur ne pouvait se former ; il s'efforça d'attendre que la *vapeur* se condense et sans y réfléchir il toucha le coté de la chambre de combustion ; aïe ! Ça brûlait !

Attends une minute, attends une putain de minute ! Quelque chose avait brûlé ! Quelque chose avait explosé ! Quelque chose...de l'eau ? Non, de *l'hydrogène*, espèce d'idiot ! De l'hydrogène s'était formé et avait brûlé. Ses mains tremblaient et il avala sa salive avec peine ; des gouttes de transpiration s'étaient formées sur son front et la paume de ses mains étaient humide. Il s'obligea à respirer normalement, mais son cœur battait à toute allure. Il n'était guère un buveur de café, mais il sentit qu'il en avait besoin d'un, un café fort, un espresso ! Il y avait un percolateur à espresso dans le corridor et il sortit pour aller s'en faire un ; il rencontra Ida qui venait juste d'arriver au travail.

'Salut, Floyd ; tu te sens bien ? T'as l'air bizarre ce matin'.

‘Salut Ida ; ça va bien, merci ; j’ai sauté le petit déjeuner ; j’ai besoin d’un café ; je t’en paye un ?.

‘Non merci, Floyd, je viens juste de prendre le mien ; dis, t’as l’air vraiment bizarre ; t’es sûr que tout va bien ?’

‘Ça ira, Ida’.

Il sirota doucement son espresso noir ; Bon Dieu, que ce truc était costaud ! Comment faisaient les Italiens pour en prendre six par jour, si ce qu’on racontait était vrai ? C’est çà, pense à l’espresso, oublie un moment ce qu’il s’est passé au labo.

Il avait peur de considérer les implications de sa toute dernière expérience ; la raison lui disait que ce qu’il était arrivé *ne pouvait* tout simplement pas arriver ; l’eau était tout simplement un composé trop stable ; le lien entre H^2 et O trop fort pour être brisé dans de telles conditions. Il avait entendu parler des nombreuses tentatives de rompre ce lien, toutes des échecs.

Son pouls revenait tout doucement à la normale et il put penser clairement à nouveau ; il devait l’essayer plus d’une fois avant de pouvoir révéler ce qu’il avait réalisé; il pensa avec effroi au catalyseur : est-ce que par quelque tour du destin ils étaient tombés sur la formule magique ? La pierre philosophale des temps modernes ? Et qu’allait-il faire si ça marchait vraiment ? Garder ça pour lui ? Non, c’était tout simplement trop énorme pour qu’il s’en occupe tout seul ; et il y avait aussi le principe de l’éthique ; le catalyseur n’était pas à lui ; il était seulement tombé sur *la* combinaison par pur hasard, mais c’était ainsi que la plupart des grandes découvertes avaient vu le jour.

Pendant toute la journée il essaya, encore et encore, se contentant d’un sandwich à l’heure du déjeuner ; sentant l’excitation monter en lui tandis que le résultat de chaque expérience confirmait le tout premier ; il se trouvait devant un dilemme : devait-il en parler à Gibson maintenant ou en parler d’abord à Wendy ? Il choisit cette dernière solution. Avant de quitter et verrouiller son petit labo, il remplit le cylindre avec le composé pétrolier habituel afin que Morton ne trouve rien d’inhabituel quand il viendrait nettoyer le système.

Il grimpa dans sa Honda Civic cabossée et s’éloigna ; il avait l’esprit tellement occupé par son problème qu’il faillit passer devant sa rue sans la prendre.

Wendy n’était pas encore à la maison quand il entra ; il en profita pour repenser à ce qu’il allait lui dire ; tout d’abord, lui demander si elle connaissait l’exacte composition du nouveau granulé qu’ils leur avaient livré et quand elle lui demanderait pourquoi, simplement lui répondre qu’il était curieux de le savoir car ils avaient obtenu des résultats décevants avec le catalyseur ; non, ça n’irait pas du tout : Wendy le savait déjà ; ils en avaient déjà discuté plusieurs fois ; en plus, ça ne serait pas honnête envers elle ; s’il ne lui faisait pas confiance avec ces nouvelles sensationnelles, à qui faire confiance ? Peut-être craignait-il qu’elle se moque de lui ; elle n’était pas une quelconque ignorante qui pouvait se montrer impressionnée par l’intelligence supérieure de son homme ; elle-même était une scientifique avérée et n’accepterait pas une révélation aussi sensationnelle sans objections ; il ressassait encore ces pensées quand il entendit la clé entrer dans la serrure et que Wendy arrive avec les bras chargés de sacs à provisions . Il se mit sur pied pour aller à sa rencontre et l’aider à déposer les sacs dans la kitchenette. Il l’embrassa distraitement, comme si elle n’était pas vraiment là, l’esprit encore occupé par comment il allait aborder le sujet avec elle.

‘Chérie, j’ai fait une découverte aujourd’hui ; la plus grande découverte de tous les temps !’ il s’entendit sortir d’un coup.

Ça y était, il l’avait sorti et en un sens il se sentait soulagé de le lui avoir dit ; toutefois, il la regarda avec appréhension afin de voir sa réaction ; on se doit de dire en son honneur qu’elle ne sourit ni ne rit à cette déclaration extravagante et à voir son expression, elle comprit instantanément qu’il était très, très sérieux.

‘Vraiment chéri ? Pourquoi ne pas tout m’expliquer’ se contenta-t-elle de répondre.

Se rendant au minuscule salon, ils s’assirent et il entreprit, aussi calmement que possible, à lui raconter tous les événements de la matinée, s’efforçant de ne rien omettre.

‘Et c’est tout ?’ lui demanda Wendy.

‘Comment, c’est tout ? C’est tout l’effet que ça te fait ? Bon sang, ne vois-tu pas à quoi ça mène? Si ça se confirme à l’échelle industrielle...’

‘Là est toute la question, chéri ; tu as fait une...disons une découverte sensationnelle au labo, avec ta mini unité de cracking et tu mérites tous les

compliment à ce sujet, mais est-ce que ça peut être reproduit au niveau industriel ? Et si ça peut se faire, qui en profitera ? Toi ?'

Dire que Floyd était déçu par son manque d'enthousiasme serait peu dire ; il se sentit abandonné mais il réussit néanmoins à sourire ; avec un geste de dérision il dit : 'Tu as probablement raison, chérie ; après tout ça prendrait des années d'essais avec une équipe complète de chercheurs pour arriver à un résultat fiable ; ça n'a jamais été qu'un incident ; oublions tout ça et occupons nous de choses sérieuses : qu'est-ce qu'on mange ? Et l'affaire avait été classée.

Le lendemain matin, Floyd se rendit au travail à son heure habituelle, mais il ne pouvait s'empêcher de réviser dans sa tête chaque détail de ce qu'il avait fait la veille ; il connaissait tout par cœur : quel que soit l'angle sous lequel on le regardait, c'était incontournable : de l'eau, vaporisée sur le catalyseur, s'était transformée en hydrogène *plus* de l'oxygène et non la combinaison des deux éléments et l'hydrogène *avait* brûlé. Ce qui le faisait rager le plus était que Wendy ne l'avait pas vraiment cru ; il allait lui montrer ! Avec tout ça, il avait oublié de l'interroger au sujet du catalyseur.

A l'instant même où il entra dans le laboratoire, il alla directement au bureau de Gibson ; son patron se trouvait dans le compartiment vitré, les yeux vitreux ; il avait probablement passé la nuit à sucer la bouteille à laquelle il devait son surnom de 'Gin'. Après avoir frappé à la porte, Floyd entra et lui dit : 'Bonjour M.Gibson ; j'ai quelque chose à vous montrer, quelque chose d'important ; voulez-vous venir avec moi au labo ?'

'Qu'est-ce que c'est Patel, encore une de vos expériences décevantes ?' répliqua l'homme d'un ton aigre ; son crâne se ressentait encore de la partouze de la nuit dernière et il avait une gueule de bois carabinée ; le petit Indien avait choisi le mauvais moment pour le mettre en colère à propose d'un échec de plus ; il se leva à contrecœur de sa chaise et le suivit, verrouillant soigneusement la porte après lui.

Quand ils furent seuls dans le laboratoire, Floyd déclara à son supérieur :'Asseyez-vous, M.Gibson ; ce que vous allez voir sera probablement un événement historique, et ce ne sont pas des paroles en l'air, croyez-moi ; faites bien attention pendant que je fais l'expérience et souvenez-vous bien du liquide que j'ai mis dans le réacteur'.

'Qu'est-ce que tout ce mystère, Patel ? Vous employez de bien grands mots ce matin ; ce que vous avez à me montrer ferait bien d'être bon ; je ne

suis pas d'humeur à...'

'Patience, M.Gibson ; vous ne serez pas déçu' répondit Floyd avec une confiance qu'il ne ressentait pas totalement ; et si l'expérience échouait ? Il serait éjecté en moins de temps qu'il faut pour le dire ; croisant mentalement les doigts, il entreprit avec tout le calme possible de répéter l'expérience qu'il avait faite plusieurs fois la veille ; il n'avait même pas besoin de consulter son petit carnet noir : les chiffres étaient gravés dans sa tête ; tout en sifflotant pour lui-même, il prépara l'unité, s'arrêtant seulement le temps de bien montrer à son patron ce qui se trouvait dans le récipient qu'il s'apprêtait à verser dans la chambre de vaporisation:

'Vous voyez, de l'eau, pure H^2O distillée ; sentez-là, goûtez-là si vous voulez ; ce que j'utilise est de l'eau, rien d'autre ; vous pouvez vérifier qu'en ce moment la chambre est vide et propre ; okay ? Maintenant, faites bien attention'.Tel un prestidigitateur s'apprêtant à faire ses tours de passe-passe, il se mit en devoir de répéter l'expérience du jour précédent. Quand le manomètre atteignit la température idéale, la combustion eut lieu et de la vapeur sortit de la soupape d'échappement. 'Maintenant, touchez le côté du réacteur : attention, ça brûle ! Ce que vous venez juste de voir était de l'eau en train de brûler, ou plutôt l'hydrogène qu'elle contient. Qu'en pensez-vous, M.Gibson ?'

Frank Gibson s'était dessaoulé vite fait ; il contemplait avec effroi le petit Indien ; il s'éclaircit la voix avant de tenter de parler.

'Comment...comment vous expliquez çà, Patel ?' demanda-t-il d'une voix tremblante.

'Le catalyseur et le pur hasard'. Il raconta à son supérieur les circonstances qui avaient provoqué la réaction.

'Et pouvez-vous le faire encore une fois, Patel ?' demanda-t-il, comme s'il sollicitait une faveur.

'Je l'ai fait plusieurs fois hier, mais je le referai avec plaisir' répondit Floyd, omettant cette fois le 'M.Gibson'. Il savait que l'homme croyait ce qu'il venait de voir et qu'il avait juste besoin d'une confirmation.

Entre temps, l'esprit de Gibson tournait comme une turbine ; ce que le petit Indien avait découvert par pur hasard – il l'avait admis lui-même – n'était pas qu'une simple percée technologique, c'était une découverte séismique mondiale, dont on ne pouvait commencer à imaginer les implications ; il fallait qu'ils en gardent jalousement le secret ; qu'*il* en

garde ; c’était lui le directeur du laboratoire, le responsable, et il allait prendre les choses en mains ; de Patel, il pourrait s’occuper sans aucun mal, le faire se taire à ce sujet, mais il fallait néanmoins y aller doucement avec lui. Toutes ces pensées se carambolaient dans sa tête tandis qu’il regardait le petit Indien répéter l’expérience avec succès.

‘Très bon, Patel, très bon ; maintenant il faut qu’on réfléchisse sérieusement à comment agir ; avez-vous parlé à quelqu’un de cette, euh, expérience ?’

‘Seulement à ma petite amie ; elle travaille chez El Paso, les gens qui nous ont fourni le catalyseur ; j’avais l’intention de lui demander...’

‘Ne le faites pas ! Ne parlez plus jamais à personne à ce sujet ; je me charge de trouver un moyen de le rendre payant pour nous deux ; laissez-moi m’en occuper ; pas un mot non plus à Ida ; faites-moi confiance, je m’en occupe ; et, mes félicitations, Patel’.

Ça avait mis l’affaire en route.

CHAPITRE 2

Sacré Bon Dieu ! Le petit Indien y était arrivé! Il fallait qu'il révise son jugement à son sujet : ce type-là était un authentique scientifique ! Il se sentait un peu jaloux de lui, comme c'est souvent le cas pour les chefs de départements qui se rendent compte que leurs subordonnés valent parfois dix fois mieux qu'eux. Frank Gibson était un diplômé d'Harvard, mais l'Ecole de *Commerce* d'Harvard. Il avait été nommé à la tête de ce département sur la foi de son expérience en tant qu'administrateur, mais son expertise scientifique était limitée à des généralités, ce qu'on vous enseigne dans les Grandes Écoles ; mais en ce qui concernait la recherche, il était totalement dépassé. Toutefois il possédait assez de connaissances pour comprendre que ce à quoi il venait d'assister était littéralement époustouflant.

Toute l'affaire reposait évidemment sur le catalyseur ; il fallait qu'il se renseigne sur combien de fois il avait été régénéré et si ce procédé avait en quelque sorte altéré les propriétés du composé. Il allait demander à Patel de faire de nouveaux essais avec le catalyseur tel qu'il avait été livré et il en restait encore beaucoup. Quant à El Paso, il se demandait s'ils avaient la moindre idée de ce que leur nouveau produit avait été capable de réaliser, *par pur hasard*, il insista à nouveau sur ce point dans son esprit, rabaissant ainsi le mérite de la découverte faite par Patel.

Mais imaginez, imaginez seulement, que ce produit-là, à n'importe quel niveau, soit vraiment capable d'utiliser de l'eau ordinaire pour produire de l'hydrogène et le faire *brûler* en plus, à des températures et des pressions presque normales : on se trouverait alors devant l'unique vraiment *révolutionnaire* découverte des temps modernes, rendant le pétrole et l'atome obsolètes !

Toutefois, il ne fallait pas laisser son imagination l'emporter ; il avait entendu parler des travaux récents de scientifiques renommés qui avaient prétendu avoir réalise la *fusion* atomique dans leurs labos par des moyens chimiques ; ça avait fait beaucoup de bruit à l'époque, suscité beaucoup d'espoir, mais une fois que tout ce bruit se soit éteint, rien ne valant plus

qu’un pet de nonne n’avait suivi ; et les noms mêmes des deux savants étaient oubliés de nos jours.
Ce cas-ci, *son* cas, était différent : il l’avait vu des ses propres yeux ; Patel avait répété l’expérience devant lui et l’avait fait une douzaine de fois auparavant ; à dire la vérité, le type avait utilisé un réacteur et régénérateur de laboratoire, mais il n’y avait aucune raison pour que ça ne puisse se faire au niveau industriel, avec une unité de cracking grandeur nature. C’était ça ! Il savait exactement qui contacter pour faire faire des essais grandeur nature : son propre beau-frère à All State Oil.
Floyd rentra chez lui avec des doutes ; il avait beaucoup aimé démontrer son expertise devant Gibson, le remettant à sa place en quelque sorte, après avoir eu à subir de sa part des humiliations pendant des mois ; il n’y avait pas à se tromper sur l’air de stupeur du bonhomme quand il avait compris ce que l’expérience signifiait ; il pourrait ainsi le raconter à Wendy et savourer sa réaction à ces nouvelles ; une petite revanche pour sa fierté froissée ; mais en même temps ils se demandait s’il n’avait pas commis la gaffe de sa vie et s’était conduit comme un gosse. Gibson s’était montré intéressé, *trop* intéressé en fait, et ça lui avait laissé un sentiment de malaise ; Gibson était tout à fait l’homme à essayer de lui voler sa découverte ; il avait parlé de trouver un moyen de la rendre payante pour *eux deux* ; mais qu’est-ce qu’il avait à voir avec la percée à part être le chef du laboratoire en tant qu’administrateur ? Et comment la rendre payante ? Le catalyseur ne leur appartenait pas pour qu’ils puissent le faire breveter ; il faudrait le dire aux Laboratoires El Paso ; il lui faudrait d’abord en discuter avec Wendy, quoi qu’en puisse penser Gibson qui lui avait bien dit de n’en rien faire.
Floyd Patel ne se doutait pas de ce que sa découverte allait bientôt ouvrir la Boîte de Pandore.
Frank Gibson ramassa sans tarder une demi-livre du catalyseur granulé et l’amena à un laboratoire spécialisé aux fins d’analyse ; il savait bien que les derniers à interroger sur la nature de l’alliage étaient les gens d’El Paso eux-mêmes, ce qui leur aurait fait dresser l’oreille ; il avait besoin d’avoir une connaissance précise de ce à quoi ils avaient affaire avant d’approcher son beau frère ; ce fut une semaine plus tard qu’il reçut le rapport qui lui fit lever les sourcils : ils avaient été déconcertés par la nature de l’alliage et à

part l’oxytrichloride de vanadium, ils avaient été incapables d’identifier les autres composants.
Il avait été tout à la fois rassuré et déçu : aucun catalyser ordinaire n’aurait été capable d’obtenir un tel résultat et c’était un bon point ; d’autre part, à part demander carrément à El Paso de leur révéler la nature de leur composé ou d’essayer de leur en voler la formule, ils ne pourraient jamais faire breveter leur procédé ; à ce moment-là, il pensait encore en termes de ‘ils’ et ‘eux’, comme il savait que sans Patel, il serait incapable de faire quoi que ce soit. S’arranger pour faire du procédé sa seule propriété viendrait plus tard. Pendant cette semaine-là il avait été tous sourires et clins d’œil avec Patel, lui déclarant seulement une fois qu’il dominait la situation et pourrait bientôt lui annoncer la bonne nouvelle.

Floyd Patel avait réfléchi au sujet de parler à Wendy cette soirée-là ; il avait agi hâtivement en démontrant son procédé à Gibson ; mieux valait ne pas répéter l’erreur dans la même journée, non qu’il n’ait confiance en la capacité de Wendy à se taire, mais maintenant que l’excitation s’était calmée, il pouvait réfléchir plus posément ; la satisfaction de faire admettre par sa fiancée qu’elle avait sous-estimé son exploit pouvait attendre et à la réflexion il n’avait guère besoin de ce petit ajout à sa propre estime.

Ce qui méritait réflexion était comment se comporter envers Gibson ; l’homme devait forcément savoir que tout s’articulait autour du catalyseur et que sa nature n’était pas leur bien pour qu’ils puissent le faire breveter, si El Paso eux-mêmes ne l’avaient pas déjà fait ; la meilleure façon d’agir était donc d’attendre et voir venir ; à voir Gibson jouer à être son amical collègue pendant toute la semaine, l’inquiétait plus que si le type s’était montré hautain comme à son habitude. Il s’occupa donc à répéter l’expérience plusieurs fois de suite quand Ida ni aucun des techniciens du labo ne pouvaient le voir. Il avait même pris soin de laisser des traces du composé pétrolier dans le réacteur avant le fermer le laboratoire, afin que Morton ne se doute de rien.

Plus le temps passait sans que Gibson lui dise où ils en étaient et plus il se sentait mal à l’aise ; il était par conséquence sur les nerfs quand, le Vendredi soir, l’homme lui déclara finalement qu’il avait fait analyser le

composé et qu’ils avaient été incapables de lui en donner l’exacte composition.

‘Alors, qu’est-ce qu’on fait maintenant, Gibson ?’ avait demandé Floy.

‘Appelle-moi Frank, Floyd ; on est associés dans cette affaire maintenant ; ne t’en fais pas, je trouverai un moyen ; j’ai plus d’un tour dans mon sac et j’ai des contacts ; c’est le genre de situation qui demande de la réflexion ; on est assis sur quelque chose de très gros ; ne gâchons pas tout en agissant à la légère ; les sages avancent prudemment là ou les imbéciles se précipitent !’.

Floyd rentra chez lui en se sentant plus mal que jamais ; il s’était attendu à ce que sa découverte lui apporte joie et fierté ; il n’avait pas pensé un seul instant aux possibilités financières que la découverte amènerait et, clairement, c’était la seule chose à laquelle Gibson pensait. Quelle combine louche avait-il en tête ? Au lieu du contentement il ressentait de l’angoisse et un mauvais pressentiment. La suite des événement allait démontrer combien cette impression avait été juste.

‘Tu as l’air fatigué, chéri ; comment s’est passée ta journée ?’ furent les mots d’accueil de Wendy quand il entra dans le petit appartement. Floyd regarda autour de lui comme si c’était la première fois qu’il voyait l’endroit où il avait vécu avec sa fiancée depuis près d’un an.

‘Je vais bien, chérie ; juste un peu tendu, c’est tout’ répondit Floyd. Pour une raison ou une autre ses pensées se tournèrent vers les conditions presque lamentables dans lesquelles ils vivaient tous deux ; ils avait tous deux plus de vingt cinq ans, percevaient ce qu’on pouvait appeler des salaires corrects, mais n’avançaient guère dans la vie ; il conduisait une Honda d’occasion en mauvais état et Wendy une encore plus petite Renault ; leur compte en banque commun affichait un solde qui leur permettrait à peine de faire face à leurs dépenses pour deux mois, si l’un ou l’autre venait à perdre son emploi : il n’y avait pas de quoi pavoiser. Il ressassait ces pensées pessimistes dans sa tête sans raison particulière ; pourtant et si Gibson avait raison ? Et s’il existait une occasion de faire fortune tous les deux ?

‘Eh bien, tu ne m’embrasse même pas ? Est que Gin t’a encore fait des ennuis ?’ lui demanda Wendy d’une voix un peu irritée, utilisant le surnom sous lequel ils parlaient de Gibson.

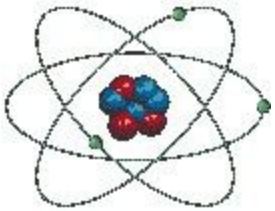
‘Non, pas du tout’.

‘Est-ce que tu lui as parlé de ton expérience ?’

Floyd décida de la boucler sur ce sujet et lui répondit par le seul mensonge qu’il avait utilisé depuis qu’ils se connaissaient.

‘Nah ; tu m’as convaincu que ça ne valait pas qu’on en parle’ lui répondit-il avec un geste dépréciateur.

Il avait brusquement décidé qu’elle ne devait pas être impliquée plus longtemps dans quelque chose qui lui apparaissait comme des ennuis potentiels; il regrettait déjà de lui en avoir parlé ; si sa découverte ne devait leur apporter que des ennuis, il devrait être le seul à les encaisser; inutile de lui en faire partager le poids. Tout au long du repas et le reste de la soirée pendant qu’ils regardaient la télé, ses pensées se tournèrent une fois de plus vers Gibson et ce qu’il mijotait ; si l’homme arrivait à trouver un moyen de rendre l’expérience énormément payante, comme il l’avait suggéré, est-ce qu’il serait prêt à en partager les fruits avec lui ? Jusqu’à quel point pouvait-on lui faire confiance ? ‘Aussi loin qu’on pourrait envoyer valser un taureau par la queue’[2] fut la réponse qu’il se donna.



Frank Gibson se trouvait devant un dilemme ; il savait avec certitude que le catalyseur valait une fortune comparée à laquelle celle de Bill Gates aurait ressemblé à un pourboire qu’on laisse à la serveuse de la cafeteria du coin ; il savait aussi qu’El Paso eux-mêmes n’avaient aucune idée de ce qu’ils détenaient, sinon ils n’auraient jamais livré le catalyseur ; arriver à leur faire cracher la formule ou la leur acheter était bien sûr hors de question ; la seule façon qu’il restait était de la leur voler et çà c’était une autre paire de manches ; il n’était pas fait pour ce genre d’activité, ni pour utiliser la force physique ; louer les services de quelqu’un pour qu’il le fasse à sa place ? Il aurait recours à çà en dernier ressort; bien que l’idée le

révulse, la sagesse commandait de faire confiance à Lance, son beau frère et l'intéresser au projet ; en tant qu'ingénieur en chef d'All State Oil, Lance détenait un pouvoir bien supérieur au sien à ATALANTA ; après tout, cinquante pour cent de quelque chose de gigantesque valait mieux que cent pour cent de rien du tout ; dans son esprit il avait déjà écarté Patel, un simple pion sur l'échiquier. Il téléphona le soir suivant à son beau frère qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et l'invita à venir passer le week-end chez lui avec Joyce et les enfants.

Frank Gibson habitait dans la région de Forest Park d'Atlanta, à plus d'une heure en voiture de son travail, mais ça en valait la peine ; il était propriétaire de la maison et de son vaste terrain dont l'hypothèque était presque entièrement remboursée ; en tant que célibataire, il aimait donner des réceptions les week-ends, invitant principalement des jolies filles, dont il s'arrangeait pour qu'une ou deux d'entre elles restent après que les autres invités soient partis ; ce train de vie, plus la boisson qu'il sifflait un peu trop ces temps derniers, était très coûteux ; quand Patel lui avait montré ce qu'il avait réalisé, le symbole du dollar s'était dressé dans sa tête, comme dans une caisse enregistreuse ; s'il s'arrangeait pour ramasser une fortune avec la découverte, il quitterait Atlanta pour toujours pour aller vivre dans l'une des îles Caraïbes ; il pourrait même se payer sa propre île !

Le Samedi après midi suivant, Lance, Joyce et les gamins arrivèrent dans le break de sa sœur ; un break ! Ça faisait 'père de famille' ; pas pour lui ; lui, il était strictement du genre coupé sport ; pour le moment il conduisait une de ces nouvelles Jaguars, sur laquelle il devait encore plus de la moitié du prix, il se le rappela avec amertume ; s'il réussissait son coup, les Ferrari et les Lamborghini seraient les prochaines, et par douzaines !

'Salut, Frank !' appela Lance en descendant de la voiture, tandis que Joyce était encore occupée à faire sortir les enfants du siège arrière ; ils coururent en poussant des cris de joie vers la piscine sans même dire bonjour à leur oncle.

Le Dimanche après midi, après avoir absorbé leur déjeuner-barbecue, tandis que Joyce essayait de son mieux d'empêcher les enfants de faire des bêtises et transformer le jardin en une scène de désastre, Frank et Lance s'installèrent sur des chaises longues pour savourer les Havanes de contrebande de Frank et siroter du Courvoisier.

'Eh bien, Frank, quoi de neuf ?' demanda Lance avec contentement.

'Les meilleures nouvelles que tu aies jamais entendues, Lance ; si on joue serré toi et moi deviendrons milliardaires et tu m'as bien entendu, je n'ai pas dit millionnaires !'

'Ho, Frank, les cocktails t'ont monté à la tête ? Nah, c'est trop tôt dans la journée pour que tu soies déjà bourré !'

'Je suis sérieux, Lance et sobre comme un Pape ; nous avons fait une percée technologique au labo il y a deux semaines, la percée de tous les temps et je ne te raconte pas des blagues ; je me suis dit que je pourrais

t’intéresser à l’affaire si tu voulais bien coopérer’ et Frank commença à exposer de bout en bout et professionnellement la découverte qu’un des techniciens travaillant pour lui avait faite, suivant ses instructions ; que son beau frère ait cru ou non qu’il ait été responsable de la découverte était secondaire ; le fait est qu’il émit un long sifflement après que Frank eut fini de parler.

‘Est tu sûr de tes résultats, Frank ? demanda-t-il, soudainement très sérieux lui-même.

‘On l’a testé encore et encore ; à chaque fois et je répète à *chaque* fois, nous avons rompu le lien entre H^2 et O comme le savant atomiste de service fait exploser l’atome jour après jour et le bon vieux H^2 à *brûlé*, par Dieu !’

‘Pff ! Mais je crois bien que t’es sérieux ! Pff ! Mais est-ce que tu te rends compte de ce que ça signifie ?’

‘Si je me rends compte ! Ça représente une fortune si on arrive à mettre la main sur la formule du catalyseur !’

‘Moi je parles des autres conséquences : le commerce du pétrole est foutu ; celui de l’atome aussi ; *si* ce que tu dis est vrai, ça voudrait dire un cataclysme mondial comparé auquel le Déluge ressemblerait à une ondée de printemps !’

‘Mais je le sais bien ! Et nous en serions les bénéficiaires, les rois du monde, toi et moi ! Ç’est pas une grande nouvelle, çà ?’

‘Tout doux, tout doux, Frank ; ne laisse pas ton imagination t’emporter ; si et je répète si, tes essais peuvent être confirmés, ça serait vraiment une grande nouvelle, mais peux-tu imaginer un seul instant que tu puisse annoncer au monde entier que tu as découvert le moyen de transformer de *l’eau* en énergie en claquant des doigts ? Les médias du monde entier te tomberaient dessus et ne te laisserait jamais tranquille jour et nuit ; et que dire des industries du pétrole et de l’atome comme je t’ai dit au début ? Tu crois qu’ils prendraient çà sans réagir ? Ils voudraient ta peau avant même que tu puisse épeler le mot ! C’est un tas de si et un tas d’opposition. Non, je crois que poursuivre avec ton idée ne pourrait que t’apporter une montagne d’ennuis dont la taille dépasserait celle de l’Himalaya, Frank’.

‘Ne sois pas si pessimiste, Lance ! Avec ton aide, nous pourrions y arriver, je le sens au plus profond de moi ! Pense à ce que ça signifie de posséder le monde ! Une montagne d’argent ! De l’argent à jeter par la fenêtre ! On ne peut pas rater une occasion comme celle-là ; ça n’arrive qu’une fois dans la vie et...’

‘Qu’attends-tu de moi exactement, Frank ?’

‘De m’aider à démontrer que nous avons raison ; faire des essais grandeur nature dans l’une de tes unités’.

‘Tu rigoles ? Je n’arrive pas à croire ce que j’entends ! Tu es assis là et tu me demandes tranquillement d’utiliser l’une de nos unités pour réaliser une expérience qui ruinerait nos entreprises *si* elle réussissait ? Je crois bien que la perspective d’une fortune imaginaire t’es montée à la tête ; utilise-là plutôt pour bien réfléchir et prendre en considération ce que je viens de te dire ; tout d’abord, si j’étais le président de la compagnie, ce qui n’est pas le cas, et décidais que j’en ai assez de raffiner et commercialiser des produits

pétroliers, j'aurais peut-être l'autorité pour arrêter une unité et demander à une équipe de techniciens et d'ingénieurs de réaliser des essais avec, disons, une centaine de livres d'un catalyseur qui ne m'appartient pas, dont l'ignore la formule – tu me suis ?– que crois-tu que le conseil d'administration dirait ? Et les actionnaires ? Et la concurrence, sans parler des pays producteurs de pétrole, si d'aventure je réussissais avec tous ces si et ces peut-être ?

Non, Frank, crois-moi, oublie tout çà avant que ça devienne incontrôlable ; ce que tu me demandes est de poser ma tête sur le billot, ainsi que celle de Joyce et des enfants, sans parler de la tienne ; je vais oublier que cette conversation ait jamais eu lieu et tu ferais bien de faire la même chose ; si jamais on m'interroge à ce sujet, je nierai sous la torture avoir connaissance de cette affaire'.

Au fur et à mesure que son beau frère parlait et que sa voix se faisait plus sévère, le moral de Frank Gibson s'effondrait; Lance avait énoncé tout haut toutes les vérités qu'il avait secrètement redouté d'entendre, avait même refusé de considérer, tellement il avait été obnubilé par la promesse de la fortune et la célébrité ; il se rendait compte qu'il avait érigé des châteaux en Espagne mais il s'accrochait quand-même ; maintenant, il était désespéré.

'Mais Lance, pense à l'écologie, si l'argent ne compte pas pour toi ; nous mourons de la pollution, tu le sais mieux que moi ; cette révolution signifierait la fin de la pollution ! De l'énergie illimitée, bon marché et propre pour tous ; on nous acclamerait comme les nouveaux Messies !'

'Oui, et comme le Christ on serait crucifiés ! Et depuis quand t'es-tu mis à soutenir les Verts ? Dans le passé, tu ne donnais pas un pet pour les écologistes ; ne me fais pas regretter d'être venu Frank et je suis sérieux ; un mot de plus de ta part sur ce sujet et je m'en vais d'ici avec ta sœur et les enfants'.

'Voyons, ne le prends pas comme çà, Lance ; j'ai seulement essayé de t'intéresser dans quelque chose de grand, parce que tu es de la famille, mais si ça ne t'intéresse pas, je peux toujours trouver quelqu'un qui sautera sur l'occasion'.

'Arrête de parler comme un gamin de dix ans ! Ce que je te conseille une fois encore est d'oublier toute cette histoire ; dis-toi que tu l'as seulement rêvé et que tu viens juste de te réveiller ; c'est çà qu'il faut faire :

réveille-toi et arrête de rêver tout éveillé ; maintenant , il faut qu'on parte ; il est tard de toutes façons et nous avons un long chemin à faire ; merci pour l'invitation et suis mon conseil'.

Le beau frère de Frank Gibson, sa sœur et ses neveux prirent congé et s'en allèrent ; à peine les eut-il perdus de vue qu'il s'empara de la bouteille de bourbon et s'en versa une bonne rasade pour se remonter le moral. Intérieurement il bouillait ; il s'était attendu à ce que Lance saisisse l'occasion qu'il lui offrait et au lieu de çà le type l'avait traité comme un adolescent farceur, lui faisant la leçon comme le principal d'une école publique Anglaise ; l'ennui était que Lance avait eu raison : la tâche qu'il tentait d'entreprendre était écrasante, les difficultés, pour dire le moins, pratiquement insurmontables.

Pour autant, l'après-midi n'avait pas été totalement perdue ; en fait beaucoup de bonnes choses étaient sorties de leur discussion animée, peut-être bien la solution à son problème : dans une dernière et désespérée tentative de recueillir l'adhésion de Lance, il avait parlé d'écologie et c'était çà la réponse évidente ; tenter d'arriver à convaincre les pétroliers de tout laisser tomber et se tourner vers *sa* méthode révolutionnaire équivalait à leur demander de se trancher la gorge ; ils lui trancheraient plutôt la sienne d'abord et le feraient sans doute s'ils entendaient parler du projet de sa bouche.

Mais les écologistes c'était autre chose ; ils montaient en puissance, sinon dans le pays, tout au moins dans le reste du monde occidental ; les gens buvaient littéralement les paroles des Verts, non par raison – la raison n'avaient jamais ramené aucun vote – mais par passion, par un idéalisme déclamatoire.

Greenpeace étaient à écarter d'emblée – trop conventionnels, trop connus – mais *Green Hope*[3], la nouvelle organisation écologiste soutenue par une secte, serait le véhicule idéal pour mettre sa navette spatiale sur orbite, dans une trajectoire de richesse et de célébrité ; ils seraient le bélier capable d'enfoncer les portes de la forteresse imprenable des magnats du pétrole ! Dans son ivresse auto-induite, il en devenait lyrique.

Le nom du gourou de la secte était sur toutes les lèvres ces temps derniers ; on ne pouvait guère changer de chaîne à la télé, à commencer par sa propre chaîne GHWN, sans y voir le regard fanatique de l'homme, tourné vers les cieux, psalmodiant des incantations au nouveau Dieu Vert qu'il poussait ses adeptes à vénérer, bien que, si vous demandiez son avis à Frank Gibson, le seul Dieu Vert auquel il croyait vraiment était le Tout Puissant Dollar ; le coût de leur campagne médiatique à lui seul était révélateur des moyens financiers du mouvement.

Il avait agi précipitamment en se confiant à Lance ; sa prochaine action serait de ne pas s'exposer personnellement mais au lieu de çà de déplacer sur l'échiquier son pion, Patel, en lui faisant croire que sa découverte était d'une importance capitale pour les écologistes et ainsi le diriger dans la bonne direction ; c'était un technicien : il serait plus crédible si on lui posait des questions ; en outre, il ne pouvait guère le tenir à l'écart plus longtemps ; il fallait lui montrer qu'il agissait dans leur intérêt commun.

Ainsi donc Lance s'était rit de lui d'un air condescendant? Eh bien, il allait lui montrer.

Le jour suivant il composa le numéro des bureaux locaux de Green Hope et demanda qu'on lui passe le Révérend Rupert Fischer, le chef de la secte ; l'homme fut difficile à contacter ; çà lui prit une journée entière et une quantité d'explications pour finalement obtenir le numéro de son secrétariat ; le gourou vivait en Californie et ne pouvait être dérangé que pour de très bonnes raisons ; en suppliant et déclarant que le rendez-vous qu'il sollicitait était extrêmement urgent et d'importance capitale pour leur mouvement, ajoutant qu'il ne parlerait qu'au grand homme lui-même, Frank Gibson obtint un rendez-vous pour deux jours plus tard.

Mentalement il se sentait épuisé quand il reposa le combiné ; il faudrait qu'il voyage jusqu'au Lac Tahoe pour rencontrer l'homme ; il ne s'était pas attendu à çà ; ça serait une perte de temps précieux et il faudrait qu'il prenne un congé ; il avait espéré pouvoir envoyer Patel à l'avance pour

exposer son cas et n'intervenir qu'au stade des négociations, mais ça n'avait pu se faire. A juger des difficultés qu'il avait eues rien que pour obtenir un rendez-vous avec le gourou, il trouva plus sage d'y aller lui-même plutôt que d'envoyer un subalterne.

Ce qui l'avait fait râler le plus, outre le dérangement, était le sentiment d'humiliation à avoir à faire des grâces à un barrage de standardistes et de secrétaires, d'être traité comme un courtisan suppliant d'obtenir une audience avec le roi. Attendez un peu que l'homme entende ce qu'il avait à dire ! Entre temps, les réserves de catalyseur qu'il leur restait feraient bien d'être placées en lieu sûr.

CHAPTITRE 3

Floyd Patel fut soulagé quand Gibson lui déclara à voix basse qu'il fallait qu'il s'absente deux ou trois jours pour *leur* affaire ; enfin, il avait parlé de leur projet, ce qui voulait dire qu'il comptait toujours sur lui ; il avait été inquiet ces jours derniers quand Gibson s'était comporté comme si l'affaire avait été enterrée et il avait craint que l'homme n'agisse derrière son dos. Deux ou trois jours seul et en charge du laboratoire lui donneraient le temps de réfléchir et aussi de faire de nouvelles expériences qu'il avait en tête.

Ce fut avec un optimisme renouvelé et en fredonnant pour lui-même qu'il se rendit à la chambre forte où le catalyseur inutilisé se trouvait entreposé, pour se rendre compte avec désarroi qu'il avait entièrement disparu ; il pensa immédiatement à Gibson et à ses manigances ; le type ne l'avait pas informé de ce qu'il avait entreposé le catalyseur ailleurs et ça ne lui avait pas du tout plu ; où qu'il cherche, le catalyseur ne se trouvait nulle part. Il faudrait qu'il lui en demande l'explication à son retour.

Entre temps, le catalyseur régénéré devrait faire l'affaire ; il allait essayer de trouver ce que le produit était capable de faire d'autre ; ça avait marché à chaque fois avec de l'eau distillée, mais distiller de l'eau coûtait beaucoup d'argent et d'énergie ; et s'il pouvait utiliser de l'eau du robinet ? Et pourquoi pas de l'eau de mer? Ça serait la solution aux ennuis de toute l'humanité ! Et la source de cette énergie était inépuisable et renouvelable ; après avoir été utilisée, elle retomberait sous forme de pluie ! Plus jamais de sécheresse, ni de soif ! *Çà* c'était vraiment époustouflant ! Mais si ses nouvelles expériences réussissaient, il garderait çà pour lui.

Ce fut avec un enthousiasme renouvelé qu'il se mit au travail.

Frank Gibson avait cru que rien qu'obtenir un rendez-vous avait été une expérience éprouvante ; il allait réviser son jugement ; le parcours en taxi jusqu'à l'aéroport ; le voyage chaotique jusqu'à Sacramento au dessus des

trous d’air ; le long et poussiéreux parcours en voiture de location jusqu’au refuge du gourou qu’ils dénommaient pompeusement ‘Les Hauteurs de Tahoe’ là-bas dans les montagnes, près du lac, n’étaient que le début des haies qu’il aurait à franchir; il avait utilisé la carte de crédit de la compagnie pour couvrir les dépenses, espérant que d’ici à ce que les auditeurs curieux lui posent des questions au sujet de ce voyage non planifié, il pourrait s’offrir le luxe de leur faire un pied de nez.

La retraite du gourou était gardée comme une base secrète de l'armée, par des escouades d'hommes aux cheveux en brosse, vêtus d'uniformes de combat à camouflage vert et vert (non pas brun et vert) et armés de fusils d'assaut M-16 ; de fameux écologistes ! D'après ce qu'on lui avait dit il s'était attendu à quelque chose dans ce genre, jusqu'aux regards soupçonneux et la fouille méticuleuse de la voiture ; l'homme était *très* concerné par sa sécurité ; c'était un bon point pour lui, vu ce que Gibson attendait de lui.

Quand il fut finalement admis en la présence du grand homme en personne, il eût la surprise de sa vie : l'homme assis derrière le bureau en sycomore était un nabot, presque un nain ; seule la tête familière, disproportionnée par rapport au reste du corps, lui dit qu'il n'avait pas été victime de quelque tromperie ; c'était là l'explication à la raison pour laquelle l'homme n'apparaissait à la télé que derrière un pupitre. En un sens, Gibson se sentit mieux ; la supériorité de l'ancien demi de mêlée, même si ses années de football[4] étaient loin derrière lui, sur quelqu'un mesurant la moitié de sa taille allait sûrement lui donner un avantage dans les négociations à venir ; là encore, il allait avoir à réviser son jugement.

Sans lui tendre la main , sans même un mot de bienvenue ou une invitation à s'asseoir, Rupert Fischer commença : 'Vous m'avez dit que vous aviez quelque chose d'important à me dire, capital, est le terme que vous avez employé, Mr, euh, Gibson – ajouta-t-il en consultant une note sur son gigantesque bureau– Eh bien, qu'est-ce que c'est ?'

Frank Gibson s'était attendu à une certaine arrogance de la part de l'homme qu'il avait vu si souvent à la télévision, s'il fallait en croire le genre de discours qu'il tenait, mais le ton abrupt, la froideur de ses yeux bleu pâle l'avaient déconcerté.

'Est-ce que je puis m'asseoir ? J'ai du faire un long chemin pour venir jusqu'ici'.

'Appelez-moi Révérend' répliqua l'homme en hochant la tête sèchement.

'Tout d'abord, laissez-moi me présenter, Révérend'.

'Je sais qui vous êtes ; je me suis renseigné ; eh bien, qu'avez-vous à me dire ? Soyez bref ; je suis un homme très occupé'.

Avec un creux à l'estomac, Frank Gibson se dit qu'ils étaient mal partis ; il respira profondément pour vaincre la colère qu'il sentait monter

en lui et déclara, aussi calmement que possible : ‘Si vous savez qui je suis, vous devez aussi savoir qu’au laboratoire que je dirige nous faisons des recherches sur des sujets très sensibles, dont certains concernent l’écologie’ ; il marqua une pause pour lui laisser le temps de digérer ses paroles et puis continua ‘il y a un certain temps, suivant mes instructions, l’un de mes assistants a fait une découverte, en fait une percée technologique, qui est capable d’affecter l’écologie du monde entier et révolutionner la planète toute entière et je pèse bien mes mots’.

‘Et qu’est ce que cette découverte pourrait bien être ?’

‘Quelque chose de tellement énorme que seul un homme de votre envergure serait capable d’en apprécier toute l’importance’ ; il marqua une nouvelle pause afin d’accentuer l’effet de ses paroles et attendit que son interlocuteur lui pose d’autres questions, mais n’obtint qu’un regard de sphinx en retour ; l’homme semblait le disséquer du regard, tel une mante religieuse s’apprêtant à avaler un moucheron. Il reprit son discours.

‘Nous avons trouvé le moyen de transformer de l’eau en énergie’.

‘Celle-là, je l’ai déjà entendue ; si c’est tout ce que vous avez à me dire, vous m’avez fait perdre mon temps’ et il tendit la main vers un bouton placé sous son bureau.

‘Attendez ! Écoutez-moi donc!’ dit Frank Gibson d’un ton désespéré. ‘Ce que je veux dire est qu’à l’aide d’un nouveau catalyseur, nous avons été capables de rompre le lien entre l’hydrogène et l’oxygène à température ambiante et la réaction a fait brûler l’hydrogène !’

‘Et alors ?’

‘Comment-çà et alors ? Vous devez savoir que cette percée signifiera la fin des industries pétrolières et atomiques que vous avez combattu pendant des années ; ça voudra dire l’accès à une énergie propre et gratuite pour tous ; plus aucune pollution !’ et il s’arrêta une nouvelle fois ; l’homme devait quand même avoir un certain niveau scientifique ou bien est-ce qu’il avait affaire à un demeuré ? Il se posait la question.

Le Révérend Rupert Fischer bascula un interrupteur sur son intercom et parla brièvement ; une minute plus tard quelqu’un frappa discrètement à la porte et un homme à lunettes entra.

‘Voici mon conseiller scientifique ; répétez-lui ce que vous venez de me dire’ dit le gourou et comme si les deux hommes dans son bureau ne s’y trouvaient pas, il se mit à limer un ongle qui accrochait.

Avec un soupir intérieur Frank Gibson répéta pour le bénéfice de l'homme ce qu'il avait dit au gourou, ajoutant plus de détails, expliquant comment les essais avaient été réalisés et dans quelles conditions ; il ressentait du soulagement à pouvoir parler à quelqu'un capable de comprendre ce qu'on lui disait. L'homme écouta sans l'interrompre, sans montrer la moindre réaction ; quand il eut fini de parler, le conseiller se tourna vers son employeur et lui murmura quelque chose à l'oreille.

Le gourou se mit debout à contrecœur et les deux hommes sortirent par la même porte par laquelle le conseiller était entré, sans un mot d'explication ni un mot d'excuse. Les yeux suivirent la silhouette grotesque du gourou, se demandant comment cette demi-mesure humaine avait réussi à se hisser à la position qu'il occupait maintenant ; il devait valoir plus que ce qu'il apparaissait être ; peut-être la belle voix de baryton qui subjuguait les foules ?

Après dix bonnes minutes durant lesquelles Gibson put apprécier le luxe des installations du bureau du gourou, Rupert Fischer revint seul et s'assit derrière son bureau ; il resta silencieux un certain temps avant de dire enfin : 'Mon conseiller me dit que votre prétendue découverte pourrait présenter un certain intérêt pour notre mouvement, mais avant de nous prononcer, nous devrons voir les essais et vérifier vos assertions'.

'Je m'y attendais, M.Fischer, euh, Révérend ; je suis prêt à faire réaliser les essais en la présence de votre conseiller quand vous voudrez et le plus tôt sera le mieux'.

'Supposons un instant que ces expériences réussissent ; vous n'avez pas l'air d'un idéaliste ; vous devez avoir quelque chose à me demander ; que voulez-vous exactement ?'

Frank Gibson toussota, marqua une pause et dit : 'Le catalyseur ; j'ai une certaine quantité du granulé entreposée en lieu sûr, mais nous, je veux dire je, n'en connais pas la formule'.

'Et qui donc l'a ?'

'Les fournisseurs et je ne peux guère leur en demander la formule'.

'Et pourquoi çà?'

'Ça serait révéler mes intentions, *nos* intentions si vous voulez faire partie du projet ; voyez-vous, je suis convaincu qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'ils détiennent-là ; pour eux c'est simplement un nouveau catalyseur qu'ils viennent de mettre au point ; s'ils savaient ce que je sais...'

‘Je crois que je commence à comprendre quel est votre but ; vous voulez qu’on leur vole la formule pour votre compte, parce que vous ne pouvez pas le faire vous-même, c’est bien ça ?’

‘Je n’irais pas jusqu’à l’exprimer si crûment, mais en effet, c’est bien à çà que ça se résume ; mettre la main sur la formule avant qu’ils en comprennent la valeur’.

‘Et cette valeur ?’

‘Ça vaut des milliards, d’incalculables milliards, croyez-moi ; je ne vous raconte pas de blagues’.

‘Je suppose que vous avez fait analyser le produit ?’

‘Bien sûr ; c’est la première chose que j’ai faite ; ça a défié toute analyse’.

‘Je vois ; et en supposant encore une fois que j’accepte de participer avec vous à cette combine, quelle est votre idée d’une association ? Comment partagerions-nous ces milliards imaginaires ?’

‘Par le milieu : cinquante/cinquante’.

‘Quatre vingt pour nous et vingt pour vous serait plus proche de ma conception ; c’est nous qui prendrions tous les risques’.

‘Soixante/quarante alors et rappelez-vous que je vous ai apporté la percée sur un plateau d’argent’.

‘Jusqu’à présent, je n’ai encore rien vu ; rien que des paroles en l’air à mon avis, mais considérons que ce dont vous parlez tienne la route; soixante cinq/trente cinq’.

‘C’est d’accord !’ Et Frank Gibson tendit la main que le gourou serra à contrecœur.

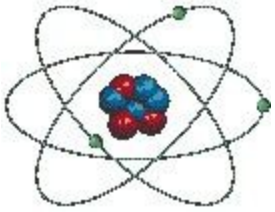
‘Personne d’autre n’est au courant de la découverte à part votre assistant, vous et moi, n’est-ce pas?’

‘Rien que votre conseiller scientifique’ répondit Gibson, oubliant commodément de mentionner son beau frère.

‘Lui et moi c’est du pareil au même ; personne et je dis bien *personne*, ne rêverait de me doubler, c’est bien clair ?’

‘Parfaitement clair’.

‘OK alors ; nous resterons en contact’ et le gourou d’un bref hochement de tête lui fit signe que l’entretien était terminé.



CHAPITRE 4

Floyd Patel avait ressassé l'idée dans sa tête depuis un certain temps ; jusqu'alors, le catalyseur n'avait été utilisé que pour ce qu'il était : un catalyseur ; est-ce que personne ne s'était demandé ce que cet alliage était capable de faire d'autre qu'agir passivement, en quelque sorte, bien que ce que *lui* avait été capable de lui faire faire ne pouvait guère être qualifié de passif.

Ce qu'il allait essayer de faire était de tester ses capacités électriques ; pour çà, il aurait aimé pouvoir utiliser un peu du granulé qu'ils avaient en réserve, mais ce maudit Gibson était parti sans lui dire ce qu'il en avait fait ; à contrecœur il retira du réacteur le granulé régénéré qu'il avait utilisé pour réaliser ses expériences et le réduisit en poudre ; il utilisa alors la poudre comme conducteur dans un tube à vide et mesura la résistance du système qu'il avait créé ; tout en travaillant et chantonnant pour lui-même, il se dit qu'il était en train de devenir un véritable petit Tesla, l'homme qu'il admirait le plus parmi les grands physiciens.

Les yeux lui sortirent pratiquement de la tête à lire le résulta sur l'ohmmètre : la résistance était nulle ! Aucune perte due à la résistance ! La poudre était un Bon Dieu de supraconducteur ! Il ressentit une excitation égale à celle qu'il avait éprouvée quand les tests en tant que catalyseur avaient réussi au-delà de ses rêves les plus fous. Ainsi donc, cette merveille d'alliage de catalyseur était aussi une merveille de supraconducteur *à température ambiante !* Et quoi d'autre était-il encore ? La poudre dans le tube, quand on appliquait un courant à basse tension au système, produisait *statiquement* un puissant champ magnétique ; il semblait n'y avoir pas de fin aux merveilles que cet alliage pouvait accomplir ; il nota dans son petit carnet noir les résultats de ses expériences.

Qu'est-ce qui lui avait fait penser à Tesla ce matin-là plutôt qu'un autre ? Les expériences avec l'électricité, bien sûr, mais ce qui le troublait le plus était qu'il sentait qu'il était sur le point de réaliser ce dont Tesla toujours avait rêvé : rendre de l'énergie bon marché accessible aux plus

humbles dans les coins les plus éloignés du monde, en mettant la planète en résonance de sorte que quiconque puisse simplement brancher un conducteur dans le sol et obtenir toute l'énergie électrique dont il avait besoin. Et pourrait même le faire de deux façons : avec l'électricité et l'hydrogène, deux sources d'énergie sans pollution. Il le pourrait, sauf pour un tout petit détail : obtenir suffisamment de composé, apprendre à le fabriquer et il ne possédait aucun droits dessus ; seuls les laboratoires El Paso en avaient ; c'était incontournable : ils devraient être contactés.

Avec un soupir, il décida d'attendre que Gibson revienne d'où il avait bien plu aller, lui demander pourquoi il avait subtilisé le granulé du laboratoire et où il l'avait entreposé et enfin écouter les nouvelles qu'il avait rapportées, s'il y en avait.

Le voyage de retour vers Atlanta fut pour Frank Gibson l'antithèse de ce qu'avait été celui de l'aller : du pur plaisir ; il exultait ; il y était parvenu! Il l'avait su depuis le début, l'avait ressenti dans ses tripes : le nabot était bien celui qu'il fallait pour le job et par Dieu il était parvenu à l'accrocher, même si le type avait fait le difficile au début ; au final, ils avaient parlé chiffres, pourcentages et c'était un signe incontestable qu'il était intéressé ; le conseiller scientifique, malgré son visage fermé, avait dû le convaincre de ce qu'ils tenaient-là quelque chose de grand, quelque chose de gigantesque. Il rayonnait pratiquement, se félicitant du résultat ; il aurait pu hurler de joie ; il s'était payé le luxe d'un billet de première classe pour le vol du retour, regrettant seulement que fumer des cigares soit interdit à bord, mais il but du Dom Perignon et du Polignac au repas, plaisantant cordialement avec l'hôtesse ; il se sentait le roi du monde !

Floyd Patel était déjà à son poste quand Frank Gibson parqua son coupé Jaguar dans son emplacement réservé ; la guimbarde cabossée de l'Indien était parquée dans sa place habituelle. Pendant le voyage de retour il avait soigneusement réfléchi à ce qu'il allait lui dire quand il le reverrait : une partie de la vérité, c'est à dire qu'il avait contacté une importante organisation écologiste, qu'ils avaient été intéressés par les expériences pour des raisons altruistes, qu'il fallait les faire intervenir pour approcher les laboratoires El Paso et parvenir à ce qu'ils leur vendent les droits sur le catalyseur, comme ils avaient plus de poids dans une négociation que Patel et Gibson réunis (il s'assurerait de bien mentionner le nom de Patel avant le

sien) plus tout le blabla qu'il lui viendrait à l'esprit dès qu'il aurait commencé à parler ; il se sentait capable d'entortiller Patel comme il voulait, se dit-il avec confiance et il le caresserait dans le sens du poil si besoin était, afin qu'il se sente bien : il avait besoin de lui pour les essais.
Quand il entra dans les locaux il portait déjà le masque de l'associé cordial revenant d'un voyage d'affaires fructueux; dès qu'il aperçut Patel assis sur son tabouret dans le laboratoire, il lui fit un clin d'œil et signe de le suivre dans son bureau personnel.

'De grandes nouvelles, mon garçon' dit-il d'une voix forte dès que la porte en verre se fut refermée derrière Patel. 'Asseyez-vous, asseyez-vous !' il se retint à temps avant d'offrir un verre à l'Indien : si tôt dans la matinée, ça aurait fait mauvais effet. Il commença aussitôt à lui raconter combien avaient été impressionnés les gens qu'il avait contactés par la découverte de Patel et continua en lui servant le petit discours qu'il avait si soigneusement répété dans sa tête.

'Maintenant nous n'avons plus qu'à attendre qu'ils nous contactent'.

'Vous ne m'avez pas dit de quelle organisation il s'agit ; Greenpeace, j'imagine ?'

'Non, non, ces gens-là n'ont plus une bonne image avec les rodomontades de leurs militants qui s'enchaînent aux grilles des centrales atomiques, des raffineries et Dieu sait quoi encore; ils ne sont plus du tout crédibles ! Non, j'ai contacté cette merveilleuse nouvelle organisation nommée Green Hope ; vous avez peut-être entendu parler d'eux ; ils m'ont fait une très bonne impression'.

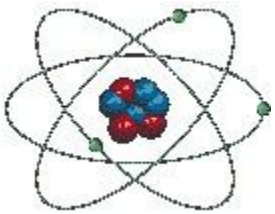
S'il avait entendu parler de Green Hope ! Ils s'affichaient sur toutes les chaînes de télé, d'une côte à l'autre.

'A propos, Gibson, qu'est devenu le catalyseur ?'

'Appelle-moi Frank[5] ! Le catalyseur ? Oh, tu veux dire *le* catalyseur ? Bien sûr ; je me suis dit qu'il n'était pas prudent de le laisser ici ; je l'ai rangé dans un endroit sûr ; je te le montrerai ce soir après le travail ; ne t'en fais pas ; je m'occupe de nos intérêts ; fais-moi confiance ; on va devenir riches ! Tellement riches que la tête va t'en tourner ! Tu es un génie, Floyd ; je suis fier et tout excité d'être ton associé dans cette fantastique aventure'.

'Merci, Frank' répondit Floyd ; il se sentait mal à l'aise avec toute cette histoire ; Gibson était soudain devenu trop cordial, trop enthousiaste ; sa nouvelle attitude était trop différente de son ancienne. Plus que jamais il

sentait que la sagesse était d'attendre et voir venir et avant tout de ne rien dire de ses récentes expériences, surtout pas à Gibson.



CHAPITRE 5

Au siège social de Green Hope, un conseil de guerre s'était tenu peu de temps après le départ de Gibson ; Marius Horst, le conseiller scientifique du gourou avait perdu sa flegme légendaire ; il se montra enthousiaste quand le comité convoqua une assemblée pour décider de la stratégie à suivre ; depuis l'époque d'Heidelberg où il avait été professeur de physique, Horst n'avait pas ressenti un tel enthousiasme, mêlé d'une certaine jalousie : les Américains semblaient avoir découvert ce qu'il avait essayé de trouver depuis des années au laboratoire de l'université : le parfait catalyseur. Les Américains, une fois encore, avaient devancé les scientifiques Allemands dans une découverte majeure, comme ils l'avaient fait pour la bombe atomique !
Les explications de l'homme qui était venu avaient été sommaires et il avait tout de suite lu dans son jeu, étant certain que son interlocuteur n'était pas un vrai scientifique : ça se voyait à sa façon de parler ; mais ce qu'il lui avait dit lui avait suffi : la méthode était la bonne ; c'était la même qu'il avait suivie, mais à chaque fois il avait rencontré un écueil quand il s'était agit du catalyseur ; malgré ses essais avec tous les éléments connus de la table de Mendeleev, il n'était pas tombé sur la formule magique. Le lien manquant devait être l'un des éléments inconnus dont le scientifique Russe avait prédit l'existence, se situant dans l'espace vide entre les éléments connus par leurs poids atomiques.
Finalement, quelqu'un l'avait trouvé et ils n'en étaient même pas conscients ! Ah, pouvoir mettre la main sur le catalyseur et l'analyser lui-

même ! L’eau lui en venait à la bouche rien que d’y penser. Les incompétents auxquels on avait demandé de le faire avaient échoué ; ce serait lui qui y parviendrait, qui trouverait l’élément caché, insaisissable, qu’il avait recherché en vain.
Quant à Rupert Fischer, sa stratégie était simple et il n’avait aucun état d’âme à ce sujet : tout d’abord faire assister Horst à l’expérience, car son jugement ne pouvait être mis en doute ; faire répéter l’expérience par lui-même pour la confirmer, ensuite continuer en s’introduisant de nuit dans les laboratoires El Paso et trouver la formule du catalyseur ; il fallait bien qu’elle se trouve quelque part, probablement dans un coffre fort ; si elle était là, ils la trouveraient ; le reste ferait partie de l’Histoire. Avec cet outil en main, il pourrait mettre à genoux toutes les puissances mondiales ; il aurait le soutien de tous les pauvres de la planète et ils constituaient l’immense majorité, en leur faisant croire que de l’énergie propre et gratuite serait à leur disposition.
Oui, qu’on le laisse s’occuper de la stratégie ; il savait comment manipuler les foules ; c’était son métier, son fond de commerce.
Quant à cet idiot de Gibson, qui était entré dans la tanière du lion les yeux grand ouverts, lui remettant la clé du pouvoir sur un plateau, il n’était guère qu’un moucheron agaçant à écraser comme tel. Son compte serait bon sitôt après avoir été utilisé ; pourtant il admettait à contrecœur que son arrivée chez lui portait la marque du destin ; décidément, les voies du diable étaient impénétrables !

Frank Gibson avait attendu et attendu, au point de s’en sentir désespéré ; il n’avait pas voulu appeler le premier pour ne pas apparaître trop anxieux; quand l’appel arriva enfin il ressentit un immense soulagement ; ces types avaient joué avec ses nerfs et il avait sucé la bouteille un peu trop ces temps derniers pour apaiser la crainte croissante que tous ses efforts avaient été vains ; bien qu’il ait tenté de contrôler ses nerfs, il sentait qu’il était sur le point de craquer ; il savait bien sûr ce qui était en jeu et sa nervosité était parfaitement compréhensible.

Patel n’avait pas posé d’autres questions, n’avait montré aucune impatience sauf à l’occasion un regard qu’il lui lançait et c’était le plus rageant ; l’Indien avait plus que lui la maîtrise de ses nerfs ; peut-être qu’il

ne se rendait pas compte de ce que sur quoi il était tombé représentait vraiment ; peut-être bien qu' il s'en foutait ; ces scientifiques étaient une espèce qu'il n'arriverait jamais à bien comprendre : détachés des réalités, se déplaçant dans une sphère bien à eux ; eh bien, tant mieux ; qu'il reste comme il était et qu'il le laisse s'occuper des choses concrètes.

La voix à l'autre bout de la ligne l'avait informé d'être prêt le Samedi suivant pour quand les experts qu'il attendait arriveraient et de se tenir à leur disposition, et puis il avait raccroché.

Malgré son soulagement, leur désinvolture l'avait mis en rogne ; ils en prenaient trop à leur aise avec lui ; il faudrait qu'il garde son calme quand ils arriveraient, jouer au professionnel, au responsable ; après tout c'était lui qui avait toutes les cartes en main; sans lui (et sans Patel ajouta-t-il dans sa tête, à la réflexion) ils n'avaient rien ; il avait cédé trop facilement aux exigences du gourou ; avoir à le traiter de Révérend l'avait fait bisquer, mais après tout il y avait tant de prétendus, de faux révérends dans ce pays qu'un de plus ou de moins ne faisait aucune différence ; toutefois il aurait dû insister sur un partage à cinquante pour cent ; mais trente cinq pour cent d'une montagne d'argent c'était quand-même une montagne d'argent.

Il avait demandé à Patel de rester après que tout le personnel soit parti et cette fois-ci il sortit d'un tiroir une bouteille de Chivas avec deux gobelets.

'Trinquons, Floyd, mon gars !' Il arrivent Samedi prochain dans la matinée et nous allons leur montrer, pas vrai ? Nous les tiendrons par les c... je veux dire par la peau du cou ; ils vont nous supplier...' Il se rendit compte un peu tard de ce qu'il parlait de trop, trop vite et qu'il allait dans la mauvaise direction ; il avait parlé d'une organisation altruiste qui agissait pour le bien du peuple et d'un coup, sa ligne de conduite était devenue un lapsus, suggérant une transaction commerciale. Il faudrait qu'il se surveille ; le froncement de sourcils de Patel lui révéla qu'il venait de commettre une gaffe.

'Mais oublions tout ça' s'empressa-t-il d'ajouter. 'Préparons nous simplement à leur faire le grand jeu ; il vont rester baba devant ta démonstration et c'est ce qui compte, pas vrai ?'

'En parlant de démonstration, tu ne m'as pas montré l'endroit où le granulé est entreposé, comme tu étais censé le faire ; j'en aurai besoin pour l'expérience'.

‘Bien sûr, bien sûr ; j’ai juste oublié ; mais, et le truc qui reste dans le réacteur en ce moment ?’

‘Il a fallu le détruire ; on ne pouvait plus le régénérer’ mentit Patel calmement ; le type ne pouvait guère contester sa déclaration ; il n’avait pas assez de connaissances pour çà ; en fait il ne connaissait rien à rien se dit Patel avec mépris ; et dire qu’avant il avait eu vraiment peur de cet homme, de ses intimidations, de ses fulminations ; il avait voulu l’impressionner pour prendre sa revanche ; il aurait mieux fait de s’en abstenir ; sa méfiance envers Gibson allait croissant de minute en minute.

‘Oh ? Je l’ignorais ; de toute façon nous allons prendre ce qu’il nous faut dès maintenant ; suis-moi dans ta voiture ; je te montrerai l’endroit secret (et il accentua le mot d’un clin d’œil) et tu pourras prendre ce qu’il te faut pour l’expérience’.

L’endroit secret était en fait un garage situé dans la périphérie de la ville ; il servait aussi de cellier à vin et à alcools ce qui ne surprit guère Patel ; le granulé était entreposé dans des containers de vingt livres ; Patel en choisit deux et avec l’aide de Gibson ils les transférèrent dans le coffre de sa Honda.

‘Ceux-là suffiront pour les essais ; je vais les garder dans mon propre garage et les apporterai Vendredi après le travail, afin d’être prêts pour Samedi matin ; okay ?’

‘D’accord ! Mais fais bien attention avec ce truc ; et ton garage est sûr ?’

‘Bien sûr ; personne ne pourrait soupçonner qu’il ait aucune valeur ; pour n’importe qui, ça aurait l’air de seaux pleins de graviers qui ne valent pas le coup d’être volés ; d’accord ?’

‘T’as raison ; okay alors ; on se voit demain, Floyd’

‘A demain, Frank’.

Ils arrivèrent à onze heures le Samedi matin ; Floyd Patel était déjà là depuis neuf heures et Frank Gibson le rejoignit une heure plus tard, l’air nerveux ; le léger tremblement de ses mains était révélateur d’une nuit de beuverie ; Patel avait tout préparé pour l’expérience et attendait

calmement ; il n’avait utilisé qu’une partie du granulé et avait caché le reste dans son propre endroit secret.

Les experts qu’ils attendaient étaient juste Horst plus un chauffeur-garde du corps ; quand Gibson présenta le scientifique allemand à Patel, ils s’entendirent immédiatement comme larrons en foire, semblant avoir même oublié la présence de Gibson ; ce dernier s’était prudemment abstenu d’intervenir dans la conversation ; il regardait seulement les deux hommes échanger leur charabia scientifique, souriant l’un à l’autre et Patel s’apprêta à faire sa démonstration ; dès lors toute la manipulation était pour lui de la routine ; il mit tout en place en douceur tandis que Horst surveillait chacun de ses mouvement, approuvant d’un hochement de tête.

Quand l’ancien professeur fut convaincu que la réaction ait réellement produit de l’hydrogène à basse température et que cet hydrogène ait brûlé, il semblait rayonner, comme si ça avait été son propre exploit ; il serra chaleureusement la main de Patel, le félicitant et puis il demanda qu’on lui montre le catalyseur ; Patel, qui s’attendait à cette requête, avait laissé dans un récipient une petite quantité du granulé que l’autre contempla avec fascination, le touchant timidement de ses doigts qui le démangeaient, le laissant filtrer entre eux comme s’il s’agissait de diamants taillés ; en fait, pour lui, ce catalyseur valait plus que tous les diamants du monde.

Frank Bibson ne l’avait pas quitté du regard, constatant l’émotion de l’homme, son front en sueur qu’il essuya en sortant un mouchoir blanc de sa poche de poitrine, sa nervosité, ses yeux brillants.

“ Le type est accroché ! ” se dit Gibson, triomphant ; il se retint de pousser un cri de joie ; s’efforçant de garder son calme , il parvint même à paraître distant quand Horst se tourna vers lui et l’invita à se joindre à *eux* pour le déjeuner ; il consulta sa montre pour la forme, parut hésiter, comme s’il avait déjà un rendez-vous qu’il pouvait reporter, puis accepta avec un sourire.

Trois jours plus tard les Laboratoires El Paso furent cambriolés de nuit ; le coffre avait été explosé et les cambrioleurs s’enfuirent quelques minutes avant que le système d’alarme n’alerte la police ; ils se trouvèrent devant une scène de désastre ; chaque bureau avait été fouillé, des papiers jonchaient le sol, mais à part çà rien n’avait été touché ; après l’enquête on constata que rien de valeur ne manquait.

Quand Floyd Patel apprit la nouvelle, son premier souci fut la sécurité de Wendy, puis il se tourna vers Frank Gibson avec fureur, entrant dans son bureau vitré sans frapper.

‘C’est ça l’organisation pacifique et altruiste que tu m’as décrite ? Ceux qui t’avaient fait une bonne impression ?’

Gibson, stupéfait, le regardait sans comprendre.

‘De quoi tu parles, Floyd ?’ lui demanda-t-il d’un ton manifestement sincère.

‘Tu veux me dire que tu n’es pas au courant ? Il y a eu un cambriolage la nuit dernière chez El Paso’.

‘Écoute, je suis sûr que ça n’a rien à voir avec...’

‘Vraiment ? Seulement trois jours après que ce type Horst soit venu ici, d’un seul coup l’endroit est cambriolé ? La coïncidence ne te frappe pas ?’

‘Il n’y a pas de preuves que Green Hope soient concernés’.

‘Bien sûr que non ; ils n’allaient pas laisser leur carte de visite tout de même ; mais c’est clair comme le jour pour moi ; à voir combien ils étaient intéressés, même un enfant de cinq ans ferait le rapprochement en rien de temps’.

‘Écoute, Floyd, ne t’énerve pas ; je suis sûr que ces gens-là n’ont rien à voir avec le cambriolage ; ils ne s’abaisseraient pas à avoir recours à ce genre de choses ; ce n’est pas leur genre ; je vais les appeler et me renseigner’.

‘Comme s’ils allaient te le dire !’ grogna Patel ‘Quel genre d’accord as-tu fait avec eux ?’

‘Absolument aucun accord; tout ce que je leur ai demandé est de nous aider, toi et moi je te le rappelle, à acquérir les droits au catalyseur...’

‘Ne me mêle pas à çà ; je ne t’ai jamais demandé de contacter qui que ce soit ; ça a été ton idée’.

‘C’est possible, mais tu étais d’accord pour me laisser m’occuper des négociations dont je suis encore sûr qu’elles nous apporteront la gloire et la fortune..’

‘Aah, laisse tomber !’ Ce que je crois c’est que tu nous a mis dans le pétrin’.

Malgré ses rodomontades, Gibson ressentait un creux à l’estomac ; les types avaient agi avec brutalité, avec la délicatesse d’un éléphant farceur dans un magasin de porcelaines, n’attendant même pas un délai raisonnable,

comme quelques semaines, avant d'agir ; il n'avait pas non plus compté sur la réaction de Patel ; le petit Indien avait toujours été doux comme un agneau, l'air tellement inoffensif ; maintenant il posait un problème ; il faudrait qu'on s'occupe de son cas plus tôt que prévu. Il allait effectivement contacter Green Hope, mais pour qu'ils le débarrassent de Patel. Il eût un sourire forcé.

'Détends-toi, Floyd ; gardons notre calme ; tu ne seras pas déçu ; je domine la situation'.

'Tu crois ? Tu en es bien sûr ?' et tournant les talons il quitta le bureau de Gibson.

La petite boule de neige du début grossissait à mesure qu'elle descendait la pente.

Les événements de la nuit précédente avaient confirmé le sentiment de malaise que Floy Patel avait éprouvé depuis le début ; il regrettait une fois encore d'avoir parlé à Gibson de son expérience ; il espérait seulement ne pas à avoir plus de regrets encore; maintenant la situation était devenue incontrôlable ; il faudrait le dire à Wendy ; oui il allait tout dire à Wendy, pas plus tard que ce soir-même. Il allait tout lui confesser et lui demander si son patron lui avait dit quelque chose au sujet du catalyseur.

'Tu as l'air agité, chéri ; quelque chose ne va pas ?' lui avait demandé Wendy quand elle était rentrée avec les provisions. Chère Wendy ; toujours inquiète au sujet de sa santé et son bien-être ; il avait pesé le pour et le contre toute la journée à propos de tout lui raconter et lui causer du souci à elle aussi ; d'autre part, il fallait la prévenir ; la prévenir de quoi ? Il n'avait pas la réponse à cette question-là ; il ne savait pas à quoi s'attendre ; si les types avaient trouvé la formule, est-ce qu'ils les laisseraient tranquilles ? Dans le cas contraire, quel serait leur prochaine réaction ? Avec un soupir, il décida de tout lui dire. Après l'avoir fait, il y eut un silence prolongé. Wendy le rompit la première.

'Pourquoi me dis-tu çà maintenant ? Pour pas quand je te l'avais demandé ?'

'Parce que je suis un idiot, voilà pourquoi ; j'ai cru que Gibson et moi arriverions à réussir, à me faire te sortir de ce...à nous rendre riches, si tu veux savoir la vérité ; je crois fermement que nous valons plus que tous les Gibson et tous les Green Hope du monde réunis et regarde un peu qui est riche et célèbre et regarde-nous ! Si nous perdions nos emplois, nous n'aurions pas deux sous vaillants et maintenant il est possible que ça nous arrive'.

'Ne sois pas si dur avec toi-même, chéri' répondit Wendy avec inquiétude à voir combien son homme semblait abattu.

'Je m'inquiète pour toi, Wendy chérie ; ces types-là ne plaisantent pas ; s'ils n'ont pas hésité à cambrioler ton labo, Dieu sait où ils s'arrêteront ; et je ne suis pas plus en sécurité que toi ; même moins à mon avis ; je ne sais plus quoi faire ; est-ce que McCall t'as dit quelque chose ? Sait-il ce que les cambrioleurs recherchaient ?

'Comment pourrais-je savoir ? C'est mon patron ; il ne me fait pas de confidences ; il n'avait pas l'air inquiet, rien qu'en colère à cause du gâchis'.

‘Je lui parlerai dès demain matin ; il faut qu’on l’informe ; il ne sait probablement même pas ce que le catalyseur est capable de faire’.

‘Il y a des chances que non ; pour nous, ça n’est qu’un catalyseur de plus qu’on à mis au point, j’imagine’.

‘Savais-tu qu’on n’a pas pu l’analyser ?’

‘Que veux-tu dire ?’

‘Gibson l’a fait analyser par un quelconque labo ; ils ont déclaré qu’ils n’ont pas été capables d’identifier un ou deux éléments’.

‘Sans blague ! Comment tu expliques ça ?

‘C’est toi la métallurgiste ; à toi de me le dire’

‘Je ne vois aucune explication ; nous savons toujours la nature exacte des composants de ce que nous fabriquons ; peut-être quelque alchimie ?’

‘Pourquoi pas ? Ta réponse vaut bien la mienne où celle de n’importe qui d’autre, à voir ce que ce granulé a pu accomplir’.

‘Nous formons une paire de sacrés scientifiques à parler ainsi d’alchimie !’

‘Çà, tu peux le dire ; et ce n’est pas non plus la seule chose que le catalyseur peut faire’

‘Que veux-tu dire ?’ demanda Wendy pour la deuxième fois.

‘Ce truc-là est aussi un sacré supraconducteur ; plus un générateur *statique* d’un énorme champ magnétique, mais ça je ne l’ai dit à personne d’autre que toi’.

Wendy le regarda, impressionnée.

‘Je suppose que tu es sûr de tes données ; oh, pardon ! Bien sûr que tu l’es ; oh, mon Dieu, je commence à avoir vraiment peur’.

‘Tu as raison de l’être ; moi j’en ferais dans ma culotte ; mais ce que je viens de te dire, je ne le dirai pas à ton patron ; la fission de la molécule de l’eau est déjà suffisante pour nous attirer une montagne d’ennuis’.

Les deux amants s’étreignirent en silence, sans un mot de plus, chacun perdu dans ses propres pensées.

CHAPTIRE 6

A l’agence locale du FBI, l’Agent Myers se sentit suffisamment concerné pour entreprendre sa propre enquête au sujet du cambriolage des laboratoires El Paso ; il avait demandé son transfert depuis Washington il y avait quelques années de çà pour raisons de santé ; jadis il avait eu à s’occuper d’un cas étrange qui concernait le laboratoire d’une base secrète d’une organisation pas très catholique, une branche de la CIA, dans laquelle un jeune homme étranger avait été impliqué, une histoire de kidnapping et entrée illégale d’un étranger mineur[6] et il se considérait être quelque peu expert en matière d’affaires bizarres en relation avec des laboratoires de recherche.

Les laboratoires étaient des sujets sensibles, qu’ils soient industriels ou non; les États Unis étaient une cible majeure de l’espionnage industriel, qui pouvait être d’une importance stratégique pour le pays.

Il se trouvait à El Paso ce matin-là, parlant avec Herb McCall, quand un Indien aux yeux bleus entra ; le jeune homme parut hésiter avant de faire soudain demi-tour et s’en aller ; ce genre de choses lui était déjà arrivé ; il savait qu’il puait le FBI à plein nez, étant de la vieille école, et les gens avaient tendance à se sauver quand ils le voyaient, comme ils le feraient à la vue d’un uniforme.

L’attitude du jeune homme n’était par conséquent pas nouvelle pour lui, et pourtant son aspect physique suffisait à attirer l’attention de Myers et le faire se souvenir de lui.

‘Vous connaissez ce jeune homme, M.McCall ?’ demanda-t-il d’un air détaché.

‘Quel jeune homme ?’ lui demanda McCall en retour ; il avait le dos tourné et n’avait pas vu Patel entrer et sortir.

‘Sans importance ; personne en relation avec l’affaire, j’imagine ; à part qu’un Indien aux yeux bleus n’est pas chose courante ; j’ai du lui faire peur ; j’ai cet effet sur les gens ; il reviendra, sans nul doute’.

Comme l’homme n’avait pas insisté, McCall n’avait pas eu à lui dire qu’il savait qui c’était ; les Indiens aux yeux bleus ne sont pas monnaie courante ; il n’en connaissait qu’un seul et c’était Floyd Patel, des laboratoires El Paso ; qu’est-ce qui avait bien pu l’amener si tôt le matin ? Il

n’avait pas appelé pour prendre rendez-vous ; il haussa mentalement les épaules, se disant que le type reviendrait s’il avait besoin de le voir, comme le flic l’avait dit.
Floyd Patel avait battu en retraite à la hâte, comme un coupable, à la vue de l’homme du FBI ; ils étaient déjà là ; il se demandait ce que McCall avait bien pu lui dire ; il hésitait quant à l’attitude à adopter maintenant que les fédéraux étaient impliqués ; il se demandait quand ils allaient se pointer à son propre labo. Finalement il appela El Paso depuis un téléphone public et demanda à voir Herb McCall après le travail ; l’homme avait paru intrigué mais avait accepté de le rencontrer dans un bar voisin le soir-même.
Il était assis dans un compartiment au fond du bar devant une Budweiser quand Patel entra ; l’Indien s’assit après avoir fait signe à la serveuse de lui apporter la même chose.
‘Bonsoir M.McCall ; vous vous demandez peut-être pourquoi j’ai demandé à vous rencontrer en privé’ Quand l’homme ne lui répondit pas mais continua à jouer avec son verre, il continua ‘Ça a quelque chose à voir avec le cambriolage chez El Paso’
‘Je m’en doutais’ répondit laconiquement McCall.
‘Vous ne me rendez-pas la tâche facile pour tout vous raconter.
‘Pourquoi ne pas tout me dire au lieu de tergiverser, Patel ?’
‘Très bien ; ça fait un moment que je voulais le faire de toutes manières, mais les récents événements ont rendu la chose urgente ; le catalyseur que vous nous avez livré ; tout s’articule autour de lui et c’est moi le responsable de tout ce qu’il est arrivé ; non, non ne vous méprenez-pas : je n’ai rien à voir avec le cambriolage’ et puis Floyd Patel commença à lui détailler, pas par pas, toutes les expériences qu’il avait faites – sauf celles concernant l’électricité – et dans quelles conditions, puis à la suite l’entrée en contact de Gibson avec l’organisation écologiste. Quand il eut fini de parler il avala une longue lampée de sa bière et attendit.
Herb McCall était un joueur de poker ; il avait écouté le récit de Patel sans l’interrompre ; quand son interlocuteur avait expliqué ce qu’il avait été capable de faire avec le catalyseur, il gloussa mentalement ; ainsi donc, c’était çà ce que son tout dernier produit avait pu faire ; pas étonnant que quelqu’un ait essayé d’en voler la formule.
‘Et vous croyez que ce mouvement Green Hope est impliqué dans le cambriolage ?’

‘Je n’en ai aucune preuve mais ça me semble évident ; est-ce qu’ils, je veux dire les cambrioleurs, ont mis la main sur la formule ?’
‘Nan’.
‘Je suis soulagé de l’apprendre ; est-ce que je vous ai dit que Gibson a essayé de faire analyser le granulé mais qu’il a résisté à l’analyse ?’
‘Non, vous ne me l’aviez pas dit, mais ça ne m’étonne pas ; c’est pour çà qu’ils sont entrés chez moi par effraction ; on dirait qu’on va avoir à faire face à un tas d’ennuis, vous et moi, jeune homme’.
‘Est-ce qu’on, je veux dire vous, devriez le dire au FBI, M.McCall?’
‘Je ne sais pas encore ; comme vous l’avez dit, il n’y a pas de preuves que ces soi-disant écologistes soient impliqués et à mon point de vue, les accuser nous attirerait plus d’ennuis qu’on puisse en supporter ; à ce qu’on dit c’est un groupe puissant et rien qu’à voir leur gourou à la télé me donne la chair de poule’.
‘C’est aussi mon cas ; alors, que devons-nous faire ?’
‘Pour le moment, on ne bouge pas ; quand le type du FBI reviendra, et il reviendra, je lui dirai simplement que je n’ai aucune idée de pourquoi on nous a cambriolés ; je dois aussi vous dire qu’il vous a vu et qu’il m’a demandé qui vous étiez’.
‘Vraiment ?’
‘Oui ; comme il n’a pas insisté je n’ai pas eu à lui raconter un mensonge, mais le monde est petit ; s’il vous aperçoit une autre fois, il vous demandera sûrement pourquoi vous être entré et sorti de chez moi sans essayer de me parler’.
‘Bon sang ! C’est tout ce qui me manquait !’.
‘Ne vous en faites pas ; il n’est pas le plus dangereux de tous ; ce sont ces fanatiques qu’il faut surveiller ; ils ne lâchent pas facilement leur proie’.
‘Çà, je veux bien le croire ; à propos, est-ce que vous avez fait breveter le catalyseur ?’
‘Nan ; on ne peut pas ; ça n’est qu’un catalyseur ordinaire qui, par pur hasard, est devenu la poudre magique d’un prestidigitateur ; disons que c’est la conjonction de pression et de chaleur au bon moment, comme dans la cuisine : avec les mêmes ingrédients un bon chef peut vous cuisiner un plat succulent alors qu’un quidam n’en ferait qu’un hachis ; si on ne peut l’analyser, qu’est-ce que j’aurais à faire breveter ? Il n’existe aucune formule magique’.

‘Oh, je vois’ dit Floyd Patel, déçu. ‘Mais dans ce cas, tout ce qu’il vous reste à faire est de le faire savoir et ils nous laisseront tranquilles’.
‘A part qu’ils ne le croiront jamais ; si ce que vous m’avez dit est vrai et je n’ai aucune raison d’en douter, ils essayeront encore et encore jusqu’à ce qu’ils trouvent quelque chose ; l’ennui c’est qu’il n’y a rien à trouver’.
‘Qu’est-ce qu’on fait, alors ?’
‘Aucune idée’.
‘Tout çà c’est ma faute ; je n’aurais jamais du montrer à cette raclure de Gibson ce que j’ai découvert, mais je l’avais chrché; je voulais l’impressionner’.
‘Vous avez fait ce que tout autre être humain aurait fait à votre place et vous méritez des compliments pour votre travail ; le problème est que ça ne peut pas être reproduit et Dieu merci’.
‘Comment ça ?’
‘Imaginez un peu ce que ça voudrait dire si on pouvait transformer de l’eau en énergie propre ? Une révolution mondiale, voilà quoi ; les pays producteurs de pétrole, les compagnies pétrolières, ils nous réduiraient en bouillie ! Les fabricants de voitures auraient à ré-outiller toutes leurs usines ; les stations service deviendraient inutiles ; on pourrait établir une liste longue comme le bas de tous les gens qu’une percée technologique comme celle-là affecterait pour le pire’.
‘Pourtant, on ne peut pas arrêter le progrès pour la vie entière; pensez aux milliards de gens que ça sauverait de la famine ! De l’énergie gratuite...’
‘Oubliez tout çà, mon gars ; il existe trop d’ennemis puissants contre votre progrès ; ils déclencheraient sans états d’âme une guerre mondiale avec bombes à hydrogène et tout le tintouin, pour protéger leurs intérêts’.
‘Vous avez probablement raison M.McCall ; en attendant qu’est-ce qu’on fait ?’
‘Rien du tout ; attendre et voir comment les choses évoluent’.
‘Okay alors ; je ferais mieux de rentrer maintenant ; Wendy va se faire du souci’.
‘Est-ce qu’elle au courant de la découverte ?’
‘Oui, bien sûr ; elle est la première à qui j’en ai parlé ; elle m’avait même conseillé de garder çà pour moi ; j’aurais du l’écouter’.
‘C’est un fille avisée; allez-y maintenant et ne vous en faites pas’.
‘Je vais essayer’.

Si Floyd Patel n’avait pas dit toute la vérité à McCall, Herb McCall non plus ; lui aussi détenait un secret ; il n’était écrit nulle part ailleurs que dans sa tête ; il rit tout haut cette fois-ci en y repensant’.

Marius Horst jura comme un charretier, revenant à sa langue maternelle pour mieux exprimer ce qu’il pensait de Fischer et son sabotage de l’opération ; au lieu de prendre leur temps et engager des professionnels pour essayer d’obtenir la combinaison du coffre et ainsi faire un travail propre, il avait fallu qu’ils en forcent l’entrée comme les nazis de jadis – se dit-il avec un humour caustique – et le résultat en avait été ce qu’il avait pu lire dans la presse nationale et voir à la télé aux nouvelles du soir.

Maintenant la police *plus* le FBI étaient alertés et ça ne prendrait pas longtemps pour qu’une fuite quelque part les relie au cambriolage, malgré ses résultats décevants. Cette fuite ne pouvait venir que de deux sources : Gibson en personne et bien sûr Floyd Patel ; il faudrait les neutraliser en toute hâte ; non, c’était la mauvaise méthode ; la hâte avait été mauvaise conseillère ; inutile d’aggraver l’erreur.

Pourtant, la formule devait bien se trouver quelque part ; si ce n’était dans le coffre d’El Paso à leurs installations d’Atlanta, peut-être dans une autre, peut-être même à leur siège au Texas. On ne pouvait guère cambrioler toutes leurs installations du pays ; il avait une autre idée de ce qui pouvait être fait et il allait persuader l’arrogant gourou de la suivre cette fois.

Marius Horst n’était pas son vrai nom ; c’est à dire pas son nom entier; il n’utilisait que ses deux prénoms car son patronyme était devenu nauséabond pour ses contemporains, même après tant d’années. Il n’était devenu citoyen Américain que tout récemment. Toutefois, c’était un passé dont il n’était pas responsable ; il avait été si jeune pendant la deuxième guerre mondiale qu’il ne pouvait guère être considéré comme complice de ce que les nazis avaient fait, y compris son propre père...

Avec un soupir, il sortit de ses songeries pour en revenir aux dures réalités ; ils avaient un problème et les problèmes étaient sa spécialité ; il se mit en devoir de résoudre celui-ci, confiant en ce qu’il y parviendrait.

‘J’ai vu ton patron et lui ai dit la vérité, chérie ; je viens juste de le quitter ; c’est pourquoi je suis en retard’ dit Floyd Patel en embrassant Wendy. Elle avait mis la table et regardait la publicité à la télé quand il était entré.

‘Et qu’est-ce qu’il a dit ? Il était en colère ou quoi ?’

‘S’il l’était, ça ne se voyait pas ; en fait je me sens soulagé de le lui avoir dit, bien que ça n’ait pas servi à grand chose ; il m’a affirmé qu’il n’existait pas de formule pour le catalyseur, que c’est seulement le hasard qui l’a fait ce qu’il est et qu’il serait incapable de le reproduire’.

‘Dans ce cas...’

‘C’est ce que je m’étais dit, mais il m’a fait remarquer très justement que personne ne le croirait et que ce n’est pas la fin de nos ennuis ; je lui aussi dit que tu étais au courant des expériences, comme çà tu sais comment te comporter s’il t’en parle’ et Floys lui répéta la conversation qu’ils avaient eue McCall et lui.

‘Okay ; ne nous faisons pas de souci à propos de quelque chose qu’on ne peut pas contrôler de toute façon ; le rôti est dans le four ; voyons un peu si je n’ai pas oublié la formule pour *çà*’.

Ce fut un Floyd Patel quelque peu réconforté qui se rendit à son travail trois jours plus tard et attendit en vain l’arrivée de Gibson ; il y avait un sujet important qu’il voulait discuter avec lui et qu’il avait oublié de faire : que raconter aux clients Britanniques au sujet des essais avec leur produit pétrolier. Pour le moment il décida de garder pour lui ce que McCall lui avait dit, comme ils étaient tombés d’accord pour le faire.

Le jour suivant Gibson n’apparut pas non plus ; Patel téléphona chez lui mais le répondeur lui demanda seulement de laisser un message.

Un jour passa et puis un autre ; Gibson avait l’habitude de s’absenter pendant quelques jours, mais il ne manquait jamais d’en informer quelqu’un au labo ; il aurait pu au moins le prévenir se dit Patel avec ressentiment ; il décida d’attendre encore deux jours et puis de le déclarer disparu.

Les laboratoires ATALANTA étaient une petite société avec seulement trois installations locales, l’une d’elles étant le siège social ; les deux autres installations étaient spécialisées dans la biologie ; Patel décida d’appeler le siège social pour leur signaler que Frank Gibson avait disparu et leur laisser la responsabilité d’en informer la police.

Un nouvel administrateur arriva un beau matin, totalement ignorant en matière de recherches sur les produits pétroliers ; il était plus un comptable qu'autre chose et il demanda à Patel de s'occuper de la partie technique tandis que lui vérifierait les comptes. Floyd Patel eut l'intuition de déménager un soir ce qu'il restait du granulé et l'entreposer dans sa propre cache secrète.

Deux jours plus tard, les laboratoires ATALANTA furent cambriolés de nuit ; le coffre n'avait pas été touché mais on trouva le réacteur ouvert et le tiroir du bureau de Patel se rerouvait sans sa serrure qui traînait par terre ; son petit carnet noir avait disparu ; il se traita d'imbécile, se disant qu'il aurait dù le prévoir et l'emporter chez lui ; et puis il se dit aussi que Wendy aurait été choquée et alarmée si son appartement avait été cambriolé, en devinant la raison ; il se mit à transpirer.

La boule de neige grossissait à vue d'œil, accélérant le pas.

CHAPITRE 7

L'agent Myers se présenta à ATALANTA un matin comme Patel avait craint qu'il le fasse ; avec angoisse, il attendit que l'homme le questionne ; il s'était attendu à la visite, et pourtant il avait la bouche sèche, les paumes humides, la tête vide, incapable de trouver une explication à son comportement quand il avait été à El Paso il y avait deux semaines.

'Eh bien Monsieur...'

'Patel ; Floyd Patel'

'M.Patel ; on se rencontre enfin ; je suppose que vous savez qui je suis ?'

'Je ne dirais pas que je le sais ; je vous ai aperçu en train de parler avec M.McCall l'autre jour et comme il était occupé, je n'ai pas voulu le déranger'.

‘Je vois ; bien, je suis l’agent Nathan Myers du FBI et je suis venu enquêter sur le cambriolage dont vous avez été victime – dit-il en montrant sa carte à Floyd Patel – ‘Vous êtes au courant du cambriolage chez El Paso, n’est-ce pas ?’

‘Oui, bien sûr’.

‘Çà ne vous frappe pas que deux laboratoires bien connus et qui travaillent ensemble aient été cambriolés à deux semaines d’intervalle ?’

‘Bien sûr que si, mais on ne saurait dire que nous travaillons ensemble ; ils nous fournissent des produits que nous utilisons ; ils font leurs propres recherches et nous faisons les nôtres, qui n’ont rien à voir avec les leurs ; ici, je ne suis qu’un technicien et si vous avez besoin de plus de renseignements interrogez l’administrateur ; il est à son bureau en ce moment’ et Patel lui indica le bureau vitré où l’homme révisait des rapports d’ordinateur.

‘J’irai dans un moment ; en attendant, pouvez-vous me dire ce que vous veniez faire chez El Paso ce matin-là ?’

‘Bien sûr ; j’étais venu discuter de détails techniques avec M.McCall’.

‘Bien ; j’irai parler à Monsieur...’

‘Il s’appelle Mattock’.

L’agent Myers se rendit au bureau vitré et Patel le vit parler brièvement avec le nouvel administrateur ; et puis il sortit et vint jusqu’à lui ; il avait l’air pâle et en colère.

‘Vous ne m’avez pas dit que M.Gibson avait disparu’ dit-il d’un ton accusateur.

‘Ce n’est pas à moi de vous dire quoi que ce soit, Monsieur ; vous êtes censé le savoir, n’est-ce pas ? La police a été prévenue ; demandez à M.Mattock de vous le confirmer ; s’ils ne vous ont pas tenu au courant, demandez *leur* pourquoi, pas à moi’.

L’agent Myers fut déconcerté par la logique infaillible de l’homme ; il respira un bon coup pour retrouver son calme.

‘Ça se défend, M.Patel ; pourtant j’apprécierais un peu de coopération de votre part ; après tout j’essaye de vous aider...’

‘Je l’apprécie aussi, M.Myers ; je coopérerai de mon mieux mais vous devez comprendre que le travail de police n’entre pas dans mes compétences’.

‘D’accord ; pouvez-vous m’expliquer, à votre avis, la raison des deux cambriolages en si peu de temps ?’

‘Là, je suis dans le noir ; il n’y a rien de valeur à voler ici, pas de secrets d’État que je sache’.

‘Mais quel genre de recherches faites-vous ici ?’

‘C’est confidentiel ; je n’ai pas le droit de vous le dire, Monsieur ; il faudrait interroger la direction’.

‘Je le ferai et j’irai jusqu’au fond de cette histoire’ et tournant les talons l’agent Myers s’éloigna. Floyd Patel le vit sortir avec soulagement ; il ne s’en était pas mal sortit du tout, se dit-il, mais c’était une bien petite satisfaction ; comme McCall le lui avait dit, la police et le FBI n’étaient pas les gens à redouter; le vrai danger, c’était les autres.

Au siège social de Green Hope, Rupert Fischer, le gourou de la secte, était entré dans une colère homérique ; il avait suivi les conseils d’Horst, attendu bien trop longtemps avant d’agir et ainsi perdu un temps précieux ; sans parler d’être revenus les mains vides ; bon, pas totalement s’il fallait en croire ce que l’Allemand lui avait expliqué : trouver le petit carnet noir avait aiguisé l’appétit du scientifique ; maintenant, il en bavait pratiquement à l’idée de mettre la main sur ce putain de catalyseur.

Et Gibson, cette montagne de chair imbibée d’alcool, il s’était montré pire qu’inutile : un vrai poids *mort* ! Il rit de sa propre plaisanterie. Quand à Horst lui-même, il faudrait le surveiller de près ; il se donnait trop d’importance ; en fait il s’en gonflait; laissez la bride sur le cou à ces scientifiques Allemands et ils deviennent arrogants ; pourtant, le Kraut l’avait convaincu qu’ils tenaient là quelque chose de vraiment puissant, vu que non seulement la police locale mais aussi le FBI avaient commencé à y mettre le nez.

Si Fischer avait fait une crise de rage, Marius Horst, malgré sa déception à n’avoir pu trouver ne fusse qu’un échantillon du catalyseur, avait ressenti une folle allégresse à lire le résultat des autres expériences que le physicien Indien avait réalisées ; ce garçon était un vilain petit cachottier ! Il avait gardé ces renseignements pour lui ! Vilain garçon ! se

dit-il affectueusement ; il n'arrivait pas à reprocher son attitude à son *collègue* : à sa place, il aurait agi de même ; après tout, chaque scientifique avait le droit de garder secret le fruit de ses découvertes.

Imaginez un peu être capable d'analyser le composé ! Ce que ça représenterait pour un homme comme lui ! Rien que d'y penser, il en salivait déjà. Il avait mentalement balayé d'un revers de main l'aspect financier ou politique de la découverte ; c'était des considérations triviales comparées au plaisir quasi sexuel qu'il éprouverait le jour où il lui serait possible d'analyser le catalyseur et briser son secret ; que toutes les formules aillent au diable ! Il voulait arriver au cœur de cet alliage par ses propres moyens !

Plus aucune violence désormais ; ils avaient suffisamment saboté le travail pendant leurs deux interventions ; il allait essayer de contacter son collègue pour obtenir de lui, par flatterie, par persuasion, ce qu'il désirait le plus : une livre, rien qu'une seule livre du granulé.

La puanteur irrespirable saisit à la gorge et fit quasi vomir le chiffonnier Afro-Américain ; dans son métier il était accoutumé aux mauvaises odeurs, tentant jour après jour de trouver dans les décharges quelque chose de récupérable et de vendable, mais çà, c'était pestilentiel! Ce fut ainsi que le cadavre décomposé de Frank Gibson fut retrouvé à Peachtree, la banlieue industrielle d'Atlanta.

L'enquête policière révéla qu'il avait succombé à l'injection d'une dose massive de scopolamine ; les petits amateurs lui avaient pompé tellement de ce truc-là dans les veines que ce qu'il restait de ses bras après que les asticots s'en soient repus, avait dû ressembler à une passoire, selon ce que l'équipe de légistes avait déclaré à la police et au FBI, parlant des nombreuses aiguilles qui avaient été plongées dans la chair jadis flasque et désormais putréfiée.

Quand la nouvelle se répandit, Floyd Patel se dit qu'il était temps de s'enfuir pour sauver sa peau; ces bandits-là étaient à prendre très au sérieux car il était certain d'être le prochain sur la liste de leurs victimes ; la protection policière n'était qu'une vaste blague ; si ces types le recherchaient, ils le trouveraient ; l'ennui était qu'il n'avait pas d'argent

pour s’enfuir avec Wendy ; toutefois il avait peut-être bien quelque chose que ces gens voudraient avoir.

Le soir-même, il se rendit avec sa Civic au garage de Gibson ; pour une fois il eut de la chance : il n’avait pas été cambriolé ; peut-être ne lui avaient-ils pas laissé le temps de révéler son emplacement, ou peut-être étaient-ils encore à la recherche d’une formule ; il pénétra dans le garage à l’aide d’un pied de biche qu’il avait apporté à tout hasard et récupéra les près de cent livres du granulé. Il transféra les récipients dans sa propre cache tout en croisant les doigts.

Lance Wilson apprit l’horrible mort de son beau-frère avec consternation et le cœur lourd ; à part le fait qu’il soit désolé pour le pauvre type et le chagrin de Joyce à entendre la nouvelle, il en avait la paume des mains moites en rétrospective, à penser à ce qu’il aurait pu se passer s’il avait suivi la folle idée de Frank de faire fortune avec les expériences que l’un de ses adjoints avait réalisées.

Il s’était douté depuis le début que c’était de la dynamite, que ça ne pouvait leur apporter qu’une montagne d’ennuis et le lui avait dit ; ce que ça avait rapporté au pauvre Frank était un trou dans la terre de trois pieds sur huit et c’était façon de parler, puisque le corps devrait être incinéré vu l’état dans lequel il avait été retrouvé.

Il espérait seulement que le pauvre bougre n’ait mentionné son nom à personne ; quand la nouvelle se répandit sur l’internet, il se sentit défaillir ; il n’en dit pas un mot à sa femme mais eut du mal à s’endormir pendant longtemps, craignant qu’un beau jour quelqu’un fasse le rapprochement entre sa profession, sa parenté avec Frank et sa possible implication dans cette sordide affaire.

CHAPTIRE 8

Au siège social de Green Hope, on n'aurait pu dire que Marius Horst compte rien que des amis ; son statut de scientifique lui avait valu d'avoir l'oreille du gourou et l'avait distancié des autres, mais avait rendu jaloux de sa position plus d'un jeune cadre ambitieux, sans parler de ce qu'ils considèrent comme arrogante son attitude envers les autres membres de l'équipe ; ils n'acceptaient l'arrogance que du gourou lui-même ; en conséquence, son influence grandissante dans les récents événements, où tout se centrait sur lui, était mal supportée et pour certains c'était la confirmation qu'il était grand temps de saper son image, crever son ego déjà suffisamment gonflé avant qu'il ne soit tellement boursouflé qu'il en devienne incontrôlable.

Un instant d'inattention suffit à Dwight Blackman, un cadre de la section de propagande, pour photocopier le petit carnet de notes noir qui avait été imprudemment laissé dans un tiroir non verrouillé du bureau du conseiller scientifique. Quel usage le jeune homme comptait faire des photocopies, il n'en avait encore aucune idée, mais le fait que le gourou et son 'éminence grise'[7] Allemande semblent vénérer ce carnet suffisait à ses yeux à justifier son acte.

Ce ne fut qu'une semaine plus tard que Blackman pensa à les vendre anonymement à une agence de presse, faisant ainsi d'une pierre deux coups : engranger de l'argent et couper l'herbe sous le pied du Kraut[8], surnom de cet homme au siège social.

Si le gros du charabia scientifique le dépassait largement, le fait qu'il provienne d'un des labos qui avaient été *visités* lui suffisait pour se trouver en position d'éveiller l'intérêt de l'agence, rien qu'en y faisant allusion ; à l'issue de pourparlers téléphoniques, il leur fut envoyé une copie sélective des notes – qui en révélaient assez mais pas l'essentiel – ils finirent par cracher une somme rondelette pour l'exclusivité.

Il s'ensuivit une période durant laquelle des fuites parvinrent aux médias, de quoi aiguiser *leurs* appétits et les faire cracher des sommes encore plus rondelettes, ensuite des extraits des notes commencèrent à apparaître dans la presse et à la télé ; on en parla à la radio mais elles n'éveillèrent guère d'intérêt, sauf celui des initiés.

Peu de temps après, les pages photocopiées furent diffusées sur l'internet et c'est alors que la situation explosa.

Le gouvernement des Etats Unis le prit suffisamment au sérieux pour déclarer que ça n'était qu'un canular ; les médias internationaux commencèrent à faire le siège des laboratoires El Paso à Atlanta et ils durent fermer leurs portes ; chez ATALANTA on déclara la chasse ouverte pour localiser Patel, mais il demeurait introuvable ; à ce moment-là, Wendy Kahn et lui avaient déjà pris le large. Quant à Herb McCall il était parti pêcher en Nouvelle Écosse sous un nom d'emprunt et attendait que les choses se calment avant de refaire surface ; il lisait la presse et regardait la télé chaque soir avec délices.

Les pays producteurs de pétrole prirent la chose tellement au sérieux qu'ils lancèrent leurs limiers à la recherche du coupable, puisque le nom de Patel avait été révélé. Les compagnies pétrolières du monde entier tinrent un conseil de guerre et firent analyser les notes par leurs experts respectifs ; ils parvinrent à la conclusion alarmante qu'il n'était pas du tout impossible que toutes les prétentions contenues dans le carnet puissent être prises au sérieux, pourvu qu'on ait le *bon* catalyseur. Un vent de panique souffla sur toutes les bourses du monde, car le cours des actions pétrolières s'effondra en une nuit.

Aux Nations Unies à New York, un Secrétaire Général pâle comme un linge avait fait d'une voix chevrotante un discours dans lequel il dénonçait un complot des gauchistes pour déstabiliser l'économie mondiale, provoquant une tempête de protestations des pays communistes.

Au quartier Général du FBI à Washington un homme entreprit sa propre enquête pour essayer de trouver si une fuite s'était produite dans le dossier secret du testament scientifique de Nikola Tesla ; depuis le jour de sa mort, le legs du savant au Gouvernement des États Unis avait été le secret d'État le mieux gardé après le Projet Manhattan lui-même.

Quelque chose dans les notes que l'internet avait diffusées au profit du monde entier l'avait frappé : la similitude des expériences de Patel sur les propriétés électriques du prétendu catalyseur avec les propres notes de Tesla, que seuls quelques privilégiés avaient pu lire, *jusqu'alors*.

Le nom de Patel lui rappela quelque chose ; bien sûr ! Myers depuis Atlanta l'avait mentionné dans son rapport ; Myers était un homme de terrain ; il saurait comment retrouver celui qui avait tout déclenché.

*

Marius Horst était furibond ; il avait perdu son sang-froid habituel ; il entra dans une colère homérique et tempêta plus haut et plus fort encore que le gourou lui-même dans ses meilleurs jours. Il avait exigé de Rupert Fisher une fouille de chaque bureau, une enquête dans la vie privée et le compte en banque de tous ceux qui travaillaient au siège social ou qui avaient eu accès au composé dans les semaines écoulées, jusqu'aux membres de l'équipe de cambriolage ; il souhaitait secrètement pouvoir appliquer les bonnes vieilles méthodes de la Mère Patrie des années de guerre, pour dénicher le traître et le torturer jusqu'à la mort s'il le fallait et de ses propres mains.

Une frénésie de dénonciations, succédant à l'offre d'une récompense et une promotion pour quiconque pourrait désigner le traître à la cause s'empara du siège social de la secte. L'attentat contre la vie d'Hitler et la chasse aux sorcières consécutive n'était rien comparé à ce que Horst avait en tête. Il pria avec ferveur pour une seule chose : un coup de fil provenant de la seule personne qu'il respecte dans ce monde pourri, l'homme qu'il considérait être son égal : Floyd Patel.

Nathan Myers aurait pu se donner des coups de pied : il avait interrogé Patel et n'avait pas compris que tout s'articulait autour de lui ; il aurait dû le savoir ; ces scientifiques étaient glissants comme des anguilles ; il s'était laissé berner par son comportement trompeusement aimable, son air d'innocence, son raisonnement imparable ; il aurait dû s'y attendre étant donné que la logique était la base-même de la finalité de la science. Maintenant l'oiseau s'était envolé et le retrouver allait sûrement lui incomber.

Le fax codé venant de Washington confirma ses craintes ; avec un soupir il ouvrit le coffre fort du bureau où il gardait les dossiers délicats et rangea le fax dans une chemise sur laquelle il écrivit 'Floyd Patel'.

Le porteur du nom qui était sur toutes les lèvres, les gros titres ou les éditoriaux des médias du monde entier, n'avait pas perdu de temps à déménager, une fois la décision prise. Ça ne lui avait pas pris longtemps pour convaincre Wendy que la fuite était la seule possible solution ; il n'y

avait pas d’autre alternative ; la nouvelle de l’horrible mort de Gibson lui avait inspiré à elle aussi une sainte frousse ; Floyd s’était montré tellement contrit, tellement désolé de les avoir placés dans cette situation calamiteuse qu’elle n’avait pas eu le cœur de lui déclarer: Je te l’avais bien dit.

Il n’était pas question de louer un U-Haul[9] pour déménager leurs affaires : ça aurait été comme leur laisser leur adresse. Ils allaient devoir abandonner pratiquement tous leurs meubles ; en dehors de leurs vêtements et objets de toilette, les seuls biens qu’ils emportèrent furent la télé portable Sony de Wendy et sa radio.

Ils réussirent à échanger leurs deux voitures contre un robuste pickup quatre-quatre décapotable Toyota, d’occasion mais en bon état.

Ils vidèrent leur compte en banque commun et Wendy se rendit à une autre banque à Macon pour y ouvrir un compte à son nom ; ils avaient acheté deux téléphones mobiles et l’argent du nouveau compte était surtout destiné à y domicilier les factures téléphoniques.

La principale chose qu’ils emportèrent, bien sûr, fut le précieux granulé qu’ils espéraient être leur passeport vers la sécurité et l’indépendance financière, plus le tube à vide avec lequel Floyd avait réalisé ses expériences de supraconductivité. Ils achetèrent quatre sacs de ciment de cinquante livres, une pelle, une truelle, un tamis, deux seaux en caoutchouc et un balai à poils durs : les outils du maçon qu’il espérait incarner.

Le granulé fut soigneusement mélangé au ciment dans les quatre sacs ; les sacs eux-mêmes avaient été ouverts avec un soin méticuleux puis refermés après usage, avec la précision des techniciens qu’ils étaient, habitués à réaliser des expériences chimiques, afin que personne ne puisse soupçonner, même après une inspection poussée, que les sacs avaient été trafiqués ; une partie du ciment qui avait été retiré fut employée à salir les outils tout neufs.

La prochaine étape avait été d’aller se cacher et d’adopter un déguisement, en ce qui concernait Floyd ; il fit acheter par Wendy des lentilles de contact noires pour masquer le bleu de ses yeux, une fausse moustache – il n’avait pas le temps de s’en laisser pousser une – et quelques vêtements en coton bon marché que les chicanos les moins riches utilisaient couramment, plus un chapeau de paille cabossé ; ainsi équipé il pourrait passer pour un Mexicain : sa carrure et son teint basané s’adaptaient parfaitement au personnage.

Leur prochaine destination serait Brownsville, et ensuite l'autre côté de la frontière, même si ça pourrait sembler évident à ceux qui le recherchaient et qui seraient bientôt sur sa piste s'ils n'agissaient pas rapidement. Pour l'instant il n'avait pas de plan de rechange mais il espérait qu'on lui laisse le temps d'en trouver un.

Leur plan était de traverser la frontière en deux temps : tout d'abord Wendy la traverserait seule avec les bagages et la télé qu'elle laisserait dans un casier à un terminal de bus, ensuite elle devrait revenir le chercher aussi vite que possible.

Ils entrèrent au Mexique pour la deuxième fois depuis Nuevo Progreso sans grandes difficultés, Wendy conduisant et Floyd faisant semblant de somnoler dans le siège du passager, son chapeau cachant le haut de son visage ; après une inspection sommaire de l'arrière du pickup, l'officier des douanes Mexicain les laissa entrer d'un geste : on ne faisait pas entrer en contrebande des marchandises *au* Mexique, c'était généralement l'inverse ; ils étaient à l'évidence la femme blanche Américaine qui s'installait au pays et qui était allée aux USA avec son homme-à-tout-faire Mexicain pour y faire des achats dans une quincaillerie.

En Inde, où parmi le milliard de citoyens dépendants du pétrole, des centaines de millions étaient à demi-affamés, un espoir immense était né quand ils apprirent ce que *l'un des leurs* avait pu faire pour eux et pour l'humanité : être enfin libérés du joug des magnats du pétrole, être libres d'utiliser le flot inépuisable des eaux douces du Gange et du Brahmapoutre pour produire de l'énergie *bon marché, propre* et qu'ensuite les sous-produits en retombent sous forme de pluie génératrice de vie! Ils élèveraient à Floyd Patel un mausolée en or massif plus haut que le Taj Mahal !

Il fallait le retrouver à tout prix, le protéger, le ramener en Inde pour être porté en triomphe dans les rues de New Delhi, afin d'y être honoré comme un chef d'État ou mieux encore comme un nouveau dieu ! Les services secrets Indiens furent mandatés et dotés de fonds illimités pour faire rentrer au pays le tout dernier avatar de Vishnou.

CHAPITRE 9

Dans un Brésil affamé de pétrole, à part le fait qu'ils ne puissent considérer Floyd Patel comme l'un de leurs, la situation était la même ; ils avaient subi bien trop longtemps la domination des multinationales ; ils avaient beau creuser, ils n'avaient pas été capables de trouver en Amazonie les champs de pétrole qui était si insolemment abondants dans le Venezuela voisin ; mais la rivière Amazone à elle toute seule, mère de tous les fleuves, mère des océans, suffirait à produire assez d'énergie pour envoyer paître les Américains. Leurs services secrets, eux aussi, furent chargés de la mission sacrée de retrouver Floyd Patel, de lui offrir ce qu'il veuille, la moitié de Brazilia, de Rio de Janeiro, de São Paulo, sa statue à être érigée sur le Pain de Sucre à côté de celle du Christ, n'importe quoi, pourvu qu'il vienne s'installer au Brésil.

Quant au Mexique...le Mexique était un cas à part. Les champs de pétrole récemment découverts sont propriété d'État ; les profits qui en découlaient sont la source principale de revenus pour le gouvernement ; mais est-ce que le *peuple* en profitait ? C'était une question à débattre. Mais le Mexique était aussi le berceau d'Emiliano Zapata et les zapatistes étaient encore une force avec laquelle compter, comme en témoignaient les soulèvements récents ; au Mexique, les *mariachis* sont la version latino-américaine des bardes et la *Cucaracha* est leur véritable hymne national, l'hymne populaire.

L'idée de pouvoir enfin *respirer* dans la ville de Mexico City affectée de pollution, envoya de par les rue les mariachis chantant des chants d'éloge à Patel, qu'un d'entre eux avait eu la brillante idée d'écrire, comme étant un nouveau couplet de la *Cucaracha*, et qui disait :

¡Patel vendrá-a, Patel vendrá-a
A salvarnos es verdad,
porque la nafta, porque la nafta,
A matarnos llegará !

La cucaracha, la cucaracha. . .

(Patel viendra-a, Patel viendra-a
Pour nous sauver, tu verras
Car le pétrole, car le pétrole
A nous tuer parviendra
La cucaracha, la cucaracha...)

Le refrain fut un tube immédiat et il fut repris par tous les pays hispanophones du monde, y compris Porto Rico et les Philippines, où cette langue était encore largement parlée. Ça fit plus pour la popularité de Patel qu'aucune campagne des pour et des contre n'aurait pu faire.

Esperanza Verde, le mouvement écologiste Mexicain, était une ramification de Green Hope ; ils l'exhortèrent à venir au Mexique où il serait accueilli comme le nouveau Moctezuma ; ils ne se doutaient pas de ce que Patel était déjà dans le pays, se cachant dans une ville frontalière, n'ayant nulle intention de révéler qui il était ni où il se trouvait.

On aurait pu dire que le même type de réaction pouvait s'appliquer à tous les pays dépendant du pétrole, tandis que l'industrie du pétrole Mexicaine et autres activités en relation avec le pétrole voulaient clouer les oreilles de Patel au plus proche derrick ou réservoir à pétrole. En bref, la chasse était ouverte pour retrouver Patel, mort pour certains, vivant pour les autres.

A la compagnie pétrolière Concha Int., Alonso M.Van't Hof, le récemment nommé président du conglomérat Vénézuélien/Américain/Britannique était furieux. Dans une note qui fut mise en circulation dans tous les bureaux, raffineries et stations service de la compagnie, au niveau mondial, il interdisait et menaçait de licencier tout employé entendu chanter le refrain 'Patel', mais ils ne purent les empêcher de fredonner en sourdine l'air de la Cucaracha, ainsi que de nombreux cadres ou contremaîtres le constatèrent dès qu'ils eurent le dos tourné. Cette mesure eut l'effet contraire à celui qu'ils en attendaient : interdisez quoi que ce soit et les gens font un effort pour rompre l'interdiction. La popularité de Patel croissait à bonds de géants au fur et à mesure que les jours et les semaines s'écoulaient.

La boule de neige avait acquis une circonférence égale à celle du Popocatépelt, menaçant de dépasser celle des Andes et de l'Everest lui-même.

L'agent Nathan Myers avait des doutes quant à la sagesse de suivre les instructions que le fax contenait ; vouloir parler à Patel était une chose ; signer un mandat pour son arrestation était tout autre chose ; l'homme n'était pas un criminel recherché ; il n'avait fait rien de mal à part avoir trouvé ce que les autres avaient recherché en vain depuis une centaine d'années.

S'il était à la place de Patel il aurait quitté le pays et c'était probablement ce qu'il avait fait maintenant ; si c'était bien le cas, ça ne concernait plus le FBI, mais la CIA et Dieu protège le pauvre garçon si ces gens-là le recherchaient !

Et à propos, celui qu'ils devraient rechercher par eux-mêmes n'était pas du tout Patel : c'était les fabricants du maudit catalyseur, dont la recherche pouvait se réduire à un seul homme : M.Herbert McCall ; celui-là aussi était en cavale, pour parler le langage de la police ; le gardien de son immeuble n'avait aucune idée d'où l'homme était allé ; le loyer était payé par sa banque, la ligne téléphonique encore en service, ce qui voulait dire que les factures aussi étaient payées ; son courrier s'accumulait dans sa boîte à lettres mais personne n'était venu la relever, il s'en était assuré ; la seule chose qu'il pouvait faire était de faire surveiller son immeuble, mais une fois encore rien ne pouvait justifier une surveillance de vingt quatre heures sur vingt quatre pendant des semaines ou des mois, rien que sur un coup de tête ; un total gaspillage de l'argent des contribuables, à son avis.

Il n'y avait qu'une seule chose à faire : compter sur la chance pour trouver une piste au sujet du lieu de résidence de l'un ou de l'autre.

Avec le culot monumental qui caractérise tous les leaders politiques, Rupert Fischer apparut à la télévision, prenant la défense de Floyd Patel au

nom de l’écologie et des opprimés de la terre, chantant ses louanges, dénonçant la campagne des cartels du pétrole, exhortant les masses à se soulever et rejoindre son mouvement.

A Green Hope, cette action de la part du gourou fut considérée comme un coup de génie par les fidèles dans son équipe, enthousiasmés de voir que le chef n’avait pas perdu la main ; au lieu de çà il était parvenu, en une manœuvre classique, à retourner une situation potentiellement dangereuse et embarrassante, par la méthode éprouvée de pointer un doigt accusateur à quelqu’un d’autre, afin d’éloigner de lui la suspicion sur ses propres intentions.

Dwight Blackman, ‘le traître au mouvement’, était le plus heureux de tous ; le chef était à nouveau en selle et le Kraut de retour dans l’ombre, là où était sa place ; quant à lui-même, il se sentait en sécurité ; personne ne s’embêterait à rechercher des fuites quand tout chez eux allait pour le mieux.

A Green*peace*, les fanfaronnades de la campagne de leur rival les fit grincer des dents car il avait progressivement gagné du terrain sur leur territoire ; le succès de ses méthodes scandaleuses auprès des crédules populations du monde était vexant et ils commençaient à trouver que ce parvenu de Fischer se donnait beaucoup trop d’importance.

Ils s’étaient moqués d’eux au début quand la naissance du nouveau mouvement écologiste avait été annoncée, tombée du ciel en quelque sorte ; ils s’étaient dégrisés vite fait quand ils avaient appris qui les soutenaient : une secte ayant des adeptes dans le monde entier, détenant un pouvoir qui menaçait d’éclipser celui la secte Moon elle même.

Les sectes n’étaient pas des gens à prendre à la légère ; leurs tentacules de pieuvres s’infiltraient partout et il allait falloir prendre des mesures pour préserver l’image d’intégrité des vrais défenseurs de l’écologie et ramener à eux leurs volages partisans.

CHAPTIRE 10

Herb McCall se régalait à la lecture de la presse, bien assis sur son tabouret pliant au bord du lac, attendant que le poisson morde . C'était un célibataire de quarante cinq ans, du genre Benjamin Franklin, la bedaine en moins, avec le cheveu rare en haut du crâne, qu'il portait long par derrière.
Il avait toujours été timide envers les femmes, ce qui expliquait qu'il soit resté seul depuis si longtemps ; la seule fille à laquelle il s'était aventuré à faire du plat était Wendy Kahn, l'une des techniciennes du labo ; à tort ou à raison il avait senti qu'il ne la laissait pas indifférente, malgré la différence d'âge, mais quand il avait cru avoir réuni assez de courage pour avancer ses pions, Floyd Patel était apparu et il lui avait enlevé la fille de ses rêves.
Curieux que c'eut été son rival – bien que le petit bonhomme n'avait probablement aucune idée de que McCall ait eu un faible pour Wendy – qui eut été celui qui ait découvert ce que le fruit se son travail pouvait faire ; il devait lui reconnaître que par lui-même il n'aurait jamais été capable de le trouver ; il n'entrait guère dans son champ d'action de réaliser des expériences avec les catalyseurs qu'ils fabriquaient au labo, car ils n'étaient pas équipés pour çà.
Il savait bien sûr que le couple était en fuite ; il semblait que le monde entier leur courre après ; il leur souhaitait bonne chance car il n'aurait pas aimé se trouver à leur place ; assez curieusement on *l*'avait laissé tranquille, jusqu'alors; il espérait pouvoir un jour les rencontrer ; ils avaient tant de choses en commun et tant d'idées à partager !
Nathan Myers, comme tout le monde, avait entendu le refrain qui était sur les lèvres de tous les Hispaniques du pays et on les comptait par millions ; ça lui donna l'idée d'aller voir là où il paraissait tellement évident que Patel se soit enfui, que personne n'y avait pensé.
Il avait à prendre des vacances ; il profita de l'occasion pour entreprendre sa propre enquête, puisqu'une enquête officielle n'était pas légale là où il devait se rendre.
La première chose qu'il fit fut de se renseigner sur la voiture de Patel ; il trouva assez facilement le vendeur de voitures d'occasion et apprit ainsi que l'Indien ne s'était pas enfui tout seul mais avec son amie ; désormais ça serait un couple qu'il devrait rechercher ; ça rendait la chose plus facile ; il y avait de grandes chances pour que le pickup Toyota porte encore les mêmes plaques dont il avait relevé le numéro dans le carnet du vendeur et c'était un atout de plus.

Laissant son arme de service chez lui, il laissa de côté son costume droit trois pièces et ses richelieus – l'uniforme de sa profession – pour endosser une tenue de 'gringo' : chemise imprimée Hawaïenne, chapeau de paille à bande plissée, lunettes de soleil de pilote Ray Ban et des Nike usagés, uniquement armé de son fidèle vieux réflexe Nikon avec son téléobjectif de 130mm et ses jumelles 10x20.
Le garçon, c'était ainsi qu'il pensait à Patel, n'était pas un professionnel et il avait été pressé de partir ; il était sûrement allé tout droit jusqu'au point de passage le plus proche ; c'était à partir de là qu'il allait commencer ses recherches ; il n'était pas pressé ; il monta dans son station-wagon Ford vieux de cinq ans et prit la route vers le sud.

Une fois bien à l'abri au Mexique, les véritables difficultés commencèrent pour Floyd et Wendy ; aucun des deux ne parlaient la langue ; une *gringa* accompagnée d'un homme du type Mexicain se faisaient suffisamment remarquer, surtout si le 'Mexicain' ne parlait que l'anglais américain. Les Indiens ont un don des langues surprenant; mettez-les dans n'importe quel pays et en peu de temps ils parleront la langue comme leur langue maternelle ; étant à moitié Indien, Floyd devait normalement prendre deux fois plus de temps pour apprendre l'Espagnol ; il s'y mit dès qu'ils furent installés.
S'installer était le problème majeur ; pour ce qu'il avait en tête, Floyd avait besoin d'une petite maison avec un garage, non pas que le pickup ait eu besoin de protection contre le mauvais temps dans ce climat, mais il avait besoin d'un garage comme endroit où il puisse travailler, comme atelier en fait. Et bien sûr la maison et le garage devraient avoir l'électricité, ce qui aux États Unis n'était pas une grande affaire, mais dans une petite ville frontière Mexicaine ça l'était à coup sûr.
Ils réussirent à trouver une ferme abandonnée en piteux état avec une grange et un puits, qu'ils purent louer à fermier pour presque rien, à condition qu'ils s'occupent de faire installer sur les lieux l'électricité et des canalisations d'eau ; Wendy s'occupa de la plupart des transactions; Floyd aurait semblé trop bidon à un vrai Mexicain à essayer de passer pour l'un d'eux. La seule végétation que le terrain possédait c'était des cactus,

d’infinis champs de cactus, dont la vue avait complètement découragé Wendy ; elle avait envisagé d’avoir un jardin où elle pourrait faire pousser des fruits et des légumes, mais Floyd avait souri avec satisfaction : c’était exactement ce qu’il lui fallait.

Floyd se sentait coupable ; il abusait de la gentillesse de Wendy ; elle ne se plaignait jamais des durs moments qu’ils avaient vécu : la fuite, l’atmosphère de cap et d’épée – le romantisme en moins; les corvées, le logement consternant après avoir dû quitter son propre appartement, petit mais confortable, avec toutes ses installations dernier cri; et pourtant elle parvenait toujours à lui sourire bravement quand leurs regards se croisaient.

Floyd évitait de se trouver dans ses jambes le plus possible, la laissant faire les emplettes, la gestion de leurs maigres ressources, attendant le bon moment jusqu’à ce que son tour arrive, car son plan était clair dans sa tête : c’était ce qui lui donnait la force de résister au lieu de sortir de sa cachette et aller se livrer, en quelque sorte.

Au début, ils n’avaient qu’un grand matelas sur lequel dormir, quelques chaises bancales, une armoire délabrée ; l’évier où ils pouvaient plus ou moins se laver comportait une pompe à main asthmatique ; Wendy en eût les larmes aux yeux quand elle aperçut ce qui devait être sa demeure pour Dieu savait combien de mois, et puis sa bonne nature avait pris le dessus et elle avait éclaté de rire, faisant que Floyd se sente mieux pendant un moment.

Ce qui fit que Floyd se sente vraiment mieux fut quand il put, à l’aide des outils que Wendy avait achetés dans une quincaillerie, s’occuper les mains et l’esprit ; il était le genre d’intellectuel qui était aussi un manuel ; dans le métier qu’il exerçait c’était non seulement un atout, c’était un impératif.

Avec la radio à piles de Wendy branchée, il se mit au travail à installer des fils électriques, pour commencer, dans la grange-atelier, ensuite le corps de ferme lui-même, en se limitant au strict essentiel, car il n’avait pas l’intention de rester là bien longtemps : quelques prises, quelques ampoules nues pour remplacer les lampes à pétrole et les chandelles ; manger à la lueur des chandelles un repas préparé sur un réchaud à gaz en bonbonne avait un certain charme, mais ça avait ses limites.

Il aimait écouter la ‘Cucaracha’ que la radio semblait jouer la journée entière; il ne comprenait pas un mot de la chanson, et pourtant il

avait cru reconnaître son propre nom prononcé dans la ‘copla’. Ensuite il s’en fredonnait l’air tout en travaillant.

Le jour où la compagnie d’électricité l’amena devant leur porte fut un jour mémorable, à marquer d’une pierre blanche. Floyd put utiliser ses outils à moteur : la perceuse électropneumatique, la scie électrique ; terminer la sommaire installation en fut d’autant plus aisé; ils purent acheter un réfrigérateur d’occasion, l’un de ces énormes Frigidaires, robustes mais gourmands en électricité et dont les balais du moteur étaient défectueux, qu’ils acquirent pour une bouchée de pain ; remplacer les balais en graphite avait été un jeu d’enfant pour Floyd, à la suite de quoi l’appareil ronronnait comme une abeille dans un champ de trèfles.

Ils purent enfin recharger leurs téléphones mobiles dont les piles criaient au secours et purent finalement utiliser la télé portable de Wendy ; Floyd fit acheter par Wendy une antenne parabolique qui, une fois branchée, pouvait pirater presque toutes les chaînes américaines, y compris CNN. Pirater les chaînes américaines était un sport national commun à tous les pays latino-américains.

Jusqu’alors Floyd était resté pratiquement caché ; il s’était laissé pousser une moustache du type Pedro Armendariz que Wendy trouvait fascinante avec ses yeux bleus ; à l’intérieur il n’avait pas à porter ses lentilles de contact, mais cette habitude lui avait presque coûté sa couverture.

Leur ‘propriétaire’, un Mexicain âgé nommé Suso Morales, les avait pris en affection, ou plutôt il était attiré par le physique de Wendy ; il avait frappé à la porte un jour pour voir comment ils allaient et entra sans attendre la permission ; s’il s’était trouvé face à face avec un Floyd aux yeux bleus, la couverture de ce dernier aurait volé en éclats ; pour éviter d’avoir à parler, Floyd portait toujours une vieille écharpe autour du cou, comme s’il se remettait d’une opération. Heureusement il avait le dos tourné et il portait l’écharpe ; malheureusement il ne portait pas les lentilles de contact ; il attrapa la petite boîte qui traînait sur une coiffeuse de fortune et se dirigea vers les toilettes primitives qui ne valaient guère mieux qu’un trou dans la terre, en se tenant le ventre.

Malgré la chaude alerte, Webdy eut du mal à ne pas éclater de rire ; la situation était digne d’une comédie de Frank Capra.

Le vieux bonhomme commença à jacasser tandis que Wendy émettait des petits bruits approbateurs, aucun des deux ne comprenant un seul mot de ce que l'autre disait ; quand Floyd revint des toilettes l'air contrit en se tenant la gorge et le ventre, Wendy dut se retourner et se mordre les lèvres pour éviter d'exploser de rire.

Quand le vieil homme s'en alla enfin après qu'on lui ait offert un verre de tequila, Wendy et Floyd tombèrent dans les bras l'un de l'autre, défaillants de rire.

Un matin, comme elle revenait du marché, Wendy passa devant une maison dans laquelle, sur le rebord d'une fenêtre au niveau de la rue, reposait un journal plié en quatre et maintenu par une pierre pour l'empêcher de s'envoler ; le titre de deux pouces de haut attira son attention et la fit sursauter : le patronyme de Floyd et sa photo s'étalaient sous ses yeux ; un rapide coup d'œil aux alentours et elle se saisit du journal qu'elle glissa dans son cabas en paille ; elle marcha rapidement jusqu'au pickup, monta à bord et démarra à toute allure ; passant devant une *librería* elle freina brutalement, trouva une place où se parquer et, verrouillant le pickup, elle retourna vers la librairie. Elle y acheta un dictionnaire Anglais/Espagnol, Espagnol/Anglais.

Tout au long du chemin jusqu'à la ferme, elle se mit à imaginer toutes sortes de choses : Floyd était recherché et il y avait une récompense pour sa capture ; Floyd avait été repéré et dénoncé ; tout en conduisant elle regarda rapidement la photo : impossible d'être reconnu d'après cette photo qui avait été prise il y avait des années, provenant probablement de son dossier à ATALANTA. Le nouveau Floyd Patel n'avait rien à voir avec celui du journal.

Quand elle arriva à la maison, elle y entra pratiquement en courant avec le journal à la main.

'Chéri, on parle de toi dans le journal !'

A grand-peine, à l'aide du dictionnaire, ils parvinrent à déchiffrer le texte et quand ils en arrivèrent au couplet de la Cucaracha, dont Floyd avait fredonné l'air pendant des jours, ça lui rappela quelque chose : la chanson le concernait vraiment ; c'était vraiment son nom qu'il avait entendu chanter. Quand enfin ils eurent tout compris ils se regardèrent, Wendy avec fierté, Floyd avec perplexité.

‘Chéri, tu es devenu un héros national ici ; je suis si fière de toi ; tu es célèbre !’

‘C’est une célébrité dont je me serais bien passé !’ répondit Floy avec aigreur. Il sentait que le temps lui était compté et qu’il lui fallait agir rapidement ; il n’y avait pas de temps à perdre ; l’étau se resserrait autour de lui; le journal n’avait pas fait mention de la célébrité *internationale* que le nom de Patel avait acquis ; il aurait été encore plus effrayé s’il l’avait appris.

Ce soir-là ils regardèrent CNN ; on y montrait une rediffusion du discours de Rupert Fischer en défense de Floyd Patel.

‘Ce type-là a vraiment un culot monstre ! Ils ont liquidé Gibson, maintenant ils veulent ma peau et regarde-le donc!’

‘Ça va aller, chéri ; ne t’en fais pas ! On s’en est sortis jusqu’à présent...’

‘Oui, *je* vais le faire aller ! Ils n’en ont pas fini avec moi, pas encore’

‘C’est comme ça qu’il faut le prendre, chéri ! Toi et moi nous allons leur régler leur compte !’

‘Oui, toi et moi ; notre travail est tout tracé ; on commence demain’.

‘Tu ne m’as pas encore dit quel est ton plan ; il serait peut-être temps de le faire ?’

‘Ne t’en fais pas ; tu sauras tout demain et nous aurons tellement à faire qu’on n’aura pas le temps de s’occuper d’autre chose ; on pourrait peut-être même s’amuser ; maintenant on a besoin de dormir’.

CHAPITRE 11

Lance Wilson avait suivi dans la presse, à la radio, à la télé et sur le web l’ascension de Patel jusqu’à la célébrité ; il savait que l’homme avait été l’assistant de Frank Gibson, son beau frère ; c’était celui qui avait réalisé l’expérience qui au bout du compte avait coûté la vie à Frank ; il devait

admettre que Frank n'avait pas raconté de bobards quand il lui avait dit que l'expérience était une percée technologique à enterrer toutes les autres.
Si les médias et les *puissances* du monde s'intéressaient à cette expérience et au carnet, il devait y avoir quelque chose derrière ; dans sa propre compagnie on avait tenu un conseil de guerre et on lui avait demandé d'y participer ; il s'était soigneusement abstenu d'émettre une opinion sur la validité des expériences de Patel : il avait appris avant tout le monde ce que ce machin pouvait faire, à part causer la mort de son beau frère ; il savait que ça marchait ; heureusement aucun lien n'avait encore été fait entre Frank et lui, entre la mort de Frank et la découverte de Patel. Il priait le Tout Puissant pour que ce lien ne soit jamais établi. Heureusement aussi, Frank ne lui avait pas dit qui il allait contacter : il ne voulait pas le savoir.
Pourtant...Et s'il avait suivi l'idée de Frank ? Aurait-il été capable de contrôler la situation mieux que le pauvre abruti ? Est-ce qu'ils seraient devenus riches à milliards comme Frank avait prétendu qu'ils le deviendraient ? Çà, il ne le saurait jamais et de toutes façons ça n'était que des spéculations ; entre temps, mieux valait garder un profil bas.

Lance Wilson n'était pas le seul à garder un profil bas ; Marius Horst, le 'Kraut' se trouvait lui-même dans la plus inconfortable des situations; il avait attendu et attendu, confiant en ce que l'appel vienne, tel un amoureux transi attendant en vain une lettre, un appel téléphonique de celle qu'il aimait, se rongeant les sangs, mais aucun appel n'était venu ; pourtant il n'avait pas perdu espoir : l'appel viendrait, il fallait qu'il vienne.

L'influence d'Horst auprès du 'maître' comme on appelait Fischer désormais, diminuait au point que c'en était humiliant, après avoir été sous les feux de la rampe pendant plus d'un mois.

Quand l'appel enfin arriva, il avait presque jeté l'éponge et envisagé de démissionner, à part qu'il savait bien qu'il n'y avait qu'une seule façon de démissionner de la secte et c'était quand vous en sortiez les pieds devant.

Il tomba pratiquement à genoux pour remercier celui envers qui il fallait croire, le Christ ou Wotan, au choix.

'M.Marius Horst ?'

'Oui ?' répondit-il prudemment, craignant que la connexion ne soit coupée ; l'appel était arrivé sur son téléphone mobile, dont il n'avait donné

le numéro qu'à peu de personnes, parmi lesquelles était 'celui qu'il attendait'.

'Patel à l'appareil'.

Marius Horst respira profondément, incapable de parler pendant quelques secondes.

'Oui M. Patel ?'

'J'ai ce que vous cherchez'.

'La...formule ?'

'Non, vous savez bien qu'il n'en existe aucune ; l'autre chose ; soixante dix livres du produit pur'.

Les mains de Marius Horst tremblaient et il s'agrippa au téléphone mobile au point de l' écraser tant pression était forte.

'Oui ? Fut tout ce qu'il parvint à dire.

'Okay ; si vous n'êtes pas intéressé, je vais raccrocher'.

'NON ! Non, attendez, je n'ai pas dit ça' dit-il d'un ton désespéré.

'Dans ce cas, nous pourrions faire un marché'.

'Très bien ! Un marché ; un marché, bien sûr ; à quoi pensiez-vous ?'

'Un échange : tout le paquet contre un million de dollars en billets usagés, non marqués, de cinquante dollars et la promesse que vous me laisserez tranquille'.

'Bien sûr, bien sûr ; et quand pourrions nous ...nous rencontrer ?'

'On ne se rencontrera pas ; si vous êtes d'accord, je vous rappellerai dans deux semaines et ensuite je vous donnerai mon numéro de mobile pour les arrangements définitifs'.

'Je suis d'accord' parvint à dire Horst calmement. Il exultait.

'Très bien alors ; je vous recontacterai' et la communication se coupa

Horst tomba vraiment à genoux ; il en aurait pleuré de joie, tel l'amoureux transi évoqué plus haut à apprendre que sa bien aimée l'aimait elle aussi. Il avait cru en Lui et sa foi avait été récompensée : Il avait appelé ! Cette voix était celle des anges du Ciel, ou du Walallah...pour lui, c'était la rédemption ; il avait reçu Sa promesse de rappeler ; il allait compter les jours jusqu'à ce jour béni.

Un million de dollars ! Il aurait pu en demander dix et il les aurait eu ; il aurait pu demander la Terre entière et il la lui aurait apportée sur un plateau en or massif.

A présent il allait leur montrer ; il leur montrerait à tous ; il les ferait manger dans sa main, rampant afin d'être admis en sa présence, il allait...mais il ferait mieux de se maîtriser, se calmer et se reposer ; le choc avait été trop fort après tant d'attente ; il se rendit à son petit bar réfrigéré et se versa une modeste libation de schnaps.

La première chose que Floyd avait faite dès la location de la ferme avait été de tamiser le mélange de ciment et du granulé ; il aurait été dangereux de les laisser en contact trop longtemps, par crainte qu'une quelconque réaction se produise. Le granulé tamisé fut soigneusement lavé puis mis à sécher au soleil, pas trop longtemps non plus et ensuite emmagasiné dans des tonnelets étanches de poudre à laver, dans un endroit frais ; aucune protection n'était superflue : ce produit était leur avenir ; si le 'récipiendaire' de la livraison n'était pas convaincu que la marchandise soit *kosher*, ils se retourneraient contre lui, malgré leur promesse ; par contre, s'ils recevaient ce qu'ils demandaient, ils pourraient peut-être, peut-être, les laisser tranquilles Wendy et lui.

Chère Wendy, adorable, patiente, fidèle Wendy ; combien il regrettait de l'avoir mise dans cette situation empoisonnée, mais il allait lui apporter une compensation et de la manière la plus élégante qui soit: un million de dollars libre d'impôts pour qu'ils puissent s'enfuir ensemble; il savait qu'il aurait pu en exiger plus, mais il avait tenu à rester raisonnable ; une somme comme celle-là, prudemment gérée, pourrait leur durer la vie entière ; ça aurait pu paraître une misère à certains, mais il avait des goûts modestes, comme Wendy elle-même ; elle l'avait démontré ; il bénit le jour où ils s'étaient rencontrés.

Si réparer le moteur défectueux et câbler toute la maison plus la grange-atelier n'avait été qu'un jeu d'enfant pour Floyd, le *vrai* jeu d'enfant commença : il donna à Wendy des instructions précises pour acheter certains jouets sophistiqués de l'autre côté de la frontière, plus certains équipements encore plus sophistiqués et coûteux pour le jeu auquel ils allaient jouer ; Wendy en avait noté la liste sans un murmure, mais dans sa tête elle avait été effrayée par la dépense ; c'était elle qui gérait leurs ressources qui allaient s'amenuisant et elle calculait avec angoisse combien tout çà allait coûter et ce qu'il leur resterait pour joindre les deux bouts.

Quand elle revint des USA avec le matériel, Floyd se comporta comme un enfant le matin de Noël déballant ce que le Père Noël avait placé dans sa

chaussette ; malgré son anxiété Wendy se sentait comme une mère contemplant la joie de son enfant à découvrir ses cadeaux ; en un sens, elle se sentait un peu comme une mère envers lui, bien qu'ils soient du même âge : il était son amant, son compagnon et son fils tout à la fois ; il y avait des côtés de son caractère qu'elle trouvait touchants, même si ses dépenses effrénées de ces jours derniers pour des jouets dont il lui avait expliqué l'usage, lui avaient fait se demander si son *rejeton* n'était pas en train de devenir un dépensier irréfléchi.

Wendy savait ce qu'être pourchassé veut dire, par oui-dire, mais quand-même de première main : ses grand-parents était allés aux USA, fuyant la France en 1940, juste avant les panzers Allemands qui s'avançaient dans un pays vaincu, écrasé, humilié. C'était des Juifs Alsaciens, dont les ancêtres avaient vécu en France depuis plus de six cents ans ; son grand-père avait tout juste évité de combattre du mauvais côté pendant la première guerre mondiale, étant trop jeune à l'époque pour être mobilisé, puisque l'Alsace et la Lorraine avaient été sous la domination Allemande depuis 1870 jusqu'à 1918. Ayant vécu toute sa jeunesse sous la botte Prussienne, ils ne voulaient pas que ça recommence, d'autant plus que les Allemands allaient sans nul doute se retourner de manière vindicative contre les Alsaciens, Juifs ou non, ce qu'ils firent d'ailleurs.

Wendy avait appris le Français et un peu d'Allemand de ses grands-parents ; quand elle avait entendu dire que Floyd avait été en relation avec un scientifique de 'l'opposition', que l'homme était encore pratiquement un Allemand, elle en avait ressenti une révulsion quasi viscérale, mais l'avait gardé pour elle ; Floyd avait suffisamment de problèmes ; elle n'avait pas voulu en rajouter.

Les attentions d'Herb McCall ne l'avaient pas laissée indifférente ; ses approches gauches, timides, touchantes, lui avaient plu, tant elles étaient différentes des attitudes dominatrices, machistes, harassantes de ses anciens employeurs ; si Floyd n'était pas apparu dans sa vie, qui aurait su dire ce qu'il aurait pu arriver ?.

Il ne lui restait aucune famille vers laquelle se tourner quand elle s'était rendu compte que financièrement ils étaient dans le pétrin ; sans rien dire à

Floyd, elle appela le numéro du domicile d'Herb et en l'absence de réponse, celui de son bureau pour apprendre qu'il était en congé pour une période indéterminée. Elle lui écrivit alors, lui parlant de leurs difficultés et lui demandant un prêt de cinq mille dollars, qu'ils rembourseraient bientôt. Elle lui laissa son propre numéro de mobile, sans lui donner leur adresse, au cas où la lettre serait perdue ou interceptée. Elle prit la précaution de poster la lettre depuis le territoire américain le jour où elle s'y rendit pour faire les emplettes spéciales de Floyd.

Elle était devenue tellement occupée, comme Floyd l'avait prédit, qu'elle n'avait plus le temps de s'en faire à propos de quoi que ce soit, dès l'instant où ils commencèrent à 'jouer' avec ses jouets.

Dans l'atelier, Floyd s'était fabriqué un établi de fortune sur lequel il commença à bricoler le moteur électrique de la voiture de course miniature télécommandée, pour en tirer plus de puissance ; les piles standard furent remplacées par d'autres au nickel-cadmium ; ils avaient acheté la voiture la plus grosse qu'il avaient pu trouver, mais cette voiture de course était destinée à faire plus que courir : elle devrait pouvoir supporter un certain poids et aussi courir ; en outre elle serait équipée d'une caméra miniaturisée, pratiquement une réplique au dixième des formules-un. L'idée lui en était venue d'un film qu'il avait vu où l'une des voitures miniatures télécommandées était utilisée dans un but similaire.

La voiture de course trafiquée était équipée d'une plateforme en Meccano sur laquelle reposait une boîte en bois ; on l'avait préférée à une en carton plus légère, pour sa solidité et le fait qu'elle puisse être boulonnée ; la boîte devrait contenir l'argent de la 'rançon' qu'il avait demandée ; les axes des roues avaient été élargis, la suspension renforcée ; Wendy, tout en l'aidant avec les outils et bricolant de son côté, suivant les instructions de Floyd, s'émerveillait de l'ingéniosité du système ; Floyd lui avait expliqué jusqu'où il faisait confiance à l'Allemand et son équipe de truands : pas un pouce ; il n'allait pas mettre leur vies en danger en allant chercher l'argent lui-même et moins encore en demandant à Wendy de le faire.

Ce qui l'avait fait presque pousser un hourra fut quand Floyd lui révéla la touche finale de son plan : il sortait chaque nouveau détail comme le fait un magicien afin de garder son audience en haleine et Wendy était pratiquement dans ce cas ; elle comprit enfin pourquoi il avait été tellement

satisfait du champ de cactus dont la ferme disposait : ça allait être leur terrain d'essais. Quand le côté électronique et mécanique de l'opération fut terminé, le côté 'agricole' commença.

Floyd avait endossé la plus résistante des combinaisons de travail de l'armée qu'ils aient pu trouver dans un surplus, d'épais gants de travail en cuir, un masque et un casque de soudeur ; armé d'un *machete*, il commença à tailler dans les cactus un labyrinthe dont il avait dessiné le plan ; les allées devaient être assez larges pour que la voiture miniature avec sa plateforme puisse y circuler aisément, mais suffisamment étroite pour en interdire l'accès à un homme de taille moyenne non prévenu – à moins qu'il soit un fakir – s'ils tentaient de les pourchasser et il les en croyait bien capables.

La pénible découpe et le nettoyage du labyrinthe prit plusieurs jours, mais au final Floyd put avec fierté faire la démonstration à une audience admirative d'une personne, de son 'chef d'œuvre' ; la caisse fut chargée d'un poids équivalent à vingt mille billets de cinquante dollars et le jeu commença.

Depuis sa 'cabine de contrôle' Floyd, heureux comme un gosse, envoya la voiture courir à travers le labyrinthe, la caméra miniaturisée renvoyant les images sur l'écran de contrôle, faisant que conduire le véhicule soit presque un jeu d'enfant ; après quelques essais dans lesquels il dut faire marche arrière pour négocier un virage à angle droit ou deux, il fut en mesure de le faire en un temps record, tandis que Wendy le chronométrait. La beauté de la chose était que, vu d'en haut, le labyrinthe était pratiquement invisible ; il avait pris la peine de tailler les cactus en forme de tunnel ; s'il en avait eu le temps et les moyens il aurait même pu construire un robot pour faire le travail ; malgré sa solide protection il s'était fait quelques égratignures, mais le résultat en était satisfaisant.

'Oh, chéri, tu es un génie!C'est tellement amusant que je suis sûre que ça va marcher !'

'Bien sûr que ça va marcher ! Est-ce que je ne t'ai pas dit qu'ils n'en avaient pas encore fini avec moi ? Maintenant le gros problème va être de reproduire le labyrinthe au bon endroit ; il n'est pas question de les amener ici ; ici, c'est un cul-de-sac ; on serait piégés comme dans une souricière ; on aura besoin d'une route pour nous échapper dès qu'on aura l'argent en mains'.

‘Tu trouveras bien quelque chose, chéri ; maintenant on va trinquer !’
‘D’accord, et quoi de plus approprié qu’un Cuba Libre ?’

CHAPITRE 12

L’agent Nathan Myers, fidèle à son plan, avait inspecté sans arrêt les villes frontières du Mexique ; les vues et les paysages ne l’intéressaient pas ; ses cibles étaient les marchés et les supermarchés ; il savait que c’était là qu’il pourrait repérer le pickup; il savait aussi qu’il leur fallait bien faire des achats et que c’étaient les endroits les plus probables où retrouver le véhicule. Il fit le tour de toutes sortes d’endroits pendant une semaine entière, revenant bredouille chaque jour ; il commençait à se dire que ça n’avait pas été une si bonne idée et s’apprêtait à pousser plus au sud, sachant bien que ce qu’il recherchait était la proverbiale aiguille dans une meule de foin, quand il eût un coup de chance.
La fille était jolie, très attirante dans son jean ajusté, tandis qu’elle descendait du pickup, son sac accroché à une épaule. Nathan Myers mit son moteur en marche dès l’instant où elle était entrée dans le *supermercado* ; il était suffisamment voyant au milieu de la population locale et elle était certainement sur ses gardes ; elle avait jeté un coup d’œil circulaire avant d’entrer ; heureusement, elle ne l’avait pas repéré ; il déplaça le break suffisamment loin et attendit ; elle sortit après une demi heure, ses mains agrippant une demi-douzaine de sacs en plastique ; ici, ils n’étaient pas aussi conscients de l’écologie qu’aux USA, où les sacs en papier recyclés étaient la norme, mais où pourtant la pollution était quand-même la pire du monde.
Tout ce qu’il avait à faire était de la suivre sur la route peu fréquentée, une demi mile derrière le pickup, allant jusqu’à s’arrêter au bord de la route pour faire semblant de prendre une photo, au cas où elle aurait jeté un coup d’œil dans son rétroviseur. Il la vit tourner sur la route pour s’engager dans

un chemin de terre battue ; le pickup disparut bientôt dans un nuage de poussière ; il continua à conduire pendant environ un mile et puis, regardant de gauche à droite, il fit un rapide demi-tour.
Il roula lentement en passant devant le tournant mais n'aperçut aucun bâtiment ; il rentra tranquillement en ville ; il se dit que s'il lui fallait organiser une planque à lui tout seul, son break et lui-même seraient trop voyants ; en ville il n'existait pas d'agence de location de voitures ni un garage où il puisse laisser la sienne ; il dut rouler cinquante miles avant de trouver une ville possédant les deux ; il se demandait s'il n'était pas en train d'engager trop de dépenses et de perte de temps pour pas grand chose ; les jeunes n'étaient pas recherchés par les autorités ; ils se cachaient, comme les amateurs qu'ils étaient, dans un trou à rats ; ils ne devaient pas avoir les moyens de s'installer dans quelque endroit luxueux comme Acapulco pour s'y perdre au milieu de la foule des touristes ; ou bien ils devaient avoir une raison pour rester là où ils avaient du résider depuis près de trois semaines.
Avec un soupir et haussant mentalement les épaules , il décida de continuer à faire ce qu'il avait entrepris ; il n'avait rien de mieux à faire et la planque allait lui rappeler le bon vieux temps. Il trouva une berline coréenne à boîte mécanique en piteux état à un *alquiler de carros*, qu'il loua pour deux semaines à un prix scandaleux ; il savait qu'il se faisait avoir mais il n'avait ni le temps ni la maîtrise de la langue pour discuter. Il laissa son propre break, verrouillé et vidé de tout ce qu'il possédait à un garage où ils avaient l'air de réparer les plus vieilles guimbardes américaines qu'il ait vu depuis des années.
Dans une boutique de prêt à porter il acheta des chemises et des pantalons de coton bon marché ordinaires et un chapeau de paille moins tape-à-l'œil ; dans un supermarché il acheta de la lotion solaire à action rapide qui vous donne l'air bronzé en quelques jours : son idée était de poser au gringo qui s'était installé dans le pays et qui y vivait depuis un certain temps ; il savait qu'il aurait l'air ridicule dans cette tenue, mais c'était le mieux qu'il pouvait faire en si peu de temps.
Il retourna à la petite ville, ouvrant grands les yeux au long du chemin pour chercher un motel où séjourner ; il trouva finalement une sorte de posada où on lui donna une chambre mal aérée qui ne comportait qu'un lavabo ; les toilettes et la douche se trouvaient dans le couloir ; avec un nouveau soupir intérieur il la prit pour une nuit ; il irait à la recherche d'un meilleur

logement dès le jour suivant ; il en avait assez fait pour la journée et il avait besoin de repos.
Le jour suivant il s'approcha avec précaution de l'endroit où il supposait que le couple devait se cacher ; laissant la voiture de location sur le côté du chemin de terre, il se rendit à pied jusqu'à une paire de bâtiments dilapidés qui étaient les seuls au bout de ce cul-de-sac ; il plaignait les pauvres gosses d'avoir à se cacher dans de si pitoyables habitations ; il était sur le point d'abandonner quand un personnage curieusement vêtu sortit de la plus grande des deux maisons. Il se laissa tomber au sol en grimaçant, pour éviter d'être repéré ; a cinquante deux ans il se sentait trop âgé pour ce genre de trucs, mais la curiosité l'emporta et il sortit ses jumelles de leur étui.

Que faisait le petit gars avec une combinaison de travail de l'armée, un casque et un foutu machete ?

A présent il se trouvait sur le dos en train de tailler dans les cactus ; était-il devenu dingue ? Bientôt il le perdit de vue ; se grattant la tête, Nathan Myers se demandait quoi faire ; il décida d'attendre une heure ; si au bout de ce temps-là le garçon n'était pas réapparu, il rentrerait à sa posada.

Après trois quarts d'heure environ le petit Indien refit surface au bout du champ de cactus ; il entra dans la grange et en sortit en compagnie de la fille ; il avait en mains quelque chose que l'agent du FBI n'arrivait pas à identifier tandis que la fille tenait ce qui ressemblait à ...une voiture miniature ? avec une caisse en bois sur le dos. Bon sang... ? Est-ce qu'ils faisaient joujou maintenant ? Et puis il se souvint de qui était le type : c'était le scientifique qui avait fait la découverte, celui dont le carnet de notes avait paru sur le web et provoqué la colère noire des gens du pétrole ; bien, ça devenait intéressant ; le jeune couple ne perdait pas leur temps à s'amuser avec des jouets, c'était certain ; ils avaient quelque chose d'autre en tête ; à ses yeux ça justifiait tout le mal qu'il s'était donné ; il décida de revenir le jour suivant et assister au reste du spectacle.

Le ramdam s'était calmé; de nouveaux événements avaient remplacé l'affaire Patel dans l'actualité ; la mort tragique de la Princesse Diana et de

son petit ami sous le tunnel de l'Alma à Paris occupa la plupart des premières pages de la presse mondiale et laissa haletants les autres médias ; et puis ce fut le scandale Clinton-Lewinski. Herb McCall se dit qu'il ne risquait plus rien à sortir de sa cachette ; il était associé dans les laboratoires El Paso et il les avait informés de son congé prolongé, mais pas d'où il se trouvait ; il aurait pu y rester plus longtemps mais la pêche au saumon ne l'amusait plus ; il était temps de se remettre au travail.

Il trouva la lettre de Wendy parmi son courrier ; chère Wendy ; elle s'était tournée vers lui quand elle était coincée, se dit-il avec nostalgie ; il lui était reconnaissant de s'être souvenue de lui et de l'avoir considéré comme un ami ; bien sûr qu'il lui prêterait les cinq mille dollars ; elle répondit à son appel à la première sonnerie.

'Wendy ? C'est Herb ; comment ça va, ma petite ?'

'Oh, Herb, je suis si heureuse que tu aies appelé !' sa voix reflétait le soulagement mêlé de désespoir.

'Tout va bien ?' lui demanda-t-il avec inquiétude.

'Oui, Herb, je vais bien et Floyd aussi, c'est juste que...c'est trop ; la tension...'

Maintenant elle était au bord des larmes ; il sentit son cœur fondre.

'Tout ira bien, ma gosse; ne t'en fais pas ; l'oncle Herb est là pour t'aider ; dis-moi simplement s'il y a autre chose que je puisse faire à part t'envoyer les cinq mille'.

'Non, Herb ; je crains bien que non ; tu ne peux pas savoir combien j'apprécie...'

'Tut, pas un mot de plus ; où est-ce que je te l'envoie ?'

Elle lui donna l'adresse d'un bureau de poste à Matamoros où elle pourrait aller encaisser le mandat.

'Tu es un amour, Herb ; nous pourrons te rembourser bientôt, je l'espère'.

'Pas de problème ; je n'en ai pas besoin ; autant que tu l'aies toi'.

'Merci infiniment Herb ; tu me manques beaucoup; le labo me manque beaucoup; tout nous est tombé sur la tête si brusquement...'

'Je sais, je sais ; j'ai suivi les événements dans la presse et à la radio ; tu ne crois pas que vous pourriez sortir sans histoires d'où vous vous cachez, maintenant que tout ce bruit c'est arrêté ?'

‘Nous ne pourrions sûrement pas ; je ne peux pas t’en dire plus, mais tu connaîtras toute l’histoire un de ces jours, je te le promets’.

‘Grosses bises, petite’

‘Grosses bises, Herb’ et la communication se termina.

Herb McCall en avait les yeux embués en raccrochant.

Si le ramdam s’était arrêté dans les médias, ça n’était pas le cas aux laboratoires El Paso ; les associés d’Herb McCall avaient des questions à lui poser ; beaucoup de questions ; ils allaient le mettre sur le grill dès qu’il serait de retour à son poste et certains d’entre eux avaient même ajouté qu’il allait le payer cher.

Floyd n’avait jamais beaucoup regardé la télé auparavant; dès l’instant où l’électricité avait été disponible, il la regarda ; tandis que ses mains travaillaient sur sa voiture miniature et ses transformations, comme si elles étaient dotées de leur propre volonté, il regarda les programmes télé Mexicains, essayant de deviner ce qu’il se disait, écoutant attentivement la prononciation des mots ; il n’avait aucune difficulté avec les ‘r’ roulés comme son père lui avait enseigné un peu d’Hindi et d’Urdu. En outre, tenter d’apprendre la langue le distrayait des problèmes plus sérieux ; malgré sa confiance affichée à l’intention de Wendy, il avait des doutes. Il savait que ce qu’il avait entrepris était un pari risqué et que le désastre serait le prix à payer pour un échec.

Ses programmes préférés, il les enregistrait, grâce au magnétoscope encastré dans le Sony de Wendy ; il pouvait ainsi se les repasser à volonté et répéter les mots en même temps que les acteurs et les actrices ; l’Indien qu’il était prit le dessus ; il fit des progrès notables.

La chose qui lui procurait le plus de plaisir était de jouer avec le supraconducteur ; la Toyota est probablement la voiture la mieux construite du monde ; certains modèles comportent deux batteries, ce qui était le cas de son quatre/quatre ; l’alternateur de la voiture maintenait la batterie toujours chargée, mais il avait acheté, entre autres choses, un petit chargeur de batteries pour garder les deux batteries au top, comme la plupart du temps le pickup ne roulait pas.

Avec l’une d’elles il réalisa quelques expériences qu’il avait eu en tête ; un jour Wendy qui était en train de travailler à l’évier dans la ferme,

l’entendit pousser un cri et elle arriva en courant ; il souriait d’une oreille à l’autre et elle s’en sentit soulagée.

‘J’ai réussi ! Bon sang, j’ai réussi ; ça marche !’

‘Qu’est-ce que c’est, chéri ?’

‘Le tube ; il peut transmettre du courant sans fil !’

‘Ah, oui ? Et qu’est-ce que ça a de si important ?’

‘Tu verras çà dans un instant’ et il recommença l’expérience pour elle, lui expliquant à quel usage il le destinait.

‘Mmm’ fit Wendy en lui donnant un long baiser ‘Tu es mon génie ; oh, à propos, il faudra que je fasse un saut de l’autre côté de la frontière pour encaisser de l’argent qu’Herb nous envoie’.

‘*A propos ?* Tu ne m’as jamais dit que tu avais été en contact avec lui ; comment tu as fait ?’

‘Je lui ai d’abord écrit et lui ai donné mon numéro de téléphone’.

‘C’était dangereux de faire ça, Wendy’ lui dit Floyd sur un ton de reproche.

‘Je sais, je sais, mais j’ai dû le faire ; il ne nous reste presque plus d’argent et je n’avais personne d’autre vers qui me tourner’.

‘Je suis navré, chérie’ lui dit Floyd d’une voix contrite ‘Je t’ai laissée te faire du tracas tandis que je m’amusais avec des jouets, mais fais-moi confiance ; ça marchera ; je suis sûr que ça marchera ; je te revaudrai ça, c’est promis’ Wendy avait les larmes aux yeux quand elle répondit ‘Tu ne me dois rien du tout; nous sommes embarqués dans çà ensemble, pour le meilleur et pour le pire’ Ils s’étreignirent en silence, tous deux trop émus pour pouvoir parler.

Plus tard, Floyd lui demanda ‘ Tu as toujours eu un faible pour lui, pas vrai ?’

‘Je ne peux pas le nier ; c’est un amour’.

‘Il est toujours amoureux de toi ?’

‘Je crois que oui’.

‘Aucun regrets ?’

‘Pas jusqu’à présent’.

‘Je te prendrai au mot quand tu deviendras Mme Patel’.

‘C’est une demande en mariage ?’

‘Je te demande à genoux de m’épouser, Wendy Kahn, si tu veux de moi’.

‘Je voudrai de toi n’importe quand, Floyd Patel’ et l’accord fut scellé dans un long baiser.

CHAPITRE 13

Marius Horst aurait pu se ronger les ongles d'impatience à attendre l'appel de son 'collègue'; il avait compté les jours et les heures mais rien n'était encore arrivé ; après deux semaines il commença à paniquer ; il avait une fois encore presque perdu tout espoir quand, à l'heure dite, à la minute près, exactement deux semaines après le premier appel, l'appel arriva enfin; il aurait dû avoir plus confiance en lui – se reprocha-t-il – cet homme était fiable, fidèle à sa parole.
Maintenant il sentait que le granulé était presque à portée de sa main; il se souvenait de l'excitation qu'il avait ressentie quand il l'avait laissé filtrer entre ses doigts, quelque chose proche du plaisir sexuel. Il allait analyser le composé, dévoiler son mystère, trouver l'élément inconnu qui avait échappé aux autres incompétents ; on l'appellerait le 'Horst' qui trouverait sa place dans la table de Mendeleev et son nom resterait gravé à jamais dans l'histoire comme étant le premier à avoir ajouté un nouvel élément à la célèbre table.
'M.Horst ?'
'Oui, M.Patel'.
'Veuillez noter soigneusement les instructions que je vais vous donner'
'Je suis prêt'.
'Bien ; je suppose que l'argent est prêt ?'
'En effet ; les deux valises se trouvent dans un coffre et vous attendent'.
'Pas de valises ; je veux que les billets soient enveloppés en quatre paquets de PVC transparents de 250.000 $, fermés de ruban adhésif, pas d'agrafes ; les dimensions des paquets devront être les suivantes : 160x350x400 mm ; vous l'avez noté ? Et rappelez-vous pas de micros cachés, pas d'*hanky-panky*[10] ou j'annule tout'.
'*Hanky-panky*?' La connaissance de l'argot de Marius Horst était limitée et il ne connaissait pas encore cette expression ; il y avait deux choses qui

l’irritaient chez ses compatriotes récemment acquis : l’usage des prénoms chez des gens qui venaient à peine de se rencontrer, et l’usage de l’argot, le si *vulgaire* argot, quand la langue anglaise offrait de si riches possibilités d’expression ; tant d’adultes Américains n’étaient que des collégiens ! Il regrettait que quelqu’un du niveau de Patel utilise l’argot lui aussi.
‘Actes malveillants, si vous préférez’ – expliqua Patel – ‘une seule trace de çà et je fais tout sauter au napalm ; vous n’en retrouveriez jamais une trace ; je suis capable de le faire, vous le savez bien’.
‘Je vous crois, je vous crois ; non, tout acte malveillant est hors de question ; vous et moi sommes des gentlemen et nous avons un accord de gentlemen ; je vous donne ma parole d’honneur’.
‘Okay ; je crois en votre parole ; maintenant, le lieu : je veux que vous veniez seul, que vous posiez le paquet dans le container que j’ai préparé ; les quatre paquets devraient tenir exactement dedans, si vous avez suivi mes instructions ; le container apparaîtra dès l’instant où vous vous trouverez à cet endroit précis: 10,3 kilomètres d’Anahuac sur la route de Valle Hermoso – c’est près de Matamoros au Mexique – à 14 heures ; vous avez noté tout ça ?’
‘Oui, bien sûr’ répliqua le scientifique Allemand d’une voix surprise, ‘mais pourquoi toute cette *mise en scène*[11], si je puis utiliser cette expression française ? (un Américain aurait utilisé ‘*the song and dance*[12]’ brrr...) je vous ai donné ma parole...’
‘A vous je sais que je peux faire confiance, mais à vos associés, je n’en suis pas si sûr’.
‘Je comprends votre point de vue, Herr...je veux dire M.Patel ; je vais m’assurer que personne d’autre que moi ne vienne au rendez-vous’.
‘Très bien, alors ; vous ne verrez jamais ni moi, ni personne d’autre, mais vous serez surveillé, souvenez vous de çà’.
‘Je m’en souviendrai ; ayez confiance en moi comme j’ai confiance en vous’ répondit-il, mais la communication avait déjà été coupée.

*

Nathan Myers avait conservé à contrecœur sa chambre inconfortable à la posada, pour sa situation commode et rien d’autre. Il avait ainsi pu rouler chaque jour jusqu’à son poste, d’où il pouvait à loisir – et avec gêne,

comme ses membres endoloris le lui rappelaient – surveiller les pitreries du jeune couple.
Il fut pris presque par surprise quand, un matin, le garçon sortit dans son vêtement de travail, tenant son casque d'une main et ce qui ressemblait à un skateboard surdimensionné de l'autre ; il le vit monter dans son pickup et s'en aller, tout seul. Il eut juste le temps de courir jusqu'à sa propre voiture et filer à toute allure. Il prit la route qui conduisait à la ville, s'attendant à apercevoir le pickup ; après quelques minutes, il en déduisit que le jeune homme avait pris la direction opposée, puisque aucun autre véhicule ne l'avait suivi ni dépassé.
Il était sur le point de faire demi-tour pour se mettre à sa poursuite, mais il y renonça ; le type était parti tout seul ; il reviendrait ; sa journée avait été perdue ; il n'y avait rien à faire dans ce village perdu ; il décida d'aller faire une promenade lui aussi pour passer le temps avant *l'almuerzo* et la *siesta*. Une perspective ennuyeuse, à tout point de vue.

Le jour suivant fut exactement comme le premier ; le garçon partant tôt dans le même accoutrement et revenant à la nuit tombante ; cette fois il s'y était préparé ; il avait laissé la Daewoo presque un demi mile plus loin dans une aire de stationnement sur le côté de la route principale ; qu'est-ce qu'il ne fallait pas faire pour gagner sa vie ! Et c'était censé être ses vacances !
Le troisième jour fut la répétition de la même comédie et l'agent Myers commençait à se demander ce que le petit bonhomme fricotait ; est-ce qu'il avait pris un travail quelque part ? Nah ! C'était ridicule ; quiconque se cachant dans cette sordide baraque au milieu d'un trou perdu ne pouvait chercher du travail ; il aurait aussi bien pu passer une annonce dans un journal local pour y faire connaître son adresse.
Deux jours passèrent sans la moindre activité et Nathan Myers se disait que tout le mal qu'il s'était donné avait été une totale perte de *son* temps et de son argent, quand il fut vraiment pris par surprise.
Tous les deux sortirent de la maison avec leurs bagages en mains, elle portant sa tenue habituelle de pantalon de coton et de T-shirt, lui dans une tenue blanche de paysan, y compris le chapeau de paille mexicain ; et puis ils entrèrent dans l'autre bâtiment, ramassèrent toutes sortes de choses, la boîte à outils, l'étrange auto miniature, placèrent le tout à l'arrière du pickup et s'en allèrent.

Nathan Myers se jeta au sol parmi les herbes desséchées, gardant la tête basse ; il entendit le pickup passer devant lui ; sans prendre le temps de débarrasser ses vêtements de sa poussière, il courut à sa voiture à toute allure ; il l'atteignit en haletant, grimpa dedans et prit la direction que le garçon avait empruntée ces trois derniers jours, écrasant l'accélérateur en espérant apercevoir la Toyota. Ils étaient partis pour de bon ! Ça devait être çà, la phase finale ; il allait se passer quelque chose et il serait là pour voir le spectacle ; gardant les doigts croisés, il poussa le moteur asthmatique jusqu'à ses limites ; il en fut récompensé quand, dix minutes plus tard, il aperçut les lettres géantes à l'arrière du pickup ; jamais le nom de TOYOTA n'avait été autant béni par quiconque.

*

Pendant trois jours et une bonne partie de trois nuits Floyd travailla ; il travailla dur, avec détermination, avec concentration ; il savait ce qui était en jeu.

La première matinée, il roula sur la route, assez lentement pour pouvoir repérer, à droite comme à gauche, l'endroit idéal, assez vite pour ne pas attirer l'attention d'aucun des quelques résidants des villages devant lesquels il passait ; après ce qui lui parut être des heures, il trouva finalement ce qu'il recherchait : son futur théâtre d'opérations, son champ de bataille.

Le long de la route se trouvait un *beau* champ de cactus, épais et dense, de quelques deux cents mètres de profondeur ; de l'autre côté il y avait un chemin de terre battue d'à peine deux mètres de large, courant presque parallèle à la grand-route, séparant les cactus des champs de maïs de l'autre côté. Il avait probablement été taillé dans la végétation pour permettre le passage de charrettes et de tracteurs entre les champs et avait plus ou moins été damé par des années de circulation sur sa surface remplie d'ornières : le cadre idéal pour ce qu'il avait en tête.

Il commença par là ; il avait amené le skateboard que Wendy avait acheté, qu'il utilisait comme véhicule ; couché sur le dos il pouvait tailler les cactus sans être trop fatigué ; l'expérience de ce qu'il avait enduré sur son propre terrain lui avait fait penser à ce gadget, qui se révéla précieux ; il pouvait ainsi rouler au lieu d'avoir à ramper sur le dos en avalant de la poussière.

Ça lui prit trois jours pour terminer le circuit en labyrinthe ; le soir, après s'être lavé et avoir dîné, il allait à l'atelier, seul pour pouvoir se concentrer ; Wendy, dans la ferme, avait baissé le son de la télé ; elle savait quand on ne devait pas le déranger : quand il avait cette tête; même pendant qu'il mangeait, il semblait ressasser des idées dans son crâne.

A l'atelier, il s'occupait de plans à l'échelle, du fer à souder, de circuits électroniques, puces à mémoire et Dieu sait quoi encore ; ce qu'il avait entrepris allait être complexe et sophistiqué ; il avait l'habitude de résoudre des problèmes compliqués ; Wendy et lui auraient à se confronter à des ennemis nombreux et puissants ; à deux ils seraient en complet état d'infériorité : il devraient donc se montrer plus futés que l'opposition. Il savait que, malgré les assertions d'Horst, ils allaient tenter de les rouler; le système qu'il mettait au point allait tenir compte de ça.

Quand il se sentit prêt, avec l'aide de Wendy, il testa chez eux le système, dans son propre labyrinthe: un jeu d'enfant !

Le jour précédant D-day[13] (dans sa tête le D représentait le Dollar) il marcha depuis là où il avait parqué le pickup jusqu'à la ferme la plus proche ; dans la cour il y aperçut exactement ce qu'il cherchait: une charrette et un âne ; entrant dans la ferme, à l'aide du peu d'espagnol qu'il avait pu apprendre, il réussit à demander au fermier s'il pouvait lui emprunter la charrette et l'âne pendant quelques heures : cent dollars furent plus que suffisants pour le convaincre que le gringo déguisé en *peon* était fou de payer une telle somme pour l'usage de son *burro* ; pour ce prix-là, il aurait pu l'acheter avec la charrette délabrée en plus. Le gringo lui avait remis cinquante dollars d'acompte, le reste étant à payer quand il viendrait chercher la charrette tirée par son âne.

Sur l'odomètre du pickup il mesura la distance exacte depuis la borne la plus proche sur la grand-route jusqu'au point d'entrée du labyrinthe, afin de donner à Horst des instructions précises. Enfin il donna son coup de fil, l'heure du rendez-vous étant suffisamment éloignée pour donner à Horst le temps du vol et de la location d'une voiture, assez courte pour leur rendre difficile de s'organiser.

Ensuite ils firent leurs bagages et agirent vite, abandonnant le peu de meubles et d'appareils que la maison et la grange contenaient.

CHAPITRE 14

Quand le Kraut lui avait dit que le prix de la ‘rançon’ pour obtenir un tonneau de graviers allait être d’un million de dollars, Rupert Fischer, le tout puissant gourou de Green Hope en avait sauté au plafond ; le Kraut l’avait assuré que ce truc valait, dix fois, cent fois ce montant pour quelqu’un qui s’y connaissait. Ce qui l’avait décidé à cracher l’argent avait été la perspective de la publicité, quand ils seraient en mesure d’annoncer au monde entier ce que Green Hope allait faire pour eux.

Toutefois il n’allait donner aucun million de dollars à aucun métèque, scientifique ou pas ; dès l’instant où l’échange serait fait, il s’assurerait que l’argent retourne entre leurs mains ; il avait promis au Kraut tout ce qu’il voulait entendre ; les promesses étaient faites pour ne pas être tenues, n’importe quel politicien amateur savait ça.

Quand Horst avait reçu le premier appel, il avait commencé à organiser le piège sans l’en informer.

Nathan Myers avait dépassé sa période de vacances ; il devrait informer son supérieur à Washington de ce qu’il avait entrepris de faire de sa propre initiative et des résultats qu’il avait obtenus jusqu’alors : localiser la cible ; il avait hésité avant d’appeler et s’était attendu à une réprimande de la part de son chef ; ce qu’il reçut furent des félicitations et des encouragements à continuer ; il savait que le FBI n’avait aucun droit d’enquêter sur un cas qui se situait hors du pays : le FBI ne se transformait-il pas un peu en CIA par hasard ? Quoi qu’il en soit, il se félicita d’avoir suivi son intuition ; montrer un peu d’initiative ne provoquait pas toujours des froncements de sourcils.

Le pickup Toyota était en vue ; il devait admettre qu’il avait été pris de court : pas le temps de rendre la Daewoo et récupérer son propre break du

garage, plus ses affaires dans la posada ; si une longue poursuite était envisagée, ça serait ne serait pas facile avec la voiture de location et juste ce qu'il avait sur le dos ; jusqu'alors il avait eu de la chance ; le garçon n'était pas allé bien loin pendant ces trois jours : ça devait être la fin ; l'action devait être proche et il espérait avoir la chance d'obtenir des résultats sous peu, sans avoir à s'engager dans une longue poursuite pour laquelle il n'était pas préparé.

‘Chéri, je crois que nous avons de la compagnie’ dit Wendy ; dans le rétroviseur, elle avait remarqué un nuage de poussière, comme celui soulevé par une voiture qui accélérait et soudain la voiture avait ralenti, gardant ses distances en quelque sorte.

‘Arrête-toi et sors ; fais semblant de vérifier les pneus’ fut la décision immédiate de Floyd.

La Daewoo cabossée les dépassa bientôt à une allure modérée ; Floyd avait son chapeau mexicain sur l’œil, mais il l’avait placé de sorte à pouvoir jeter un coup d’œil sur quiconque conduisait.

‘L’agent Myers ! Qu’est-ce qu’il fout ici ? Sacré Bon Dieu ! C’est tout ce qui nous manquait !’ Jurer n’était pas dans ses habitudes, mais le blasphème lui avait échappé.

‘Comment a fait ce type pour nous retrouver, par tous les saints ? C’est bon ! On continue comme prévu ; s’il s’approche de trop, je lui donnerai un peu du traitement que je réserve à l’opposition’.

‘Tu n’envisages pas de violences physiques, n’est-ce pas ?’ demanda Wendy, alarmée.

‘Pas de violences physiques, de la magie physique ! Allons-y maintenant ; nous n’avons pas une minute à perdre’.

Le pickup s’arrêta sur le chemin de terre le temps que Floyd en retire son matériel, le mette en position, renvoie Wendy au loin et courre jusqu’à la ferme chercher la charrette et l’âne.

Une demi-heure plus tard ils étaient prêts et attendaient.

Marius Horst avait noté avec la précision méticuleuse d’un scientifique toutes les instructions que son ‘collègue’ lui avait données ; les quatre paquets identiques avait exactement les dimensions que Patel avait dit qu’ils devraient avoir ; ils étaient constitués d’un épais film PVC transparent, ni agrafés, ni scellés ; ils étaient bien rangés dans un sac de voyage qu’il ne quittait pas des yeux ; son téléphone mobile était branché, attendant l’appel de Patel.

L’atterrissage à Monterrey et la location d’une Ford chez Avis avait pris exactement le temps prévu et conduire jusqu’au point de rendez-vous devrait être conforme au programme ; il était venu seul, n’ayant pas

remarqué dans l'avion les quatre touristes Américains dont l'un portait des lunettes de soleil noires, assis séparés les uns des autres.

Tandis qu'Horst louait sa Ford, les touristes étaient en train de louer une limousine Mercedes à une agence de location de luxe. Ils s'arrêtèrent en chemin à peine trente secondes pour ramasser le seul objet qu'ils n'auraient pu apporter dans leurs bagages et pour lequel ils avaient téléphoné à l'avance. Ils ne perdirent pas de vue une seconde Horst qui conduisait tranquillement.

Quand Horst s'arrêta sur une aire de stationnement, ils continuèrent et tournèrent au premier chemin de terre qu'ils rencontrèrent.

Dwight Blackman était le chef du commando ; il était le seul qu'Horst connaisse de vue et c'était la raison pour laquelle il s'était caché derrière des lunettes noires ; il n'avait pas à s'en faire : Horst n'avait même jamais jeté un coup d'œil autour de lui.

Il sortit de la limousine, jumelles en main, à demi caché dans le champ de maïs et surveilla. Quelques minutes plus tard il vit Horst sortir son téléphone de sa poche et parler ; le Kraut sortit bientôt de la Ford, le sac à la main et Blackman en suivit le déplacement sur le moniteur portable qu'ils avaient amenés, afin de surveiller les mouvements de la minuscule puce-espion qui avait été dissimulée dans l'une des liasses des paquets de cinquante dollars.

'Docteur Horst ?' Patel avait utilisé son ancien titre et il ressentit du plaisir à être à nouveau appelé ainsi.

'Oui M.Patel' il n'avait pas utilisé le terme 'docteur' bien que son collègue y ait eu droit ; ça ne se faisait pas en Amérique.

'Je vois que vous êtes à l'heure ; dans moins d'une minute, vous verrez apparaître un petit véhicule à votre droite ; déposez les quatre paquets dans la boîte ; ils devraient y tenir exactement si vous avez suivi mes instructions'.

'Très bien ; et le granulé ?'

'Donnez-moi cinq minutes pour vérifier les paquets et si tout va bien vous verrez l'endroit où se trouvent les sacs ; je ne vous en dis pas plus long pour le moment, mais vous ne pourrez pas le rater' et la ligne se coupa.

'A toi de jouer maintenant, chérie' dit Floyd à Wendy et la voiture miniature qu'ils avaient baptisée 'Recovery' commença à zigzaguer le long du labyrinthe ; sur leur moniteur, à l'aide de la caméra miniature, ils virent

un Marius Horst stupéfait défaire la fermeture à glissière de son sac, se pencher pour placer les quatre paquets dans la boîte et se mettre au garde à vous, attendant la suite.

‘Recovery’ recula un peu, fit demi-tour et revint sur ses pas à travers le labyrinthe, se déplaçant avec aisance ; à l’instant où il rejoignit le point de l’autre côté du champ de cactus où Wendy et Floyd étaient accroupis, ce dernier sortit un détecteur de son sac et sursauta : il y avait une puce-espion ! La maudite opposition ne savait pas jouer proprement; ils étaient aussi retors qu’un olivier ; très bien, se dit-il ; il allait leur montrer comment un véritable jeu truqué se jouait.

Il balaya rapidement les quatre paquets, trouva celui qui contenait la puce, palpa fiévreusement les liasses de billets et trouva celui qui cachait la puce, tout en calculant qu’Horst n’était pas venu seul ; il n’était probablement pas au courant de çà, mais l’ennemi se trouvait quelque part dans les environs, pas loin d’eux. Il arracha la puce de la liasse, la rejeta dans la boîte et dit : ‘plan d’urgence numéro deux, chérie’.

Il pressa le numéro mémorisé d’Horst dans son téléphone mobile et quand il entendit la voix de son correspondant il dit ‘Il y a une puce dans vos paquets, Docteur ; vous n’avez été honnête avec moi ; je devrais faire sauter le truc’.

‘NON ! Non, attendez ! Je jure sur la tombe de ma mère que je n’ai rien à voir avec ça !’ Il avait presque des larmes dans la voix.

‘Le plus curieux c’est que je vous crois, mais nous avons de la compagnie, de la mauvaise compagnie ; okay ; je vais tenir ma parole dans cette affaire et vous, ouvrez les yeux pour aller chercher votre butin ! Adieu, Docteur’.

Pâle de fureur, Marius Horst regarda autour de lui, cherchant des traces de la mauvaise compagnie dont Patel avait parlé, mais n’en aperçut aucune; au lieu de çà il vit une antenne de radio télescopique s’élever lentement des cactus, arborant un petit drapeau américain en papier, à peine deux mètres d’où il se trouvait.

Au risque de s’arracher les yeux et de s’égratigner les mains et les vêtements, il pénétra dans les cactus hérissés comme des barbelés pour récupérer les deux sacs à ciment contenant le précieux granulé. Il n’y avait pas de napalm ; il n’y en avait jamais eu.

Tout le reste fût oublié, tout le mal, l'humiliation d'avoir été pris pour un imbécile par ceux de son propre bord devant un collègue à qui il avait donné sa parole d'honneur ; avec son canif il fendit l'un des sacs et récolta une poignée du composé qu'il garda dans son poing serré ; le levant au ciel, il déclara à haute voix à personne de spécial 'Maintenant, je vais vous montrer ! A vous tous, misérables chiens !' et puis il laissa le granulé filtrer dans le sac à travers ses doigts comme il l'avait fait la première fois, comme si le produit était de petites pépites d'or ou les joyaux de la couronne et *alors* il entendit le bruit.

Dwight Blackman suivit sur son moniteur les folles gambades de la puce qui zigzaguait à travers les cactus ; à quel jeu jouait donc ce métèque ? A un moment donné la puce s'arrêta une minute entière et puis reprit son chemin dans la direction opposée où elle s'arrêta puis retourna là d'où elle était venue ; ça *lui* prit une minute entière pour se rendre compte de ce qu'il s'était passé : la puce avait été trouvée et ils avaient été envoyés à la chasse aux chimères; le type s'était attendu à eux ! Ça lui prit encore un peu de temps pour comprendre qu'ils s'étaient faits avoir : le point d'arrêt ! C'était de là que le type s'était enfui avec le fric.

'En voiture tout le monde et vite fait !' ordonna-t-il brutalement aux trois hommes qui étaient descendus de voiture pour se dégourdir les jambes. La Mercedes fonça sur la route vers l'endroit où il se souvenait que la puce s'était arrêtée, à la recherche d'un chemin de côté, un sentier, n'importe quoi. Ils trouvèrent un chemin de terre et s'arrêtèrent ; tout ce qu'ils aperçurent fut un peon Mexicain conduisant une charrette tirée par un âne, chantant à tue-tête, quelque chose qui ressemblait à la Cucaracha. La charrette tourna sur un chemin de côté au pas tranquille de l'âne. Ces Mexs – se dit Blackman – ils trouvaient encore le temps de chanter au beau milieu de la journée ; peut-être que c'était eux qui avaient la meilleure idée de la vie, après tout. Il regarda à droite et à gauche, se grattant la tête et alors un pickup Toyota bondit hors d'un champ de maïs.

Le pickup fit une folle embardée ; les quatre roues cherchèrent à s'agripper sur la terre poussiéreuse, desséchée, y parvinrent et la Toyota s'enfuit à toute vitesse vers la grand-route dans un nuage de poussière ; ça

prit à la limousine trente secondes agonisantes pour faire marche arrière, faire demi-tour et se lancer à leur poursuite, Blackman jurant et ordonnant au chauffeur d'appuyer sur les gaz.

La Toyota était sur la route, roulant à toute vitesse ; le chauffeur de la Mercedes la repéra et tourna brutalement le volant dans la direction que le pickup avait prise ; la chasse commença.

*

'Chéri, ils nous rattrapent !' Wendy, au volant, lui dit anxieusement.

'Très bien! Laisse-les faire !'

La Mercedes était à peine dix mètres derrière la Toyota quand Blackman aperçut avec stupéfaction le peon Mexicain, à genoux sur le siège arrière du pickup à quatre portes, leur souriant.

Ils virent tout d'abord la tache rouge du pointeur d'un jouet laser et soudain, quelque chose ressemblant à un éclair sortir de l'arrière du pickup ; il traversa la grille de la limousine, transperça le radiateur, trouva le V-huit en alliage léger, mettant en bouillie le circuit électronique, faisant sauter tous les fusibles de la voiture ; le moteur calé, sur sa transmission automatique, freina la voiture jusqu'à l'arrêt avant même que le chauffeur ébahi ait eu le temps de freiner ; les systèmes anti-blocking, anti dérapant, anti tout ce qu'on veut dont la voiture sophistiquée était équipée étaient tous neutralisés de toutes façons. Son inertie envoya la voiture en dérapant encore quelques mètres avant qu'elle s'immobilise.

L'homme de main assis dans le siège du mort tenait en main le fusil de chasse à canons sciés qu'ils avaient récupéré après être sortis de l'aéroport ; avec cette arme c'était un tireur d'élite ; on lui avait recommandé de viser les roues arrières, *pas* le damné réservoir ; il tenait les canons appuyés sur la carrosserie, à travers la fenêtre ouverte, prêt à faire feu quand l'éclair l'avait frappé ; avec un hurlement de douleur et de surprise, il laissa tomber le fusil et quand la voiture s'arrêta il se cogna la tête contre le pare-brise car il ne portait pas de ceinture ; il regardait, incrédule, ses mains légèrement brûlées et tremblantes.

'Cette tête d'œuf d'asiatique nous a blousés !' répétait-il comme une litanie.

Blackman, bouillant de colère, sortit du siège arrière, secouant le poing à la Toyota qui s'éloignait ; le putain d'Indien les avait vraiment blousés ;

ils s’étaient faits avoir jusqu’au trognon ; il avait savouré la perspective de ridiculiser le Kraut, mais c’était *lui* qui avait été ridiculisé par ce putain d’Indien ; maintenant il allait payer çà très cher en rentrant ; mais que diable c’était donc ? Comment l’Indien avait fait çà ? Ces putains de scientifiques ! Il fallait qu’ils lui cassent les burnes; il aurait voulu tous les étrangler de ses propres mains.

‘Maintenant foutons le camps avant que la putain de voiture nous explose à la figure’ ordonna-t-il aux trois hommes en état de choc ; un mélange de vapeur et d’âcre fumée émergeait de dessous le capot de la limousine.

Marius Horst avait, à grand peine, hissé les deux pesants sacs à ciment dans le coffre de la Ford et il était monté à bord ; il prit la direction d’où le raffut était venu, se doutant de ce que ça avait quelque chose à voir avec Patel et ses gens à lui ; ils les trouva éloignés de la voiture en fumée avec leurs bagages à leurs pieds, semblables à des auto-stoppeurs attendant qu’un conducteur charitable les emmènent.

Il arrêta la Ford et descendit ; allant jusqu’à l’homme aux lunettes noires, il les lui arracha de la figure.

‘Vous, Blackman ! Il fallait que ce soit vous ! Il eût recours à l’Allemand pour proférer des jurons; l’Allemand semble être fait sur mesure pour çà ; il lui en donna pour son argent.

‘Écoutez, Prof, nous n’avons fait qu’obéir aux ordres’ répondit Blackman, honteux, tentant de le calmer.

‘Oui, je veux bien le croire ; on réglera nos comptes plus tard, au siège ; maintenant comme vous semblez avoir été capables d’endommager une voiture coûteuse, vous feriez mieux de monter avec moi ; après vous pourrez peut-être m’expliquer ce qu’il vous est arrivé’.

En chemin il écouta avec délices l’histoire que Blackman avait à raconter, depuis la puce voyageuse jusqu’au ‘coup de grâce’[14] final que son collègue avait administré au quarteron d’hommes de main. Bon travail!

Il avait admiré l’inventivité du jeune homme à mettre au point le système qui avait assuré sa sécurité pendant l’échange ; la caméra miniaturisée avait été un coup de génie ! Et le circuit mémorisé ! C’était un scientifique selon son cœur, pas seulement un théoricien mais aussi un ingénieur de haut niveau ; un physicien pratique et efficace, comme le grand Nikola Tesla l’avait été et qu’il prétendait être lui aussi.

Mais tout çà n'était rien comparé à ce qui avait suivi : *l'éclair* dont les hommes de main avaient parlé : comment son collègue s'était-il arrangé pour faire ça ? A l'évidence il n'avait pas eu l'usage d'un laboratoire là où il se cachait ; son mérite n'en était que plus grand ; quel dommage qu'un tel cerveau se trouve dans le camp opposé ; imaginez eux deux travaillant ensemble ? Ils auraient le monde entier à leurs pieds ! Et puis il se souvint de qui étaient ceux qui avaient volé le carnet de notes ; il ressentit de la honte et du remord pour avoir participé à ce vol.

Il avait rêvé tout éveillé après que Blackman eut fini de parler et soit tombé dans un silence obstiné. L'arrivée à l'aéroport le fit revenir sur terre.

'Puisque vous êtes là, vous pouvez aussi bien décharger ces sacs et faites-y bien attention; ils valent plus que vos vies à vous tous ; vous trois – dit-il s'adressant au reste du commando – prenez l'avion pour rentrer ; Blackman et moi allons essayer d'expliquer l'affaire de la limousine abîmée ; en route maintenant !'

Se tournant vers Blackman il lui dit : Maintenant aidez-moi à faire passer les sacs aux États Unis ; j'imagine que vous pouvez faire ça ? Il n'est pas question d'emporter ce que nous avons là en avion. Quand, avec un peu de chance, nous aurons passé la frontière, il nous faudra louer une voiture et c'est vous qui conduirez; la route sera longue'.

L'agent Myers n'avait pas pu suivre toute l'action mais il s'était caché au bon endroit au bon moment ; il avait pu voir un homme arriver dans une voiture de location, s'arrêter devant un champ de cactus et attendre ; il avait pris une photo au téléobjectif de lui et de la voiture et soudain il avait compris toute l'histoire : les cactus ! Il constituaient une parfaite barrière naturelle, aussi efficace que des rouleaux de barbelés. Le garçon avait travaillé sur son propre champ pendant des jours, se préparant à quelque échange ; il avait vu la voiture miniature qu'il connaissait de vue sortir du champ et l'homme y placer des sacs en plastique ; il prit une photo de çà aussi.

Et puis son attention fut attirée par des bruits de pneus et des nuages de poussière venant de quelque part derrière le champ de cactus ; il ne savait plus quoi faire : se diriger vers là ? Il lui faudrait sortir au grand jour ; ensuite il vit l'homme pénétrer dans les cactus et revenir en traînant de lourds sacs ; son appareil se mit au travail une fois de plus. Et puis, peu après çà le pickup Toyota sortit en flèche hors d'un chemin latéral, roulant

comme un possédé sur la grand route ; peu de temps après une *limousine Mercedes ?* le suivit dans un hurlement de pneus et se lança à sa poursuite ; il s'était à peine remis de sa surprise quand la limousine parut s'arrêter brutalement dans un nuage de fumée ; l'appareil était en mode automatique ; il prit six photos rapides de la scène.

En un éclair il comprit presque tout ce qu'il s'était passé ; le garçon était resté caché, se préparant à négocier un échange, c'était clair : le granulé qui avait disparu des labos ATALANTA contre de l'argent, bien sûr. Et les types dans la limousine lui avaient couru après pour récupérer leur argent, ça aussi était évident ; oublions Patel et la Toyota ; les types devaient être les méchants que la police et le FBI recherchaient et probablement responsables de la mort de Gibson ; il avait assez de preuves dans son Nikon pour justifier une enquête officielle, même une extradition en cas de besoin ; les plaques des deux voitures conduiraient aux hommes qui les avaient loués : facile comme bonjour pour le FBI !

Il devait rendre justice au jeune Patel : il était vraiment brillant ; apparemment il avait été capable de tromper les bandits eux-mêmes et parvenir à s'échapper. Était-il aussi responsable de la panne de la voiture ? Il ne pouvait pas exclure çà non plus ; tant mieux pour lui alors et bon vent.

Son travail de ce côté de la frontière était terminé ; il était temps de rentrer.

CHAPITRE 15

Wendy regarda anxieusement dans le rétroviseur pendant un bout de temps avant d'être sure que personne d'autre ne les poursuivait ; et puis le soulagement l'envahit et elle arrêta le pickup au bord de la route ; se tournant vers Floyd qui n'avait pas dit un mot après s'être débarrassé de l'opposition (il était occupé à compter les billets) elle passa ses bras autour de son cou et dit : 'Tu as réussi, chéri !' 'Nous avons réussi !' lui répliqua-t-il et ils échangèrent un long baiser.

Après ça Floyd laissa échapper un youpi ! et commença à chanter la Cucaracha à tue-tête tandis que Wendy enclenchait la voiture en riant, avec des larmes de joie et de soulagement aux yeux.

Ils se dirigèrent vers le sud ; leur prochain arrêt serait Cancun.

'Maintenant veux-tu expliquer à une petite fille ce que tu as fait exactement avec ton machin pour obliger leur voiture à s'arrêter et fumer ?'

'Exactement ce que je t'ai montré l'autre jour avec ma baguette magique ; transmettre du courant sans fil et transformer le courant de douze volts de la batterie en haut voltage : c'était pratiquement un arc électrique qui les a frappés : ils n'avaient aucune chance ; la batterie de rechange est presque vide maintenant ; béni soit Toyota et béni soit aussi Tesla'.

'Tesla, ton idole ?'

'Tu peux le dire ; cet argent que nous avons, on le doit à lui ; on peut vraiment l'appeler le legs de Tesla ; s'il n'avait pas inventé la télécommande il y a tant d'années, nous n'aurions jamais pu utiliser 'Recovery', mon bébé ; je regrette vraiment que nous ayons dû l'abandonner ; j'ai adoré jouer avec cette petite voiture ; c'est le premier jouet que j'achèterai à notre garçon'.

'Es-tu sûr que ce sera un garçon ? Je ne suis même pas enceinte'.

'Je vais m'en occuper très bientôt ; mais la deuxième chose que nous devons à Tesla est le truc que j'ai utilisé pour foudroyer nos ennemis ; je suis peut-être tombé – à l'aide du catalyseur d'Herb je dois dire – sur ce

dont Tesla avait parlé quand il prétendait avoir inventé un rayon de la mort capable de détruire des milliers d'avions à cent miles de distance'.
'Il a dit ça ?'
'Oui ma chère madame et cette prétention s'est révélée exacte : j'ai tout simplement neutralisé leur circuit électrique et ce qu'il avait évoqué en des termes plus théâtraux était exactement çà : neutraliser le circuit électrique des avions, donc faire caler leurs moteurs et pratiquement les abattre'.
'C'est horrible !'
'La guerre est horrible, ma chérie et c'est exactement une guerre que nous avons livrée, contre des ennemis impitoyables ; je n'affirmerai pas que nous soyons encore en sécurité, mais nous allons mettre une bonne distance entre eux et nous'.
Toutefois, la réaction de Wendy lui avait donné à réfléchir : maintenant il allait s'assurer de ce que sa découverte ne tombe jamais dans d'autres mains ; Dieu sait ce que les militaires ou les terroristes pourraient en faire, si ça arrivait ; et avec des sueurs froides rétrospectives, il se rendit compte de quelle chance il avait eu de n'avoir rien noté de *cette* expérience dans le carnet qui lui avait été volé.
Après çà, Floyd demeura silencieux, se remémorant ; çà avait été de justesse, mais il avait réussi : une préparation soigneuse, s'en tenir au plan ; le seul pépin avait été l'apparition de l'homme du FBI dans le tableau ; ça aurait pu faire tout rater mais heureusement l'homme n'était pas intervenu.
Il avait sagement prévu que l'opposition allait essayer de le piéger à l'aide d'une puce électronique et il s'y était préparé : ils avaient cru qu'il serait une proie facile : *ils* avaient été la proie facile !
Sa bravade à poser au peon insouciant avait été payante elle aussi ; les types ne s'étaient doutés de rien ; il avait jeté une poignée de billets de cinquante dollars dans la charrette pour compenser le gâchis qu'il avait fait dans les champs de maïs et de cactus. Et il regrettait sincèrement avoir dû abandonner son jouet favori, mais il avait joué son rôle en leur faisant gagner les précieuses minutes dont ils avaient eu besoin pour réussir à décamper.
Avec délices, il revécut dans sa tête la scène de l'affrontement, comment il avait souri à la Mercedes qui se rapprochait et comment son sourire avait disparu quand il avait aperçu le truand penché à la fenêtre, son fusil de chasse pointé sur lui, prêt à faire feu en armant les chiens. Il avait senti la

colère monter en lui et avait marmonné : ‘Ah, tu voudrais tirer sur moi ? Tiens, prends çà’ et il avait tourné le bouton ; son sourire lui était revenu quand il avait vu le fusil sauter des mains du tireur. ‘Maintenant, tu peux aller tirer tes pigeons, salopard !’ avait-il ajouté ; et comment son sourire était devenu triomphant quand la vapeur, puis la fumée s’étaient échappés du capot de la Mercedes et que la limousine s’était arrêtée.

Il avait alors basculé sur le siège avant pour y vérifier l’argent ; ça avait été plus un acte de satisfaction qu’une nécessité : le fait que les truands l’aient poursuivi était la preuve que ce qu’ils avaient amené n’était pas de la fausse monnaie ; *cacher*, comme Wendy l’aurait appelé. Il ne se laissa pas déranger par l’idée que cet argent soit probablement de l’argent sale qui avait sûrement été soutiré à des innocents, à des crédules ; çà n’était qu’une juste compensation qu’il revienne à des gens innocents comme eux ; et crédule était bien quelque chose qu’il se promettait de ne plus jamais être.

Maintenant toutes leurs préoccupations consisteraient à foncer vers le sud aussi vite que possible, avec un minimum d’arrêts en chemin, pour aller se fondre dans la jungle d’une grande ville.

Marius Horst était un homme satisfait ; dans l'ensemble, si on écartait la tentative ratée des hommes de main incompétents de récupérer l'argent de l'échange, les choses s'étaient bien passées ; Blackman, rabaissé, l'avait effectivement bien aidé à faire passer en fraude le granulé aux États Unis ; pendant le long parcours en voiture, peu de mots avaient été échangés ; Horst avait déjà prévu ce qu'il allait faire ; il ne parlerait même pas de l'incident à Fischer s'il ne l'évoquait pas lui-même : il avait besoin du gourou pour accéder à un laboratoire spécialisé ; au siège , ils n'étaient pas équipés pour ça.

Avec le granulé et le carnet de Patel, il était certain de pouvoir refaire l'expérience de son jeune collègue. La partie délicate serait l'analyse du composé ; c'était un test majeur pour lui-même ; était-il encore l'homme qu'il avait été ? Toutes ces années sans enseigner, sans côtoyer d'autres physiciens, échangeant des points de vue, toute cette période d'inactivité, à jouer au conseiller d'un demeuré comme Fischer, tout çà avait dû laisser des traces ; l'esprit avait besoin d'une constante activité pour accomplir ses meilleures performances : il avait maintenant une occasion de se prouver ainsi qu'au reste de la communauté scientifique, qu'Horst n'était pas fini, n'était pas un homme du passé.

*

La rencontre avec Fischer avait été une dure épreuve ; le gourou était d'une humeur noire ; avoir perdu un million de dollars qui, pour n'importe qui n'était pas des cacahuètes, l'avait mis dans une de ses colères mémorables. Horst avait dû se maîtriser pour ne pas se mettre en colère lui aussi et le remettre à sa place, comme il méritait de l'être ; il avait encore besoin de lui pendant un certain temps, jusqu'au moment où il pourrait se manifester et faire la déclaration qui le rendrait célèbre ; aussi il ravala sa fierté, lui faisant des courbettes et se haïssant d'avoir à le faire.

Fischer ne voulait plus entendre parler de granulés, d'expériences, ni de laboratoires ; Horst avait dû plaider, lui promettre que dans quelques semaines il serait en mesure de faire une déclaration qui révolutionnerait le monde entier, que la publicité lui amènerait des centaines de milliers d'adhérents crédules, le suppliant pour être admis dans le mouvement et la secte. Cette dernière mention avait emporté la décision ; le gourou acceptait

de donner une dernière chance à Horst ; s'il échouait, il serait carrément éjecté.

Grâce à un adepte ils purent rendre accessible à Marius Horst un laboratoire et un assistant ; une fois de plus il se retrouva dans un environnement idéal ; une fois de plus il fut le professeur qui donnait à son assistant les instructions pour préparer les expériences et une fois de plus il se sentit important.

Le carnet de Patel était un modèle de rigueur scientifique : en appliquait les paramètres que l'Indien avait définis, l'ancien professeur avait été en mesure d'obtenir les mêmes résultats qui l'avaient tant enthousiasmés quand Patel lui avait montré ce qu'il avait fait. L'air impressionné du jeune assistant, quand il comprit ce qu'il se passait, était une preuve suffisante que l'expérience avait été un succès retentissant et ceci avait été sa récompense ; sans attendre, Horst avait téléphoné à Fischer et lui avait dit que maintenant il pouvait passer à la télé pour faire une déclaration sensationnelle dont il allait lui envoyer les termes par fax.

L'agent Myers était de retour à son poste à Atlanta ; il avait rédigé un rapport et l'avait envoyé, non par la voie hiérarchique, mais directement à l'homme de Washington ; il attendait les ordres pour continuer l'enquête mais rien n'était venu ; assez curieusement il regrettait les semaines passées en une planque inconfortable, espionnant Patel et sa petite amie ; il en était arrivé à bien aimer ce couple, leur jeunesse, leur courage face à ceux qui à l'évidence étaient de puissants ennemis.

Il hésitait entre deux modes d'action: téléphoner à son chef à Washington, où faire sa propre enquête ; finalement il décida d'appeler ; le chef n'était pas disponible mais le secrétaire masculin qui répondit à son appel lui dit que des affaires plus urgentes avaient occupé son chef, que le rapport avait été étudié et qu'à l'occasion ils le recontacteraient avec de nouvelles instructions.

Nathant Myers avait l'habitude de ce genre de réponse et avec un soupir intérieur il classa mentalement l'affaire ; autant pour les initiatives ; bon, de toutes façons l'expérience avait été rafraîchissante, lui rappelant le passé.

Quand à peine une semaine plus tard il vit Rupert Fischer une fois de plus à la télévision, il n'en croyait pas ses oreilles à entendre ce que le type avait le culot de sortir : il déclarait tranquillement qu'un anonyme bienfaiteur à leur cause leur avait envoyé une certaine quantité du catalyseur qui allait bientôt rendre l'énergie bon marché, sans pollution, disponible aux plus humbles, comme Floyd Patel avait essayé de le prouver mais en avait été empêché par les cartels du pétrole et le lobby du nucléaire. Maintenant Green Hope était là pour reprendre le flambeau et se dresser en défense de l'Écologie ; bientôt leurs propres scientifiques tiendraient leurs promesses, etc, etc, et le discours se terminait par une exhortation à tous les hommes et les femmes de bonne volonté à se réunir et rejoindre le mouvement.

" Sacré Bon Dieu ! Mais quel culot ! Bienfaiteur anonyme mon œil ! " jura-t-il tout haut. Le type était tellement sûr de lui qu'il se croyait à l'abri des poursuites ? Mais, c'était comme s'il venait de confesser le crime ! Ainsi, c'était avec de tels poids lourds que Patel avait croisé le fer ! " Je te souhaite bonne chance, fiston ! " fut tout ce qu'il put ajouter ; le FBI n'avait plus besoin de chercher plus loin : le *Révérend* Fischer en personne leur avait apporté la solution sur un plateau d'argent ; entre temps, un autre rapport allait partir ce jour-même, désignant les coupables ; leurs livres de comptes mériteraient d'être épluchés dans un premier temps ; une enquête criminelle suivrait ; lui, Nathan Myers, allait s'en assurer.

Ils roulaient à vive allure vers le sud-est, jamais bien loin de la côte, se relayant au volant ; Floyd se sentait raisonnablement sûr de ce qu'ils n'étaient pas suivis, mais il ne prenait pas de risques ; une paire de jours plus tard ils arrivaient à Mérida, où ils purent s'arrêter quelques jours et reprendre leur souffle, en quelque sorte ; ils descendirent dans un hôtel confortable et purent ainsi vraiment se relaxer pour la première fois depuis des semaines ; ils firent l'amour avec passion dans le grand lit double ; à Mérida, Wendy réussit à louer un compartiment suffisamment grand dans une banque ; ils avaient gardé l'œil en permanence sur les deux valises contenant leur butin, aussi ce fut avec soulagement qu'ils y rangèrent leur argent.

Une fois l'argent en sécurité ils ne perdirent pas de temps à chercher dans les environs une hacienda qu'ils puissent louer ou acheter ; ce qu'ils recherchaient était plus ou moins comme la ferme qu'ils avaient louée quand ils se cachaient, mais cette fois le logement devrait être confortable : ils en avaient assez du genre de vie au jour le jour qu'ils avaient vécue ; ils méritaient bien une pause et allaient faire en sorte de l'avoir.

Floyd n'avait jamais perdu la foi dans le catalyseur ; il lui restait encore les trente livres sur ce qu'il avait raflé du garage de Gibson et il avait besoin d'un endroit où il puisse continuer à bricoler avec lui.

Ils trouvèrent une charmante *finca* en adobe qui avait appartenu à quelque gringo qui l'avait quittée après l'avoir équipée de tout le confort et autres appareils sans lesquels aucun Américain qui se respecte ne saurait vivre ; l'agent immobilier de l'*agencia inmobiliaria* leur avait dit qu'ils pouvaient la louer pour six mois avec une option d'achat si l'endroit leur plaisait ; ils sautèrent sur l'occasion et signèrent un bail de six mois au nom de Wendy.

'Maintenant chérie nous partons en voyage de noces !' déclara Floyd après qu'ils se soient installés.

'Notre voyage de noces ? Mais nous ne sommes pas encore mariés !'

'Je t'épouse maintenant, Mme Wendy Patel ; je suis le capitaine de ce bateau et à ce titre j'ai le droit de nous marier ; ça n'est peut-être pas très légal, mais ça fait un bout de temps que nous vivons dans l'illégalité, alors, on peut très bien continuer dans ce sens-là'.

'Et je peux savoir où est-ce que tu m'emmènes, mon cher mari ?'

'A Cancún bien sûr'.

‘Va pour Cancún, alors’.

CHAPITRE 16

Le pickup Toyota cabossé aurait fait mauvais effet dans l’environnement cossu de la station balnéaire, aussi il le laissèrent dans leur garage et louèrent une décapotable qui serait plus appropriée pour la semaine bien méritée de luxe et de *fare niente* qu’ils avaient l’intention d’y passer. Cancún se trouve à une faible distance de Mérida par *l’autopista*, mais ils avaient préféré la route qui conduisait à la mer des Caraïbes, en conduisant tranquillement.

Ils descendirent dans un hôtel confortable mais pas trop voyant, au bord de la mer, où ils pouvaient profiter à l’occasion d’une baignade dans ses eaux tièdes.

‘Ça c’est la vraie vie, Mme Kahn’ dit Floyd avec contentement, étendus qu’ils étaient sur des chaises longues au bord de la piscine de l’hôtel ; ils s’étaient inscrits en tant que M. et Mme Kahn, utilisant le passeport de Wendy ; l’employé de la réception n’avait pas été trop regardant à propos de l’absence de passeport de Floyd ; deux billets de cinquante glissés dans le passeport de Wendy c’étaient occupés de ça et de toutes façons ils étaient habitués aux couples plus ou moins mariés qui venaient passer de longs week-ends chez eux.

Floyd avait enlevé ses lentilles de contact noires qu’il ne pouvait supporter qu’un certain temps ; Wendy trouvait que ses yeux bleus et sa moustache noire lui donnaient un air désinvolte à la Clark Gable ; un petit Clark Gable, c’était vrai, mais il était tout à elle.

*

Le paparazzi avait reçu un tuyau selon lequel Cindy Crawdord aurait été aperçue en compagnie d’un inconnu d’âge moyen à une plage privée de Cancún ; sans perdre de temps il roula jusqu’à là-bas, prêt à prendre de nombreuses photos avec son téléobjectif ; il en ressortit que la fille qu’ils

avaient repérée n'était qu'un sosie de la célèbre top modèle ; il s'en était rendu compte au premier coup d'œil ; de nos jours, les filles grandes et minces se disputaient pour se faire remarquer et tenter de s'introduire dans le monde de la mode où la célébrité et la fortune attendaient les heureuses élues, aussi imitaient-elles les coiffures et les lunettes noires des top modèles auxquelles elles croyaient ressembler le plus.

Celle-là n'était même pas une bonne imitation de l'original ; bien qu'il en soit déçu, il prit quand-même quelques clichés d'elle ; faute de mieux il prit aussi quelques clichés de touristes de passage et remit le rouleau de pellicules au chef de son agence tout en lui reprochant de l'avoir envoyé à la chasse aux chimères.

Marius Horst se prépara à entreprendre la prochaine et la plus importante phase de l'expérience : essayer d'isoler l'élément inconnu du composé, celui qui devait le rendre célèbre.

Par un assistant admiratif il fit réduire en une fine poudre un peu du granulé aux fins d'analyse chimique ; ça aussi se montra décevant car l'alliage était tellement complexe que deux des composés purent être identifiés mais pas le troisième et le plus important de tous ; de même, le spectrographe put identifier la radiation des deux composés connus, mais l'insaisissable troisième ne put être isolé.

L'ancien professeur commençait à avoir des doutes sur sa capacité à identifier positivement ce métal, celui qu'il avait rêver être nommé le Horst.

Au nom d'Himmel, mais d'où donc était venu ce maudit métal ou métalloïde ? Les gens d'El Paso avaient déclaré qu'aucun nouvel élément en particulier n'avait été utilisé dans la fabrication du catalyseur qu'ils avaient livré à ATALANTA ; était-il possible que, dans certaines conditions de pression et de température, un nouvel élément se soit formé par la combinaison des propriétés des deux métaux connus ? Le laboratoire qu'on lui avait prêté n'était pas équipé pour ce genre d'expériences ; maintenant, il ne pouvait tout simplement pas demander à Fischer qu'il lui procure un labo comme celui d'El Paso avec ses creusets et ses fours électriques ; il commençait à ressentir un mal de tête monumental lui étreindre les tempes tel un étau.

Ça n’était pas seulement la colère du gourou qu’il redoutait, sa propre réputation elle aussi était en jeu ; s’il ne livrait pas ce qu’il avait promis de faire, il deviendrait la risée de toute la communauté scientifique. Il fallait que très vite il sorte quelque chose de tangible, sans çà...Il connaissait le prix à payer pour l’échec : si, après avoir persuadé Fischer de cracher un million de dollars il ne produisait pas de résultats, sa vie ne vaudrait pas un clou.

S’il faisait perdre la face à Fischer, son compte serait bon ; le seul moyen de sauver sa peau serait de rechercher la protection de la police en témoignant contre le Révérend.

Floyd avait cette tête une fois de plus ; Wendy savait qu’il valait mieux ne pas lui demander ce qu’il mijotait cette fois-ci; qu’est-ce qu’il se passait derrière son front lisse ? En moins d’un mois il avait transformé le garage en un vrai laboratoire, heureux comme un gosse ; ils avaient acquis une petite fourgonnette puisque le pickup avec ses plaques de Géorgie se faisait trop remarquer et en outre Floyd lui avait dit qu’il en avait besoin pour autre chose ; quelle chose était-ce donc ? Inutile de le lui demander : il le lui montrerait en temps voulu.

Entre temps, elle se demandait combien de temps ils devraient rester cachés, quand et si le jour viendrait où ils pourraient se déplacer à loisir, se faire des amis, bref mener des vies normales ; mais elle ne se plaignait jamais.

L’une des premières choses qu’elle fit fut d’envoyer à Herb McCall les cinq mille dollars qu’il leur avait prêtés ; cet argent leur avait permis de s’en sortir quand ils en avaient eu grand besoin; elle envoya l’argent sans même lui écrire un mot de remerciement ; inutile de le faire : Herb saurait qu’ils allaient bien et qu’ils lui étaient reconnaissants.

Maintenant que leur ‘lune de miel’ s’était terminée, ils s’installèrent dans leur nouvelle demeure. Wendy s’occupait des courses, laissant Floyd bricoler avec ses nouveaux jouets ; elle le regardait avec amour quand il lui tournait le dos : ils avaient presque le même âge et pourtant elle sentait qu’il était tellement jeune qu’elle lui pardonnait son insouciance ; il savait qu’elle entretenait des doutes au sujet de leur avenir ; il savait que se tenir sur leurs

gardes en permanence étaient une épreuve pour elle ; de temps à autre elle le surprenait la regardant comme s'il tentait de jauger combien de temps encore elle pourrait endurer cette situation.

Pour sûr, leur situation matérielle s'était améliorée radicalement ; elle n'avait plus besoin de jongler afin d'équilibrer leur budget, mais maintenant que l'euphorie d'avoir vaincu leurs ennemis s'était dissipée, elle se sentait inutile ; elle avait été habituée à une vie de travail au labo et à présent ses activités étaient réduites à celles d'une ménagère.

Elle s'ennuyait ; le frêle esquif qui maintient l'amour à flots, saute et rebondit comme une coquille de noix sur la crête des vagues de la passion et de l'émerveillement ; il va se fracasser sur le récif de l'ennui. Floyd pilota l'esquif loin du récif quand il lui déclara :

'Wendy chérie, je vais avoir besoin de tes compétences en tant que métallurgiste'.

Wendy se redressa, avide d'apprendre pour quoi donc Floyd avait besoin d'elle.

'J'ai remarqué que, pour une raison que j'ignore, le catalyseur semble avoir acquis plus de puissance ; depuis que nous nous sommes installés ici son champ magnétique est le double de ce qu'il était à Matamoros ; tu peux me donner une explication pour ça ?'

'Je crains que non, chéri ; tant que nous ne connaîtrons pas la nature exacte du composé, nous ne pourrons affirmer quelles sont les propriétés électriques de l'alliage ; si Herb était ici, je pourrais le lui demander ; c'est lui qui a concocté le nouveau granulé et il n'avait jamais été destiné à autre chose qu'à améliorer le 'cracking' des molécules du pétrole'.

'Oui, Herb, bien sûr ; c'est lui qui pourrait nous le dire, mais laisse tomber, on s'occupera de çà plus tard ; pour le moment je travaille sur le moteur diesel de la Toyota ; je crois que je peux le faire marcher à l'eau'.

'Tu peux vraiment, chéri ?'

'Je ne peux pas l'affirmer, mais je vais essayer ; j'y ai pensé depuis le jour où nous sommes arrivés ici'.

'Oui, je l'ai remarqué ; tu as tellement l'air parti ailleurs ; j'ai besoin de toi ici aussi'.

'Je sais bien, chérie ; je m'excuse si parfois je donne l'impression d'être basent, mais je suis fait comme çà ; je ne peux pas empêcher mon imagination de voyager ailleurs; ça ne veut pas dire que je ne m'intéresse

pas à toi ou à nous ; si tu veux, je peux tout laisser tomber et me tourner les pouces; on en a les moyens maintenant’.

‘Pas question de çà, Floyd Patel ; je ne voudrais jamais de toi autrement que ce que tu es ; je t’aime avec tous tes défauts ; la seule chose, c’est que j’aimerais bien participer à ce que tu fais ; ça me concerne moi aussi, tu sais’.

‘Okay ; on va en faire notre projet dans ce cas; je te donnerai tellement à faire que tu crieras pitié ! Voilà ce qu’on va faire’ et il commença à ébaucher son plan tandis que Wendy l’écoutait avec un intérêt croissant.

Guido Giulianu, anciennement de Rome, dirigeait à présent l'agence Delta d'Acapulco ; il faisait souvent la navette entre le siège social et Mérida et il se trouvait là par hasard au moment où Fernando Baez feuilletait les photos que le paparazzi avait prises à Cancún ; l'une d'entre elles retint son attention ; il avait vu cette figure quelque part mais n'arrivait pas à se rappeler qui s'était ; il oubliait rarement un visage, c'était un impératif du métier et ça l'énervait de ne pouvoir se rappeler qui était celui-là.

Le portrait du jeune homme le travaillait encore sur le chemin de retour à Acapulco ; ce fut quelques jours plus tard qu'il vit le Révérend Fischer Rupert déclamant sur CNN et mentionnant le nom de Patel ; ça raviva immédiatement sa mémoire : l'homme dont la photo avait été prise à Cancún, c'était Patel ! Il savait qu'il tenait là un scoop, valant dix fois plus que n'importe quelle photo de n'importe quelle princesse, top model ou actrice de ciné entièrement nue.

Patel était là! Les prières de tous les citoyens Mexicains étaient exaucées ; depuis le jour ou ce mariachi avait fait du nom de Patel un objet de culte, la *copla* avait été sur toutes les lèvres pendant un mois.

Il téléphona à Mérida dans la minute qui suivit, parlant d'une voix urgente dans le combiné et ordonnant à Baez de regarder dans ses archives, de trouver la photo à tout prix et avant tout le négatif, priant qu'ils n'aient pas encore été détruits ; il soupira de soulagement quand Baez lui dit qu'il avait appelé juste à temps : les photos et les négatifs inutiles avaient été sur le point d'êtres détruits dans la déchiqueteuse.

'Enferme-les dans ton coffre ; je n'ai pas le temps de t'expliquer et je ne veux pas le faire par téléphone de toutes façons ; j'attrape le prochain avion'.

Pendant le vol jusqu'à Mérida, il évalua mentalement les possibilités que ce coup de chance pourrait rapporter : tous les plus grands journaux et les magazines payeraient une fortune pour le négatif ou peut-être pourrait-il ramasser un joli paquet avec un seul d'entre eux en lui vendant les droits exclusifs ; cette décision viendrait plus tard ; l'important était de s'assurer qu'il ne s'était pas trompé et n'avait pas perdu son temps à ériger des châteaux en Espagne.

A l'instant où Baez avait ouvert son coffre et lui avait montré la photo, il s'en était emparé fiévreusement ; il était presque certain que ce soit bien

l’homme et pourtant l’ombre d’un doute subsistait.

‘Qu’un de tes artiste au labo fasse un agrandissement de la photo, qu’il enlève la moustache et ajoute des poils en haut et sur les côtés, comme ça’ et il dessina au crayon ce qu’il désirait sur une feuille de papier.

‘Tu ne veux même pas me dire de quoi il s’agit ? Qui est ce type ?’ demanda Fernando Baez, vexé.

‘Patel, voilà qui c’est’.

‘¡ Caramba ! Patel ? Tu es sûr ?’

‘J’en suis presque sûr ; maintenant fais vite avec les retouches et bouche cousue’.

Vingt minutes plus tard une secrétaire entra dans le bureau du directeur porteuse d’une enveloppe en papier kraft cachetée ; les deux hommes attendirent qu’elle sorte avant de l’ouvrir.

‘Bingo ! C’est lui ! Regarde !’ et Guiliani sortit de son portefeuille une coupure de la photo en couleur qui avait été publiée par tous les journaux du pays et des USA. La ressemblance était indéniable ; sans la moustache et une coupe de cheveux différente, c’était le visage de Patel qui était sous leurs yeux. Ils se regardèrent, triomphants.

Deux jours plus tard, un journal de l’opposition, le Diario de México, affichait en lettres de deux pouces le titre suivant, accompagné de la photographie que le paparazzi avait prise à Cancún :

¡PATEL ESTÁ AQUÍ !

Le mariachi reprit çà immédiatement avec une nouvelle copla qui disait :

¡Aquí está-a, aquí está-a
Y Patel nos salvará,
Porque la nafta, porque la nafta
Ya matando nos está !

(Patel est là-a, Patel est là-a
Et Patel nous sauvera
Car le pétrole, car le pétrole
Le pétrole nous tue déjà !)

Les caisses du quotidien s’étaient soulagées de deux cent mille dollars mais leur circulation était montée en flèche ce jour-là ; ils durent tirer cinq éditions pour faire face à la demande.

Quand Wendy sortit faire les courses le jour suivant et qu’elle aperçut le visage de Floyd s’étalant sur la première page du quotidien, elle comprit qu’ils étaient dans les ennuis une fois de plus.

CHAPITRE 17

Herb McCall apprit, ainsi que tout le reste du pays, où Wendy et Floyd s’étaient cachés ; il avait su que c’était au Mexique, mais exactement où était demeuré un mystère jusqu’à présent. Est-ce qu’on n’allait jamais laisser les pauvres gosses tranquilles ? Il se sentit coupable d’avoir livré le maudit composé ; toutefois il n’aurait jamais pensé que de telles dramatiques conséquences puissent découler d’une simple expérience ; bon, pas si simple que ça : c’était en fait une révolution que Patel avait déclenchée par accident, à condition que le catalyseur expérimental puisse être reproduit et pour le moment, lui seul détenait la réponse à çà.

*

Floyd et Wendy n’étaient pas les seuls à avoir des ennuis ; c’était aussi le cas de Marius Horst, et de graves ennuis ; il savait maintenant que l’élément fugace lui avait échappé, qu’il ne s’en sortirait jamais tout seul et que la punition pour l’échec l’attendait et pour bientôt ; il décida de retourner à Atlanta et contacter le seul homme avec lequel il n’avait pas encore parlé, celui qu’il aurait dû interroger depuis le début : le directeur des laboratoires El Paso ; il s’était senti trop sûr de lui, avait surestimé ses capacités d’analyse du composé, là où les autres avaient échoué ; maintenant il s’estimait suffisamment remis à sa place et allait approcher cet homme avec humilité; c’était pour lui la seule porte de sortie.

Un matin, au lieu de se présenter au travail au siège, il roula jusqu’à l’aéroport de Sacramento pour attraper l’avion pour Atlanta. Quand il atterrit à l’aéroport international, il réfléchit et appela les bureaux ; il ne

voulait pas avoir l'air de s'enfuir ; il allait simplement dire à Fischer qu'il avait dû partir en vitesse pour prendre un dernier contact avec quelqu'un d'important qui ne resterait pas sur place très longtemps ; de la sorte, il pourrait sonder l'état d'esprit du Révérend ; si l'homme était dans son humeur noire habituelle, il serait en mesure de mettre une bonne distance entre le gourou et lui-même ; d'autre part, si sa visite aux laboratoires El Paso s'avérait fructueuse, il pourrait revenir triomphant.
Il ne s'était pas attendu à ce qu'il entendit le gourou hurler au téléphone :
'Où est-ce que vous étiez, pour l'amour de Dieu ? Le FBI vous recherche ; ils sont arrivés tôt ce matin, fourrant leur nez partout ; dans quel genre de merdier vous nous avez mis ?'
Marius Horst resta sans voix un bon moment, réfléchissant à toute allure ; comment le FBI avait-il entendu parler de lui ? Qu'est-ce qui les avait mis sur sa trace ? Il réussit à reprendre ses esprits le temps de répondre :
'Je n'ai aucune idée de quoi il s'agit, mais merci de m'en avoir informé, Révérend'.
'Merci, qu'il dit ! Je devrais vous étrangler de mes propres mains, je devrais...'
'Chut, pas au téléphone ; je raccroche maintenant'.
Des sueurs froides lui coulaient dans le dos ; il avait le sain respect d'un Allemand pour la police, une réminiscence de sa jeunesse quand la redoutée Gestapo avait semé la terreur dans le cœur des hommes les plus braves. Quelle inspiration il avait eue de partir ce matin ! Il savait qu'il n'aurait pas tenu cinq minutes contre les inquisiteurs du FBI ; il aurait 'répandu les haricots'[15] comme auraient dit les Américains.

Malgré tout çà, il décida de poursuivre son idée d'aller rendre visite au laboratoire, bien qu'il ne soit plus en situation de faire une annonce publique, mais il lui fallait savoir, ne fusse que pour son amour propre.

Herb McCall était en train de tirer sur sa pipe quand l'inconnu se présenta, demandant à parler au directeur de l'établissement.

'Je m'appelle Marius Horst, M.McCall' l'ancien professeur avait pris soin de bien prononcer le nom de son interlocuteur.

'Je sais qui vous êtes, Professeur Goering'.

Horst sursauta, à la fois flatté et apeuré ; jadis il avait été bien connu dans sa mère patrie mais il ignorait que sa réputation ait traversé l'Atlantique ; d'autre part, il était désormais un homme recherché ; mais il mit çà de côté et continua pour tenter de ramasser tous les renseignements qu'il pouvait aussi vite que possible.

'Je n'utilise plus ce nom pour des raisons évidentes, M.McCall, mais je suis flatté que vous vous souveniez de qui j'étais'.

'Qu'est-ce qui vous amène, Professeur ?'

'J'ai, hum, eu accès à un produit qui semble avoir été fabriqué ici...'

'Est-ce que vous parlez du catalyseur par hasard ?'

'Euh, oui, voyez-vous...'

'Alors vous devez travailler pour Green Hope'.

Marius Horst sursauta ; d'un seul coup tout le monde semblait tout connaître à son sujet ; ça devenait vraiment malsain.

'C'est exact, mais seulement en tant que conseiller scientifique ; le côté politique je le laisse...'

'Au Révérend, comme il se nomme'.

'C'est vrai ; mais tout çà est secondaire ; voyez-vous, j'ai analysé votre granulé et un élément semble défier toute analyse ; je me suis demandé si vous pourriez peut-être me donner une idée de sa nature'.

Herb McCall éclata de rire bien qu'il eut préféré donner à cet homme-là le bon coup de pied aux fesses qu'il méritait ; quel culot ils avaient ! A son avis, il n'y avait pas l'ombre d'un doute que ce soit eux qui avaient tué le pauvre Gibson, qui étaient venus cambrioler son propre labo et avaient provoqué la fuite de Wendy et Floyd ; et maintenant ils venaient tranquillement lui demander s'il pouvait les aider à profiter de leur crime ?

'Non, je regrette, Professeur ; j'ignore comment ce composé s'est transformé par hasard en quelque chose d'inusité ; nous avons utilisé des métaux et métalloïdes ordinaires ; ça a peut-être quelque chose à voir avec la combinaison de température et de pression le jour où nous l'avons

fabriqué, mais j'ai déjà expliqué tout çà aux enquêteurs ; non, je regrette mais je ne peux pas vous aider'.

Pour une raison ou une autre, l'ancien professeur eut l'impression que l'homme lui cachait quelque chose, mais il n'était pas en situation de pouvoir en demander plus ; il décida de sembler pencher de son côté.

'Oui, c'est bien la conclusion à laquelle je suis arrivé moi-même, mais je n'ai aucun moyen de le vérifier ; toutefois, si j'avais eu accès à un laboratoire comme celui-ci...'

'Oui, je vois ce que vous voulez dire, mais croyez-moi nous avons essayé de le refaire nous-mêmes et n'y sommes pas arrivés'.

'Ah, vous avez essayé ?'

'Mais oui, bien sûr, mais nous avons fait chou-blanc'.

'Chou-blanc ? Oh, je vois ce que vous voulez dire ; vous avez échoué vous aussi ; bien, c'est regrettable ; j'aurais bien aimé discuter avec vous, mais je dois y aller ; ça n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de rencontrer un homme éduqué tel que vous ; nous sommes entourés de tellement de...simples d'esprit, qu'on est découragés quant à l'avenir de l'humanité'.

'Oui, c'est ce que je me dis bien souvent'.

Marius Horst Goering prit congé d'Herb McCall ; il se sentait abattu au delà de toute expression ; la seule bonne idée qu'il ait eue depuis longtemps avait été la décision de s'en aller ce matin ; tout le reste n'était que déception sur déception.

Goering ! C'était la première fois que quelqu'un l'appelait par son vrai patronyme; son père avait été un cousin éloigné du Maréchal de l'Air et un membre mineur du parti ; se souvenir du passé avait eu un effet déprimant sur lui et il avait besoin d'un bon coup pour se requinquer, se dit-il ; il constata avec surprise que maintenant il utilisait des expressions qu'il professait mépriser.

Il entra dans une cafeteria pour y prendre un café ; au kiosque à journaux dans la rue il aperçut le visage de Patel, une fois de plus en première page et acheta le journal ; ainsi donc, le jeune homme était encore au Mexique ; eh bien, ça n'était pas un endroit pire qu'un autre où trouver une cachette ; il avait pris la précaution d'emporter la plupart de ses économies en traveller's-chèques ; retourner chez lui aurait été trop risqué ; il ne voulait pas savoir ce que deviendrait la secte maintenant que le FBI

enquêtait ; quant à Fischer, il s’en sortirait toujours ; il avait des amis puissants et d’ailleurs, pour ce que ça lui faisait, il pouvait aussi bien aller en enfer où sa place était vraiment.

Donc, sa place à lui aussi serait au Mexique, pourvu que le FBI n’ait pas encore lancé un mandat contre lui.

*

Après le départ du professeur, Herb McCall continua à tirer sur sa pipe pendant un moment ; le problème qu’il avait cru être résolu avait rebondi ; tout d’abord la découverte de la cachette de Patel, ensuite l’arrivée de l’Allemand ce matin, essayant de lui tirer les vers du nez ; personne n’avait abandonné, après tout ; il en avait assez de tout çà ; pourquoi ne pas aller au sud lui-même et profiter de la vie au soleil du Mexique ?

Il était encore un peu jeune pour prendre sa retraite, mais la retraite n’était pas forcément ennuyeuse ; il y avait tant de choses qu’il avait toujours voulu faire et n’avait jamais trouvé le temps pour çà ; oui, l’idée méritait d’être considérée ; il feuilleta son agenda de poche et trouva le numéro du téléphone mobile de Wendy ; il le tapa et écouta ; il entendit la voix de Wendy lui dire de laisser un message ; il se rendit compte qu’il n’avait encore rien à lui dire ; pas encore, mais l’idée commença à germer dans sa tête.

Floyd dessina de mémoire une élévation de ce qui était l'aspect d'un moteur turbo-diesel vu de l'intérieur ; l'architecture du turbo-diesel était idéalement adaptée à ce qu'il avait en tête : la haute pression fournie par le turbo était exactement ce qu'il lui fallait, mais au lieu du gasoil, il utiliserait de l'eau ; pour le moment de l'eau distillée devrait faire l'affaire, afin d'éviter d'entartrer les injecteurs ; plus tard, un adoucisseur d'eau et le tour serait joué ; le problème majeur serait d'amener le nuage de fines gouttelettes à la température idéale, le faire passer sur le catalyseur et prier pour que ce à quoi il avait pensé pendant des semaines fonctionne. Çà, c'était la théorie ; la mettre en pratique serait une autre paire de manches.

L'idéal aurait été de sortir le moteur et le démonter ; il aurait pu le faire dans n'importe quel garage équipé d'un treuil électrique, mais pas chez lui avec les moyens limités dont ils disposaient ; c'est là où l'on aurait besoin de l'aide de Wendy ; si à eux deux ils réfléchissaient à la question, ils trouveraient un moyen de compenser leur manque d'équipement.

Ce fut Wendy en fait qui eut la brillante idée ; une idée de génie, comme l'appela Floyd quand elle la suggéra ; s'ils ne pouvaient reconstruire le moteur ou y apporter les transformations nécessaires, le meilleur moyen d'amener l'eau pulvérisée en contact avec le catalyseur serait d'en enduire les têtes de piston ; en réduisant le granulé en poudre, ils pourraient le faire adhérer aux têtes de pistons et pourquoi pas à la chambre de combustion elle-même ?

'Chérie, tu es le génie de la famille !' déclara Floyd à Wendy, rayonnante. Depuis le jour où ils avaient mis en route le projet elle semblait refleurir ; jamais sa beauté n'avait autant rayonné. Certaines femmes se contentent d'être aimées pour leur physique et leur douceur de caractère; d'autres, comme c'était le cas de Wendy, ont besoin aussi d'être appréciées pour leur intelligence.

L'hommage que Floyd avait rendu à son intelligence valait toutes les déclarations d'amour ; la métallurgiste qu'elle était trouva la quasi-parfaite solution au problème : en supposant qu'ils trouvent moyen de réduire le granulé en poudre et le faire adhérer au métal à l'aide d'une colle spéciale, comment résisterait-il à la combustion ? Ne serait-il pas préférable d'essayer de souder le granulé lui-même à la culasse pour commencer et ensuite aux têtes de piston ?

Floyd la regarda, impressionné.

‘Ton cerveau a été sous-estimé jusqu’à présent, Mme Patel ; je suis à ton service ; dis-moi seulement ce qu’il te faut et je me ferai un plaisir de te le fournir’.

‘Arrête de me charrier, M.Patel et tout ce qu’il me faut pour le moment, faute de mieux, c’est une lampe à souder’.

‘ Et une lampe à souder pour Madame ! Çà on l’a déjà ; autre chose ?’

‘Oui, un masque de soudeur et de gros gants’.

‘Çà, tu devras aller l’acheter, ou plutôt on ira ensemble ; j’en ai assez de rester caché ; je crois que maintenant on peut sortir sans danger; Dieu merci ils ont l’air de m’avoir oublié’.

Ils sortirent la fourgonnette et roulèrent ensemble pour la première fois depuis longtemps ; ils s’arrêtèrent pour faire le plein à un garage au bord de la route ; le propriétaire était un vieil homme ratatiné qui leur fit un sourire édenté tout en manœuvrant la pompe à main d’avant guerre ; l’espagnol de Floyd s’était amélioré, mais pas au point de comprendre ce que le vieil homme disait à travers ses gencives.

Après l’avoir payé, en ajoutant un généreux pourboire, ils démarrèrent ; moins d’une minute plus tard Floyd freina brusquement la fourgonnette et après un coup d’œil rapide à gauche et à droite, il exécuta un demi-tour périlleux sur l’étroite route.

‘Oh, est-ce que tu essayes de nous faire tuer ?’ demanda Wendy, alarmée, portant sa main à sa gorge.

‘Désolé, chérie ; je viens d’avoir une idée qui peut nous éviter beaucoup de travail; on retourne parler avec *l’abuelo*[16]’

‘Avec *l’abuelo* ? Qu’est-ce que tu lui veux ?’

‘Je veux son garage’.

‘Son garage ?’

‘Oui, tu m’as bien compris ; à le voir, le pauvre homme doit avoir au moins cent ans ; tu ne crois pas qu’il est temps qu’il prenne sa retraite ?’

‘Ne me dis pas que tu veux lui acheter son garage ?’

‘Et pourquoi pas ? Il ne doit pas valoir grand chose ; s’il ressemble à *l’abuelo* lui-même, la plupart de ce qu’il contient doit être un tas de ferraille, mais c’est juste ce qu’il nous faut pour nos expériences ; on saura çà dans une minute de toutes façons’.

Parquant la fourgonnette dans la courette derrière les pompes, Floyd s'exclama de son ton le plus cordial ' Holá, Señor, c'est encore moi' ; comme réponse il reçut un sourire édenté et quelques bruits zézayants.

Passant le bras autour des épaules du vieil homme, Floyd le fit rentrer dans le garage ; c'était exactement ce qu'il avait prédit : du vieux matériel qui n'aurait pas rapporté cent dollars chez un ferrailleur, mais encore utilisable ; en ajoutant quelque mots d'espagnol à des gestes, Floyd parvint à demander au vieil homme s'il voulait vendre son garage ; le vieil homme, perplexe, gratta son crâne dégarni et parvint à faire sortir certains bruits d'entre ses gencives édentées qui, rajoutés à d'autres gestes et l'extension de ses bras décharnés firent comprendre à Floyd que ce garage était tout ce qu'il possédait.

Ça donna à Floyd une autre idée ; il sortit et fit signe à Wendy, qui était restée assise dans la fourgonnette air-conditionnée, de descendre et le rejoindre.

Ils parlèrent à voix inutilement basses pendant quelques instants, puis rejoignirent ensemble le vieil homme resté à l'intérieur ; Wendy lui fit un sourire éblouissant et reçut en retour le plus large sourire édenté qui soit. Floyd et elle commencèrent à inspecter la caverne qui servait de garage, le vieil homme les suivant partout et souriant tout en émettant des bruits inintelligibles.

Après quelques minutes, ils se regardèrent et hochèrent la tête sans un mot. Floyd passa à nouveau son bras autour des épaules du vieil homme et à grand peine lui expliqua qu'il voulait bien lui acheter son garage et le laisser rester ; en cherchant ses mots il lui expliqua qu'ils étaient des inventeurs qui travaillaient sur des moteurs et qu'ils avaient besoin du garage pour faire leurs expériences ; la plupart, si ce n'était la totalité de ce qu'il lui avait dit échappa au vieil homme mais à le regarder Floyd en conclut qu'il en avait compris suffisamment : quatre mille dollars américains dans sa poche plus le fait qu'il puisse rester en poste pour un modeste salaire.

Ce fut ainsi que l'affaire fut conclue ; il n'y avait aucun doute que le vieil homme n'avait aucune idée de qui ils étaient ; un plus était qu'il aurait fallu un démodulateur même pour un Mexicain de comprendre ce qu'il dirait, si on lui posait des questions ; un plus supplémentaire était qu'il pourrait prêter la main à Floyd afin que Wendy n'ait pas à se salir les mains.

Dans l'après-midi ils revinrent avec les deux véhicules ; il y avait à l'intérieur amplement la place pour les garer tous les deux et Floyd, une fois de plus, conduisit le vieil homme à l'intérieur du minuscule bureau, pour y compter les quatre mille dollars contre un reçu que le vieil homme signa avec effort 'José Armas' après avoir chaussé ses lunettes cerclées de fil chromé.

Après quelques jours Floyd allait découvrir que tout le monde l'appelait en plaisantant Tío Pepe[17] (la plaisanterie avait échappé à Floyd) et qu'il avait été mécanicien depuis l'âge de onze ans ; il avait à présent près de quatre vingts ans, était veuf et ses fils étaient partis çà faisait bien longtemps de sorte qu'il était pratiquement seul au monde. Il habitait dans un petit pavillon voisin de sorte que le garage allait être constamment surveillé.

Quant à Tío Pepe il se disait que tous les gringos étaient *locos* : lui payer une fortune pour avoir le privilège de travailler dans son garage et le payer encore pour qu'il reste ? Il serait resté pour rien!

Le travail sur la Toyota commença sans tarder; le réservoir à gasoil fut vidangé ; la culasse déboulonnée, de sorte que Wendy puisse commencer à travailler dessus ; Tío Pepe regardait avec stupéfaction la gringa dans sa salopette, travaillant avec sa lampe à souder et son masque comme sa défunte épouse l'avait fait dans sa cuisine ; il secoua la tête en souriant et commença à aider le gringo à nettoyer toutes traces de gasoil du système.

Tout en travaillant, Floyd regardait Wendy s'affairer ; un peu du granulé avait été étalé sur une plaque de fonte pour tester ses capacités de soudage avant de travailler sur la culasse proprement dite. Elle procédait par petites touches, appliquant la flamme rapidement puis martelant le composé fondant jusqu'à ce qu'elle ait pu vérifier qu'il adhérait bien à la plaque de fonte ; à présent les deux hommes avaient arrêté de travailler pour regarder la fille accomplir ses tours de magie ; elle laissa le métal se refroidir avant d'attaquer le composé fondu avec un ciseau : il était efficacement soudé à la plaque de fonte et on ne pouvait plus l'en décoller.

Wendy retira son masque et fit un clin d'œil à Floyd ; il semblerait que son idée allait marcher. Floyd s'approcha pour admirer son œuvre et demanda : est-ce que ça ne va pas affecter les propriétés du catalyseur, Wendy ?'

‘Je ne crois pas ; Herb avait utilisé des températures bien supérieures dans le creuset mais je n’ai aucun moyen de le vérifier jusqu’à ce qu’on en fasse l’essai’.

‘Je crois savoir comment ; si le truc a conservé ses propriétés supraconductrices, il y a des chances pour qu’il puisse fonctionner comme catalyseur’.

‘OK, çà c’est ton rayon ; je vais me payer un Coke maintenant ; c’est l’antichambre de l’enfer là dedans; si on doit continuer comme çà, on devra faire air conditionner le bâtiment’.

‘Il ne manquait plus que çà’ répliqua Floyd.

Le vieil homme regardait le jeune couple échangeant des plaisanteries, ne comprenant pas un mot de ce qui se disait, mais au ton de leur voix il était évident qu’ils étaient *enamorados*. Il soupira avec satisfaction ; non seulement les gringos étaient généreux et compétents, mais ils étaient aussi de bonne compagnie.

Encore deux jours à marteler, limer, ajuster, polir et tester à l’aide d’appareils mystérieux et ils étaient prêts pour l’essai ; la culasse et les têtes de piston avaient été recouverts d’une fine couche du catalyseur ; l’unique bougie de préchauffage retirée ; le réservoir à combustible à demi rempli avec ce qui pour le vieil homme ressemblait à de l’eau, puis le jeune gringo s’assit au volant : mettant la boîte de vitesse au point mort, enfonçant l’embrayage par précaution et croisant les doigts, il tourna prudemment la clé de contact ; le moteur électrique fit tourner le moteur de la voiture, mais rien ne sembla se passer pendant une ou deux secondes ; et puis le moteur démarra et ronronna comme un chaton ; les deux jeunes gens poussèrent un hourra triomphant ; le jeune gringo sauta du siège du conducteur puis il étreignit la fille et la serra contre lui.

‘Ça marche ! Par Dieu, ça marche !’ hurla-t-il ; les larmes coulaient sur les joues des deux jeunes; Tío Pepe les regardait sans comprendre ; qu’est-ce qui se passait, se demandait-il ? Qu’un moteur diesel démarre et marche n’était pas une belle affaire, d’après lui ; et puis il remarqua que l’odeur habituelle et déplaisante de gaz brûlés était absente ; ça devait avoir quelque chose à voir avec ce nouveau carburant qu’ils utilisaient.

Le jeune gringo arrêta le moteur en essuyant les larmes de ses yeux.

‘*Venga, Tío Pepe, venga a brindar !*’[18]dit Floyd en se tournant vers le vieil homme ; il sortit de sa glacière portative une bouteille de tequila, des

canettes de Coke et des gobelets.

Plus tard, cette nuit-là dans le grand lit, Wendy et Floyd, après avoir fait l'amour, restèrent étendus, les yeux au plafond.

'Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?' demanda Wendy.

'Pas grand chose ; je voulais juste savoir si mon idée tenait debout ; maintenant on sait que oui, mais ça n'ira pas plus loin ; on pourrait construire un moteur semblable au diesel, sans utiliser la fonte parce qu'elle rouillerait, mais et le catalyseur ? Tant qu'on ne saura pas comment le fabriquer, le projet n'aura aucun avenir'.

CHAPITRE 18

Dès l'instant où la première édition de l'Estrella était sortie, la chasse fut ouverte ; chaque reporter du Mexique se faisait un point d'honneur de retrouver Patel et être le premier à l'interviewer ; dans les rues de Cancún des équipes munies de caméras, paparazzi professionnels ou amateurs, se bousculaient bien qu'il y ait de grandes chances pour que Patel n'ait été que de passage et pouvait aussi bien se trouver au loin maintenant. Et pourtant les équipes ne cessaient de chercher ; un jeune reporter du nom de Tino Padrón avait remarqué que sur la photo publiée par le diario, l'homme tenait une fille par le bras, donc c'était un couple qu'il fallait rechercher ; ça doublait les chances.

La photo de la fille était un peu floue, mais sa coiffure ressemblait légèrement à celle de Demi Moore – une coupe à la garçonne ; si ça allait bien à l'actrice, toutes les femmes ne pouvaient se permettre une telle coiffure : pour ça il fallait avoir les oreilles petites, en forme de coquillage. Oui, c'était un début ; trouvez la fille et elle vous conduirait à Patel.

Les activités du jeune reporter avaient jusqu'alors été limitées aux chiens écrasés ; si c'était lui qui trouvait la cachette de Patel, le prestige en rejaillirait sans nul doute sur son statut et sa fiche de paye ; il commença à faire le tour de la région, à la recherche de brunes à la coupe au carré dans

les centres commerciaux, les boutiques de modes et les *perfumerías;* à son insu il avait adopté la technique que l'agent du FBI Myers avait utilisée.
Ce qui avait retenu son attention fut la fille sortant de la fourgonnette, portant des lunettes noires et un foulard sur la tête, par cette chaleur ; laissant son encombrant Canon enfermé dans le coffre de sa décapotable Mustang de 1966 afin de ne pas attirer l'attention, il décida de la suivre au supermercado ; la fille avait retiré ses lunettes noires pour examiner un quelconque produit sur une étagère ; le reporter la dépassa en poussant son propre caddy dans lequel il avait jeté quelques produits pour avoir l'air de faire son marché.
Un regard de côté lui confirma que la fille était bien une gringa : des yeux clairs bleu-vert et le teint clair, mais le foulard cachait encore ses cheveux; ils ne pouvaient pas être longs comme pas un seul ne sortait d'en dessous le sacré foulard ; impossible de dire d'un simple regard si c'était la fille de la photo ; en laissant une certaine distance entre elle et lui il la suivit dans la queue pendant qu'elle payait ses achats ; quand son tour arriva il n'en pouvait plus quand la caissière arrêta le tablier pour décrocher son téléphone et demander le prix d'un article dont le scanner n'arrivait pas à lire le code barre ; la fille était en train de sortir du magasin et il avait envie crier après la caissière.
Le tapis roulant avançait à nouveau ; il paya en espèces fiévreusement pour éviter un délai de plus ; la fille montait dans sa fourgonnette ; elle fut imprudente et détacha son foulard, secouant ses cheveux : une coupe au carré noir-corbeau. Elle répondait exactement à la photo ; une bien belle fille, à propos ; si Demi Moore n'était pas libre, il se contenterait bien de celle-là. Qu'est-ce qui faisait que les femmes essayent, délibérément ou non, de ressembler à des stars ?
Sans hâte apparente il se rendit à sa voiture, emportant son sac de provisions, sans perdre de vue la fourgonnette qui démarrait ; il la vit tourner à gauche ; il l'aperçut de nouveau et la suivit, laissant deux voitures s'interposer entre la sienne et la fourgonnette de la fille.
Il vit la fourgonnette s'arrêter sur la route à un vieux garage à l'abandon ; bizarre ; il continua, cherchant un chemin latéral où tourner et revenir sur ses pas; quand il arriva de nouveau au garage, la fourgonnette n'était plus là.

Le reporter jura ; il n'avait pas aperçu la fourgonnette venir dans sa direction et elle ne l'avait pas dépassé quand il avait fait demi-tour, il en était sûr ; est-ce qu'elle était retournée en direction du supermercado ? Ou était-elle entrée dans le vieux garage ? Pourquoi donc l'aurait-elle fait ? Il jura à nouveau ; ça n'était pas du tout sûr qu'il poursuive la fille qu'il fallait. Le seul indice qu'il avait était le vieux garage ; il retourna au parking du supermercado où il fit demi-tour à nouveau ; il avait l'impression de perdre son temps et sa gasolina, et pourtant une intuition lui disait qu'elle pourrait bien être celle qu'il recherchait.
Une pancarte fixée sur le garage affichait 'CERRADO' mais il s'arrêta quand même et klaxonna ; aucune réaction ; il appuya sur le klaxon, se sentant idiot, mais finalement la porte s'ouvrit de quelques centimètres ; la tête d'une momie Aztèque apparut et une voix chevrotante, sortie du trou noir qui lui servait de bouche cria *'¡ EZHTA ZHEA-O !'*
'Je n'ai besoin que d'un *galoncito* de *gasolina*, Señor'

'¡ No hay ; ezhta zhea-o !'[19] et le vieil homme claqua la porte.

Le cylindre en verre de l'antique pompe à essence était encore plein, donc le vieil homme lui avait menti ; Tino se demandait pourquoi ; il sentait quelque chose de louche là-dedans ; il démarra le moteur et embraya la boîte mécanique ; regardant dans le rétroviseur tandis qu'il s'éloignait, il remarqua qu'un rideau blanchâtre retombait en place sur une fenêtre crasseuse latérale de la vieille bâtisse : quelqu'un à l'intérieur l'avait surveillé ; c'était toute la confirmation qu'il lui fallait.
'J'ai déjà vu ce type avec sa voiture rouge' déclara Wendy 'la voiture était parquée au supermarché et j'ai remarqué le type pendant qu'il faisait ses emplettes ; je crois qu'il m'a suivie'.

'Rien de drôle qu'un homme suive une jolie fille, Wendy'.

'Pas au point de faire demi-tour et faire semblant d'avoir besoin d'essence ; pour me suivre depuis le supermarché, il fallait qu'il aille dans l'autre direction ; il m'a vu m'arrêter ici, c'est certain'.

'Alors qui crois-tu qu'il soit, un paparazzi de plus ou quoi ?'

'C'est possible ou c'est peut-être pire'.

'Alors, à ton avis qu'est-ce qu'on doit faire ?' demanda Floyd.

'On devrait peut-être déménager une fois de plus'.

'J'en ai marre des déménagements ; si le pire arrive, je suis prêt à me battre'.

Tío Pepe les regardait alternativement sans comprendre un mot de ce qu'ils se disaient mais il sentait bien qu'ils se faisaient du souci.

'Que veux-tu dire par là ?'

'S'il revient, je lui ferai son affaire ; je l'ai bien fait avec les bandits qui nous poursuivaient'

Wendy sourit tristement.

'Oui, tu pourrais le faire, mais combien de fois ? Combien de gens aurons-nous à repousser ?'

'A nous deux on pourra y arriver comme on l'a déjà fait'.

'A nous trois'.

'Tu veux dire Tío Pepe aussi ?'

'Non je veux dire nous *trois*'.

'Tu veux dire...'

'C'est juste ; tu vas devenir papa dans environ huit mois, M.Patel'

'Oh, chérie, je suis si heureux !' Floyd étreignit et couvrit de baisers Wendy qui riait.

Le vieil homme, perplexe, gratta son crâne chauve; une minute avant, le jeune couple avait l'air soucieux et triste et maintenant ils riaient et s'embrassaient.

'Très bien ; ce type, qui qu'il soit, t'as suivie jusqu'ici ; ça ne veut peut-être rien dire, mais disons que si ; on s'en va maintenant, on rentre chez nous et on ne revient pas au garage pendant deux jours ; il ne peut pas savoir où on habite et s'il revient ici, Tío Pepe l'enverra promener ; je vais lui parler maintenant'.

'Tío Pepe' expliqua Floyd dans son mauvais espagnol 'Ce muchacho est un *espía;* il essaye de savoir ce qu'on a fait, vous et nous ; c'est un secret que vous devez nous aider à protéger ; s'il revient, ne le laissez pas entrer ; dites-lui simplement que vous prenez votre retraite et que vous voulez vendre le garage ; vous trouverez bien quelque chose à lui dire'.

'¡Zhi, zhi !' répondit le vieil homme, rayonnant ; il était enchanté et excité d'avoir un rôle à jouer dans un complot comportant des *espías* et des secrets. Quant à Floyd il était persuadé que cinq minutes de conversation avec le vieil homme ferait n'importe qui se dire qu'ils avaient essayé de parler à un essaim d'abeilles.

Cinq minutes après être rentrés chez eux le téléphone mobile de Wendy sonna ; Floyd et elle se regardèrent, alarmés ; qui pouvait bien appeler ? Qui d'autre avait le numéro de Wendy que...

'Wendy, ici Herb ; comment ça va, mon petit ?' dit Herb d'une voix exagérément traînante, pour masquer son émotion à entendre la voix de Wendy.

'Ça va, Herb ; jusqu'à présent'.

'Jusqu'à présent ? Un danger ?' demanda Herb inquiet.

'Pas jusqu'à présent, mais je ne peux pas t'expliquer çà au téléphone'.

'J'imagine que non ; écoute, j'ai lu les journaux et je sais qu'ils sont sur votre piste à nouveau ; je peux faire quelque chose pour vous aider ?'

'Je crains que non, Herb'.

'Non, j'imagine que non ; écoute...'

'A quoi tu pensais, Herb ? A propos tu as reçu les cinq mille dollars ?'

'Oui, oui' répondit Herb impatiemment ; ça n'est pas le propos ; ce qu'il se passe c'est que j'ai envisagé de prendre ma retraite ; j'en ai assez de ce genre de vie ; je...'

'Est-ce que tu essayes de me dire que tu veux venir ici toi aussi ?'

'C'est exactement ce que j'essaye de te dire ; ça t'ennuie ?'

'Non, pas du tout ; la question est , est-ce que c'est bien sage ? Est-ce que ça n'est pas dangereux pour toi ?'

'Tu veux dire, est-ce qu'on me surveille aussi ? Aucune idée et je m'en moque de toutes façons ; mais d'un autre côté je ne tiens pas à rajouter à vos problèmes'.

'Un instant, Herb' dit Wendy en couvrant le microphone de sa main 'Herb me dit qu'il voudrait venir ici avec nous ; ça t'ennuie, chéri ?'

'Pas du tout ; pourvu qu'il fasse attention et ouvre bien l'œil ; ça serait amusant qu'il vienne ici aussi ; on a plein de place ; oui, dis lui de venir, bien sûr'.

'Floyd dit qu'il est d'accord pour que tu viennes, Herb, mais ne rends pas çà trop manifeste, pour le cas où ; oh, à propos est-ce que ton téléphone est sécurisé?'

'Çà, je ne peux pas le garantir'.

'C'est bon alors ; je vais t'envoyer une lettre avec notre adresse ; ton courrier n'est peut-être pas encore intercepté'.

'Je ne crois pas qu'ils aillent jusque là, qui qu'ils soient'.

‘Bien ; surveille ton courrier dans les jours qui viennent ; à bientôt, Herb’

‘A bientôt, Wendy ; tu me manques’.

Voilà, c’était fait ; il avait eu besoin de l’encouragement de Wendy pour prendre la décision qu’il avait voulu prendre, de toutes manières ; il serait toujours timide en ce qui concernait les affaires de cœur et cette gosse était proche de son cœur ; okay, il était temps de s’affairer et mettre les choses en route ; en premier, donner sa démission et vendre ses actions, le reste se mettrait en place tout seul ; il se frotta les mains d’avance.

Marius Horst traversa la frontière mexicaine sans aucun problème ; il s’était joint à un tour de touristes Américains à bord d’un bus, le moyen le plus sûr de ne pas se faire remarquer ; il quitta le tour discrètement à Monterrey et alla acheter dans un grand magasin des vêtements adéquats et une carte routière ; plus tard il continuerait en direction de la péninsule du Yucatan où le Dr Patel, son jeune collègue, avait été repéré ; si on lui en demandait la raison il n’aurait pu y donner une réponse cohérente ; à l’évidence, il n’avait rien à attendre du Dr Patel, comme il l’appelait, étant donné qu’il avait été en partie responsable des ennuis auxquels le jeune homme avait été soumis ; pourtant, s’ils devaient se rencontrer, il aimerait bien discuter du problème qui les avait amenés en contact.

Il n’avait jamais été un homme à femmes ; peut-être bien que les femmes le trouvaient ennuyeux ; et peut-être l’était-il. Son unique intérêt dans la vie désormais serait les sciences et la recherche ; les déceptions avec la recherche ne duraient pas éternellement et ne provoquaient pas de déchirements, tandis que les déceptions avec les femmes...

Il acheta un autre ticket pour une randonnée qui le conduirait au sud-est en quelques jours ; il n’était pas pressé.

CHAPITRE 19

Tout avait été réglé, si facilement qu'Herb McCall trouva que ça avait quelque chose de surréaliste : une minute avant il avait été le directeur d'une succursale d'un laboratoire important et la minute suivante, il était un citoyen ordinaire avec beaucoup d'argent, du temps devant lui et rien à faire avec.

Pendant quelques jours il se réveilla à sept heures, comme d'habitude, pour se rendre compte que ça n'était plus nécessaire, puisqu'il n'avait plus de bureau auquel se rendre ; pendant quelques jours, son habitude de se lever, se préparer une tasse de café bien fort, se raser en écoutant les nouvelles, se doucher et prendre son petit déjeuner, tout çà lui manqua.

Pendant quelques jours seulement ; l'idée de revoir Wendy le stimulait ; tandis qu'il se prélassait au lit, il rêva tout éveillé à ce qui aurait pu être ; il savait qu'il avait raté le coche; il savait qu'il n'y avait rien à attendre d'elle au point de vue sentimental, comme elle était pratiquement mariée à un jeune homme qu'il respectait ; s'il n'y avait rien à faire de ce côté-là, ce qu'il pouvait faire pour elle, afin qu'elle sache qu'elle comptait encore pour lui, était de la protéger ; à *les* protéger ; Wendy et Floyd avaient des ennuis et Oncle Herb serait là pour les affronter avec eux.

Chaque jour il surveilla sa boîte à lettres ; quand enfin l'enveloppe arriva, il ressentit un frisson d'excitation et de plaisir ; avant de l'ouvrir, il alla jusqu'à la humer, comme il l'avait vu faire au cinéma, mais l'enveloppe n'avait aucun parfum particulier.

La lettre était plutôt une lettre d'affaires, lui donnant des instructions précises, y compris un dessin, pour l'aider à trouver l'endroit et se terminant par 'Bisous, Wendy' qui lui embua les yeux. " Tu es un vieil idiot sentimental, Herb McCall " se dit-il, mais ensuite il se sentit heureux comme un poisson dans l'eau ; cette lettre avait illuminé sa journée.

Il commença à s'affairer. Se préparer pour tout laisser derrière lui était une trop grosse affaire pour l'instant ; pour le moment il garderait l'appartement, le temps de voir comment les choses se présentaient. Il emballa ses vêtements d'été, fit vérifier son break à une station service, encaissa un gros chèque à sa banque et se dirigea vers le sud avec excitation ; il se sentait comme un collégien faisant l'école buissonnière.

Tino Padrón, le jeune reporter d'El Alacrán, un tabloïd de Mérida, ne perdit pas de temps à informer son rédacteur en chef qu'il était sur la piste de quelqu'un qui pourrait bien être Patel en personne et lui raconta toute l'histoire ; le rédacteur en chef l'encouragea à continuer et le tenir au courant.

Accroupi dans les buissons de l'autre côté de la route, équipé d'une vieille paire de jumelles, le reporter surveilla l'endroit pendant deux jours ; le troisième jour il eut un coup de chance ; la fourgonnette arriva et deux personnes en descendirent : la fille qu'il avait suivie et qui d'autre que M.Patel ? Il prit une photo parfaitement cadrée du couple.

Il n'avait pas encore de téléphone mobile et il n'avait jamais autant regretté que la direction radine ne lui en ait pas fourni un ; il n'avait pas d'autre choix que de retourner en ville et téléphoner à son patron, Hector Sanz, en s'efforçant de contrôler l'excitation qui l'animait, essayant de poser au reporter vétéran calme et blasé.

'Où est-ce que tu te trouves ?' demanda le rédacteur en chef, intéressé.

'A une cabine téléphonique au parking du supermercado Continente, à l'est de la ville'.

'Attends-moi là ; je ne serai pas long'.

Tino se frotta les mains d'anticipation ; si le chef se déplaçait en personne, ça voulait dire une promotion pour lui, avec tout ce que ça impliquait : nouvel équipement photographique, peut-être même un photographe comme assistant, un téléphone mobile et une augmentation substantielle

Moins d'une heure plus tard le chef arriva accompagné d'un photographe ; ils firent signe à Tino de monter à l'arrière et se dirigèrent vers le garage à toute allure. Ils trouvèrent un endroit où garer la voiture sur un chemin de côté et marchèrent jusqu'au poste d'observation de Tino dans les buissons, accroupis pour ne pas être vus. La porte du garage s'ouvrit bientôt et la fourgonnette en sortit, le couple à son bord.

'Est-ce qu'on les suit ?' demanda Tino anxieusement.

'Attends ; je veux voir ce qu'il y a dans le garage'.

'Il n'y a que ce vieux grand-père'.

‘Oui, et j’aimerais lui poser quelques questions’ répondit le rédacteur en chef. Dès l’instant où la fourgonnette avait disparu, les trois hommes se mirent en route ; traversant la route ils frappèrent à la porte du garage ; sans méfiance, Tío Pepe l’ouvrit, pensant que c’était les jeunes gringos qui avaient oublié quelque chose ; quand il vit les trois hommes, il tenta de leur claquer la porte au nez, mais c’était trop tard ; ils entrèrent de force.

‘*Buesnas tardes, abuelito ;* on voudrait vous parler’ lui dit le rédacteur en chef de sa voix la plus aimable. Tío Pepe, en protestant, essaya de leur dire de le laisser tranquille ; il avait reconnu l’*espía* et son inquiétude augmenta quand il les vit s’approcher du pickup Toyota avec ses plaques américaines.

‘Que fait ici cette voiture étrangère, abuelo ?’demanda le plus âgé des trois.

‘*¡No zhé, no ezh mío ; vayan zhé !*’ (Je n’en sais rien, elle n’est pas à moi ; allez-vous en !).

‘Écoutez, écoutez, abuelo, on ne vous veux pas de mal ; on est seulement curieux de savoir pourquoi vous cachez cette camioneta ici’.

‘*¡Vayan zhé, vayan zhé !*’ répétait le vieil homme paniqué ; que pouvait-il faire contre trois hommes plus jeunes que lui ? Soudain, l’homme le plus âgé hocha la tête et les deux plus jeunes le saisirent par les bras et l’entraînèrent vers le minuscule bureau ; il essaya de crier mais aucun son ne sortait de sa bouche ; il crut que son cœur allait éclater d’émotion ; il se retrouva bientôt sur une chaise, ligoté et bâillonné à l’aide d’adhésif d’emballage et il crût bien s’évanouir.

Le chef grimpa dans la cabine du pickup, l’examinant d’un œil critique ; pourquoi tant de mystère à propos d’un pickup ordinaire ? La clé se trouvait sur le contact et il la tourna ; le moteur démarra et ronronna ; bien silencieux pour un diesel qui n’était même pas une voiture de tourisme ; laissant le moteur tourner, il sortit de la cabine, fit le tour du pickup tandis que les deux reporters le regardaient en silence.

‘*Jefe*, avez-vous remarqué que les gaz d’échappement ne sentent rien ?’ demanda Tino.

‘Ne sentent rien ? Que veux-tu dire ?’

‘Un diesel comme celui-là pue, surtout dans un espace confiné’.

‘Il ne pue pas, hein ?’ il alla derrière la Toyota, ramassa un vieux journal qui traînait par terre et l’approcha de l’échappement ; il le garda là

pendant un moment et le renifla ; aucune odeur, excepté celle familière de l'encre d'impression ; il le tâta prudemment ; c'était humide comme du papier détrempé ; soudain ça l'excita ; en coupant l'allumage il dévissa le bouchon du réservoir, regarda autour de lui, trouva un morceau de tuyau en plastique qu'il coupa à l'aide de son canif.

'*¡Manuel, chúpame esto y cuidado, no lo tragues !*'il ordonna au photographe (Manuel suce-moi çà et fais attention à ne pas l'avaler). Ravalant sa salive le photographe obéit ; il suça prudemment ; quand le liquide atteignit ses lèvres, il le cracha dans sa paume.

'De l'eau, *Jefe*' dit-il.

'*¡Agua ! Por Dios, agua ! ¡Era verdad !*'(De l'eau ! Bon Dieu de l'eau ! C'était donc vrai !) s'exclama le chef, émerveillé ; tous les trois se serrèrent les mains, se donnant des claques sur l'épaule et Tino dansa quelque pas d'un zapateado, claquant des mains et chantant des olés !

'La voiture marche à l'eau, par tous les saints !' s'exclama à nouveau le chef, impressionné.

'Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?' demanda Tino anxieusement.

'On l'emmène'.

'Chef, c'est du vol !'

'On ne va pas la voler, seulement l'emprunter ; nous avons besoin d'une preuve de ce qu'on a trouvé ; on pourra le rendre plus tard ; on va organiser une conférence de presse comme jamais au monde ; ça veut dire qu'on coupera l'herbe sous le pied du Diario, de tous les journaux et magazines du monde ; rendez-vous compte, n'importe quel magnat de la presse donnerait n'importe quoi pour un scoop comme celui-là ; Tino mon garçon, t'as décroché la timbale!'

Avant de partir, Tino, un peu honteux de ce qu'ils avaient fait, coupa l'adhésif des poignets de Tío Pepe pour qu'il puisse se libérer ; il n'arrivait pas à croiser le regard du vieil homme.

Le rédacteur en chef sortit le pickup du garage en marche arrière, laissant les deux autres ramener sa voiture ; sur la route il se sentait fier comme quelqu'un qui venait de se payer une Rolls Royce ; quand il enfonça la pédale des gaz (la pédale de *l'eau*, rectifia-t-il mentalement) le pickup, sur son turbo, bondit en avant comme une flèche et il hurla youpi à pleine voix, riant par la suite comme un idiot ; il ne s'était pas amusé comme çà

depuis une éternité ou plutôt il ne s'était *jamais* autant amusé, même pas quand il était enfant sur les montagnes Russes.

Marius et Herb McCall se regardèrent sans en croire leurs yeux. 'Que faites-vous ici ?' demandèrent-ils presque simultanément. Ils étaient tombés face à face sur le Paseo Marí timo, l'artère principale de Vera Cruz. Herb McCall regardait l'ancien professeur d'un air furibond.

'Eh bien Professeur Goering, pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites ici ?'

'Eh bien, M.McCall je pourrais vous retourner la question'.

'Si vous êtes venu ici pour ce que crois être vos intentions, vous me trouverez en travers de votre chemin, croyez-moi'.

'Si c'est à M.Patel que vous pensez, soyez rassuré, je n'ai aucune mauvaise intention à son égard; en fait je suis, euh, un fugitif moi-même ; j'ai rompu toutes relations avec Green Hope'.

'Ah oui ? Et pourquoi vous croirais-je ?'

'Parce que j'ai honte d'admettre que j'ai échoué piteusement, en voilà la raison'.

'Ah vraiment ? Et en quoi donc?'

En toussant pour s'éclaircir la voix, s'accompagnant d'un geste d'excuse, Marius Horst répondit : 'Je n'ai pas réussi à isoler l'élément qui fait que votre catalyseur soit ce qu'il est, comme je vous l'ai dit quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ; j'avais engagé ma réputation sur ma capacité à l'analyser et j'ai fait débourser à l'organisation une somme considérable pour le granulé. Ils n'ont pas du tout aimé que je ne puisse livrer ce que je leur avais promis et que je les ridiculise en même temps ; en outre le FBI a ouvert une enquête, je ne saurais dire pourquoi'.

' Moi, je crois savoir pourquoi ; okay ; je comprends votre situation maintenant ; avec Green Hope plus le FBI à vos trousses, je puis comprendre pourquoi vous êtes en fuite ; mais ça ne me dit pas pourquoi vous êtes venu ici plutôt qu'ailleurs'.

'L'endroit en vaut bien un autre'.

'Ça fait trop de coïncidences à mon goût ; vous et moi savons que Floyd Patel est ici et tout d'un coup vous vous pointez ici vous aussi'.

‘J’admets volontiers que j’espérais le revoir ; je n’arrête pas de penser à ce que nous pourrions accomplir à nous deux ; mais et vous, M.McCall ? Qu’est-ce que *vous* faites ici ?’

‘Je suis retraité maintenant ; je vais passer de longues vacances ici’.

‘Ici ? Juste là où votre ami le Dr Patel se trouve par hasard ?’

Les deux hommes se regardèrent et tous deux sourirent d’un air penaud, comme deux petits garçons surpris à chiper des biscuits.

‘Okay, Dr Goering ; allez de votre côté et moi j’irai du mien mais laissez-moi vous donner un conseil : ne vous approchez pas de Patel ; je ne crois pas qu’il apprécierait votre compagnie maintenant’.

‘Je le répète, M.McCall : je ne lui veux aucun mal ; je ne suis pas en état de le faire de toutes façons’.

‘Okay ; je vous fais confiance pour çà; adiós, Docteur’.

‘ Adiós, M.McCall’.

Floyd était devenu pâle de fureur quand il avait découvert le jour suivant un Tío Pepe défait et encore tremblant ; le vieil homme avait la tête baissée de honte et d’humiliation pour avoir involontairement trahi la confiance que le jeune gringo avait placée en lui ; il avait essayé d’expliquer qui étaient les hommes qui avaient volé le pickup, mais l’émotion brouillait son élocution déjà difficile à comprendre.

Floyd et Wendy lui tapotèrent le dos en lui murmurant des mots de consolation jusqu’à ce que le vieil homme ait retrouvé un peu de son calme. Ils en avaient déduit que l’un des trois hommes avait été l’*espía* qui était venu fouiner quelques jours auparavant mais ça ne leur avait pas dévoilé qui étaient ses complices.

La prochaine édition de l’Alacrán rendit les choses claires ; les photos en couleur de Wendy et lui, plus celle du pickup sur lequel un homme au large sourire s’appuyait nonchalamment avec des airs de propriétaire, occupaient toute la première page. L’éditorial expliquait en long et en large comment leurs équipes avaient ‘découvert’ le pickup caché dans un garage, comment ils l’avaient ‘sauvé’ et conduit à leur propre garage où il attendait son légitime propriétaire, M.Patel et comment la voiture FONCTIONNAIT AVEC DE L’EAU !

M.Patel était prié d'entrer en contact avec M.Hector Sanz, Rédacteur en Chef de l'Alacrán, afin qu'il puisse partager avec le monde entier son secret qui allait changer le cours de l'histoire, plus tout le bla-bla habituel.

La boule de neige qui était restée immobile et fondait lentement au soleil du Mexique se congela de nouveau et commença à rouler vers le bas.

Une fureur froide avait envahi Floyd ; le toupet éhonté de ces soit-disant journalistes dépassait vraiment les limites ; il allait bien prendre contact avec ce M.Sanz, mais pour lui faire regretter d'être venu au monde.

Il alla faire ses emplettes dans une *ferretería* (quincaillerie) et en revint chargé du matériel avec lequel il commença à bricoler ; le jour suivant il était prêt ; il avait remis ses lentilles de contact noires et se rendit en ville ; les bureaux de l'Alacrán occupaient un bâtiment de trois étages ; la porte du garage souterrain était grand ouverte ; il conduisit sans hésitation la fourgonnette jusqu'en bas et trouva une place libre. Il demeura immobile quelques instants pour s'assurer qu'aucun vigile ne patrouillait le garage ; puis il se mit au travail.

Sur un pilier en béton il trouva une prise et y brancha le cordon du vibrateur de la grosse ponceuse électrique qu'il avait achetée. Il scotcha le vibrateur après le pilier, le raccorda à l'antenne qu'il avait trouvée chez Tío Pepe, monta calmement dans la camionnette et s'en alla ; il n'avait pas été interpellé à la descente pas plus qu'à la sortie. Il trouva un endroit où se parquer, en vue de l'immeuble et tourna un tout petit peu le bouton du cadran de contrôle de la télécommande.

Dans l'immeuble une jeune secrétaire remarqua que l'écran de son ordinateur se brouillait ; et puis une feuille de papier commença à trembler, et puis la chaise sur laquelle elle était assise ; elle regarda les autres employés ; ils avaient tous relevé la tête de ce qu'ils étaient en train de faire et l'un d'entre eux cria soudain : *¡Terremoto !* (tremblement de terre).

La panique se répandit instantanément ; des filles criant et des hommes hurlant commencèrent à courir et descendre les escaliers ; et puis la réceptionniste du standard répondit à un appel.

'Passez-moi M.Sanz immédiatement, Patel à l'appareil'.

Les mains tremblantes, elle transféra l'appel à son patron, se leva et courut au dehors.

‘M.Sanz ? Avez-vous remarqué quelque chose d’inusité dans votre immeuble ? Vous l’avez sûrement remarqué ; d’où je suis, je peux voir l’entrée et je vois les gens s’enfuir ; ce ne sont pas les prémices d’un tremblement de terre comme vous pourriez le croire ; c’est dû à mon action ; si je tourne un bouton, les vibrations vont augmenter et votre immeuble s’écroulera’.

‘Écoutez M.Patel...’ commença à dire Hector Sanz d’une voix blanche.

‘Ne m’interrompez pas ; il nous reste peu de temps et je ne serais peut-être pas capable de contrôler le système plus longtemps ; je veux que vous montiez à l’instant-même dans le pickup que vous avez volé dans mon garage, le reconduisiez d’où il vient et présentiez vos excuses au vieil homme que vous avez si lâchement agressé ; je veux vous voir sortir de l’immeuble dans cinq minutes conduisant mon pickup, sans çà...’

Hector Sanz, pâle et transpirant, secoua le combiné qui ne répondait plus; Patel avait raccroché. Il ne perdit pas de temps à descendre lui-même les escaliers en courant, hurlant à pleins poumons à tous de sortir.

Trois minutes plus tard, Floyd vit la Toyota surgir d’un bond de la rampe d’accès et se diriger en direction du garage de Tío Pepe, bientôt suivie d’une autre voiture.

‘Okay, Wendy, il est en route ; appelle-moi dès qu’il arrive’ dit Floyd dans son téléphone mobile.

Floyd tourna progressivement le bouton de son cadran de contrôle jusqu’à l’éteindre ; avec ses jumelles il put voir que l’enseigne au néon sur le côté de l’immeuble sembla trembler une dernière fois avant de s’immobiliser.

Il déballa tranquillement un chewing-gum et commença à le mâcher pensivement; le Testament de Tesla, une fois de plus ; il avait appliqué le principe que le grand homme avait préconisé et expérimenté une fois lui-même : mettre un immeuble en résonance ; une faible mais constante vibration sur les fondations d’un immeuble pouvait provoquer un phénomène de résonance qui, s’amplifiant, était capable de faire s’écrouler l’Empire State Building lui-même.

Quand il se fut assuré que personne ne quittait plus l’immeuble, Floyd conduisit la fourgonnette jusqu’au garage, récupéra son matériel et sortit ; à l’extérieur, les employés de l’Alacrán s’étaient regroupés, parlant avec excitation, gesticulant, essayant de comprendre ce qu’il s’était passé

puisque personne d’autre en ville ne semblait avoir remarqué quoi que ce soit qui ressemble à un tremblement de terre.

*

‘Il est ici’ dit Wendy laconiquement.

‘Passe-le moi. ‘M.Sanz ? Est-ce que vous vous êtes excusé auprès du Señor Armas ?’

‘Oui, oui, M.Patel’

‘C’est bon ; maintenant je veux que vous me foutiez la paix, sans çà...est-ce que c’est clair ?’

‘Oui, oui parfaitement clair ; je voudrais dire que le suis désolé...’

‘Ça va ; maintenant passez-moi ma femme’.

‘Wendy ? Assure-toi qu’ils s’en aillent bien; je me mets en route maintenant ; je devrais croiser leur voiture de retour ici; bye, chérie’.

CHAPITRE 20

Wendy, regarde qui nous arrive ! cria Floyd quand il entendit le break monter la côte. Herb McCall sortait du véhicule, étirant sa grande carcasse et se dégourdissant les jambes. Wendy sortit en courant et ils s'étreignirent ; ils entrèrent, le bras passé autour des épaules de l'autre. " J'ai avancé mes pions juste à temps " se dit Floyd à voir avec quelle affection ils se regardaient.

'Hey, c'est un fameux endroit que vous vous êtes payé-là' dit Herb McCall en traînant exagérément la voix pour masquer son émotion à les revoir ; il se rendit soudain compte de combien sa vie avait été solitaire ; se retrouver là avec les deux amoureux était comme revoir de la famille chère et proche.

'Entre, entre, Herb ; installe-toi ; ça fait un sacré bout de chemin depuis chez toi, pas vrai ? Comment ça s'est passé ? dit Floyd cordialement ; il était vraiment content de revoir Herb ; leur relation occasionnelle et professionnelle était devenue en peu de temps une relation de complicité et d'amitié.

'Wendy, as-tu assez de quoi manger pour nourrir ce grand bonhomme ? Je vais te laisser t'en occuper pendant que je nous prépare les boissons ; pas d'alcool pour toi, n'est-ce pas chérie ?'

'Nan'.

'Oh, et pourquoi ?' demanda Herb.

'Elle attend un bébé' répondit Floyd à voix basse.

'Hey, çà c'est une grande nouvelle ! Trinquons à sa santé !'

'On n'a pas encore eu le temps de nous marier officiellement, Herb et je voudrais que tu sois mon témoin'.

'Je serai fier de l'être, mon garçon ; ah, que ça fait du bien d'être ici !' dit Herb avec un soupir de contentement tout en se détendant sur un rocking-chair en osier. 'Raconte moi un peu ta vie ici ; dans les journaux j'ai vu les photos que ce paparazzi a prises de vous à Cancún ; il sont sur votre piste, pas vrai?'

‘Tu n’as pas lu les derniers journaux, Herb : ils nous ont retrouvés, mais on s’est occupés d’eux ; n’est-ce pas, chérie ‘? répondit Floyd tandis que Wendy revenait de la cuisine où elle avait préparé à la hâte des sandwiches d’apéritif pour accompagner les cocktails.

‘C’est juste ; tu t’es bien occupé d’eux ; pourquoi ne pas raconter toute l’histoire à Herb pendant que je travaille à la cuisine ?’ elle avala une longue lampée de son jus d’ananas frais et s’en alla.

‘Occupé d’eux ? Raconte-moi tout ; je suis toute ouïe’ dit Herb.

Floyd parla pendant près d’une demi heure tandis qu’Herb écoutait, fasciné, sans l’interrompre, le récit de tout ce qu’il s’était passé depuis qu’il les avait vus pour la dernière fois. Quand Floyd eut fini de parler et eut avalé ce qu’il restait de son Margarita, Herb avait des questions à poser.

‘Tu as vraiment transformé mon petit catalyseur en un rayon de la mort ?’

‘C’est un peu exagéré de l’appeler de la sorte , mais on pourrait dire çà’.

‘Et tu as vraiment fait marcher ton diesel à l’eau?’

‘Çà c’est certain ; et Wendy y a beaucoup contribué ; en fait sans ses idées lumineuses et son *savoir faire*[20] comme elle l’appelle, ça n’aurait jamais marché ; tu verras çà par toi-même dès demain ; on te conduira au garage et on te présentera Tío Pepe’.

‘Eh bien, vous êtes pleins de surprises tous les deux ; oh, à propos savez-vous qui j’ai rencontré l’autre jour dans les rues de Veracruz ? Ton vieux copain le Docteur Goering’.

‘Le Docteur Goering ?’

‘Oh, c’est vrai, tu le connais sous le nom d’Horst’.

Le visage de Floyd s’était assombri.

‘Il est ici ? A nouveau?’

‘Oui ; il m’a déclaré qu’il est en cavale lui aussi ; il n’a pas pu analyser le catalyseur comme c’est sûr d’arriver à tous ceux qui essayeront et son patron, le gourou cinglé, n’a pas aimé çà du tout, puisqu’il a dû cracher ce beau petit million que tu lui as fait débourser, et pour rien ; en plus, le FBI est en train d’enquêter’.

‘Je m’en doutais ; j’ai oublié de te dire que l’agent Meyrs était là quand l’échange a eu lieu’.

‘Ça explique tout’.

‘Alors tu crois qu’il n’y a rien à craindre d’Horst maintenant ?’

‘Pas à mon avis ; je crois vraiment que le bonhomme fuit son ancien patron ainsi que les flics ; en fait il m’a dit qu’il aimerait bien te revoir pour que vous puissiez travailler ensemble ; je te cite ses propres mots’.

‘Il est gonflé ce type-là, après tout ce qu’ils nous ont fait ; oh, à propos, pourquoi as-tu dit que personne ne pourrait analyser ton granulé?’

‘Parce que j’ai mon propre secret ; ho, Wendy, viens ici une minute – cria-t-il – il faut que tu écoutes ça ; si quelqu’un a le droit de l’entendre, c’est bien vous deux ; j’avais l’intention de vous en parler de toutes façons, mais les circonstances en ont décidé autrement’.

Wendy était entrée, s’essuyant les mains sur son tablier, une miette de farine saupoudrant le bout de son nez ; l’image du bonheur familial qu’elle offrait était si troublante qu’il en sentit fondre son cœur.

‘Qu’y a-t-il de si urgent pour que tu fasses sortir une ménagère de sa cuisine ?’ voulut- elle savoir.

‘La meilleure histoire que tu auras l’occasion d’entendre de toute ta vie, ma petite dame ; en plus, celle-là est vraie’. Herb s’éclaircit la voix, avala une gorgée de son verre et reprit ‘Quand j’ai déclaré publiquement que je n’avais aucune idée de ce qu’était l’élément inconnu dans le catalyseur, je ne disais pas la vérité ; enfin, pas toute la vérité en tout cas ; ils peuvent avoir le granulé et tenter de l’analyser ; ils ne trouveront jamais quel est cet élément ; ils peuvent chercher jusqu’à la fin des temps, hurler et crier comme ce chien enragé de Fischer, jusqu’à en éclater, ils ne trouveront jamais, tout simplement parce que cet élément n’existe pas sur terre ; ce métal a été conçu dans l’espace’.

Il marqua une pause pour accentuer l’effet de sa déclaration et aussi se rafraîchir ; ses hôtes l’écoutaient maintenant avec une attention passionnée. Il reprit son histoire. ‘Il y a environ un an, je suis allé à Corpus Christi pour pêcher ; un jour j’ai trouvé, près de la plage, une assez grosse pierre qui m’avait paru bizarre; je ne mériterais pas d’être dans le métier si je ne savais pas reconnaître une météorite quand j’en vois une ; je l’ai amenée chez moi et elle était restée dans un tiroir depuis lors ; quand on nous a demandé de fournir un nouveau catalyseur, par caprice, j’ai jeté la pierre dans le creuset ; en fait c’était du pur métal ; c’est un morceau d’étoile que j’ai mis là dedans’. A présent ses hôtes buvaient littéralement ses paroles, assis sur le bord de leurs chaises.

‘Vous vous souvenez peut-être avoir lu un article dans un magazine, j’ai oublié lequel, qui montrait des photos satellite récentes prises d’une gigantesque météorite qui était tombée ici-même, à la porte d’à côté en fait, dans le Golfe du Mexique, il y a environ soixante cinq millions d’années ; ce rocher était de la taille de l’Everest ; il a creusé un cratère de la taille de la Belgique ; l’impact a été l’équivalent de milliers de bombes H explosant en même temps et a été indiscutablement responsable de la disparition des dinosaures et, sans doute non plus, responsable du Gulf Stream, sans lequel l’hémisphère boréal de notre planète serait sous la glace ; aussi on peut affirmer sans risque d’erreur que les dinosaures sont morts pour que l’homme puisse vivre’. Il vida son verre et Floyd le remplit de sa cruche thermo.

‘Aussi quand j’ai déclaré qu’il était impossible de trouver ce métal inconnu, j’avais simplement oublié que des milliards de tonnes en reposent sous l’eau, près de la péninsule du Yucatán ; et je ne sais toujours pas comment le nommer’.

‘On pourrait le nommer le McCallium, un nom approprié pour çà; le vrai McCallium’ et Wendy rit de son propre jeu de mots[21].

‘Le McCallium ! Pourquoi pas ? Ça me plaît bien’ répondit Herb.

Wendy et Floyd demeurèrent silencieux après qu’Herb eut fini de parler ; et puis Floyd déclara : ‘Ça explique pourquoi’.

‘Explique quoi donc, Floyd ?’

‘Pourquoi j’ai remarqué que le champ magnétique du granulé que j’ai récupéré était le double de ce qu’il était à Matamoros ; il était proche du filon mère’.

‘Herb, c’est l’histoire la plus passionnante que j’ai jamais entendue’ déclara Wendy ‘Que crois-tu qu’on doive faire maintenant ?’

‘D’abord donne-moi à manger et laisse-moi m’installer ; on trouvera bien quelque chose’.

‘Le dîner sera prêt dans une minute’ répondit Wendy.

Quand le Sacramento Courier reprit les photos du pickup de Patel dans la presse mexicaine, avec les explications adéquates, le Révérend Rupert

Fischer en devint fou furieux ; il avait déjà dû affronter le barrage de questions du FBI et en ce moment-même ils étaient en train d'éplucher ses livres de comptes ; avoir à avaler par dessus le marché la démonstration de Patel qu'il pouvait faire marcher un moteur diesel à l'eau, alors que ce triste imbécile d'Horst avait échoué, c'en était trop pour lui. Ce qu'il détestait par dessus tout était qu'on le prenne pour une poire.

Se basant sur ce que le Professeur Kraut lui avait dit, il était apparu à la télé et fait cette annonce théâtrale ; à présent, puisque rien ne s'en était suivi, il avait l'air d'un idiot aux yeux de toute la communauté des Verts, sans parler de sa propre équipe. Quand il était dans cette humeur-là, ils savaient qu'il valait mieux ne pas le déranger, mais il pouvait imaginer les ricanements derrière son dos.

Récupérer ses pertes financières avait été un échec ; pour récupérer ses pertes de prestige, il émit un ukase enjoignant tous les membres de sa 'garde impériale' à pourchasser le Professeur et le traîner jusqu'à Tahoe Heights pour y passer en jugement ; celui qui lui amènerait Horst recevrait une prime.

Dwight Blackman fut le premier à se porter volontaire ; il avait eu à courber l'échine pendant et après la tentative ratée de piéger ce fils de pute de Patel ; maintenant il adorerait coincer ce bâtard prétentieux d'Horst ! Il savait où rechercher le 'perfesser' ou du moins il avait une petite idée d'où le Kraut avait bien pu aller. Après tout, le Mexique n'était guère plus grand que, disons, trois fois la taille du Texas et le professeur n'allait guère séjourner dans un trou à rats et sûrement pas dans la capitale elle-même.

L'agent Myers, après que l'excitation d'avoir pointé le doigt vers Fischer et ses sous-fifres soit retombée, était revenu au travail de routine et de bureau qui avait été son lot durant des années maintenant. Les journées d'action qu'il avait passées dans sa propre planque lui manquaient ; il s'était attaché au jeune couple et avait suivi dans la presse leurs dernières aventures.

Il avait assisté aux exploits de Patel ce jour-là, quand le jeune scientifique avait ridiculisé le commando qui avait été envoyé à sa poursuite ; à présent il semblait que toutes les données écrites dans son

carnet et affichées sur le web aient été plus qu'un produit de l'imagination de quelque Docteur Folamour ; ce garçon avait *réellement* fait marcher une voiture à l'eau ! Çà, il fallait qu'il le voie de ses propres yeux ; si quelqu'un méritait de le voir, après tout ce qu'il avait accompli, c'était bien lui.

Pourquoi ne pas prendre d'autres longues vacances ? Il n'avait plus droit à aucune mais pouvait en demander pour raisons de santé ; qu'est-ce qui l'obligeait à travailler de toutes façons ? Il était près de l'âge de la retraite, était divorcé depuis près de cinq ans maintenant ; les enfants vivaient sur la côte ouest ; en ce qui concernait sa vie privée, il était libre de tout lien et maintenant il ressentait une affection paternelle envers le jeune couple ; pourquoi ne pas se diriger vers le sud, en tant que touriste cette fois et voir s'il pouvait les retrouver ? Il l'avait déjà fait une fois ; il pourrait bien le faire une fois de plus.

CHAPITRE 21

A

Mexico City, Ataulfo Pérez, le Président *reformista*, avait réuni un conseil de cabinet au sujet du cas Patel ; il se rendait compte des énormes bénéfices en termes de popularité qu'il pourrait en retirer s'il annonçait que le jeune scientifique qui avait honoré le pays de sa présence était désormais un protégé du régime ; il avait été l'objet des attaques de l'opposition assez longtemps pour rater l'occasion de contre attaquer et les battre à leur propre jeu.

Il apparut à la télévision un soir à l'heure de plus grande écoute et annonça solennellement que le Dr Floyd Patel était un hôte du Gouvernement, qu'il avait été invité à rencontrer le Président ; qu'une réception au palais présidentiel serait bientôt donnée en son honneur et que toute la communauté scientifique serait invitée à y assister.

A la finca, Wendy, Floyd et Herb étaient en train de regarder CNN après dîner quand le commentateur avait expliqué ce que signifiait le discours du Président du Mexique ; dès lors, Floyd aurait été en mesure d'en comprendre la version espagnole, mais bien sûr ils avaient trouvé plus facile de regarder CNN.

Après cela ils étaient tous demeurés silencieux.

'Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ?' demanda Wendy.

'Organiser ta propre conférence de presse' fut la réponse d'Herb.

'A quoi tu pensais, Herb ?' demanda Floyd.

'T'adresser au public toi-même et faire une annonce ; expliquer que tout ce qui concerne le catalyseur est exact, excepté que c'est le pur hasard qui en a fait ce qu'il est ; qu'il n'y a aucun moyen de le reproduire, même leur offrir un peu du catalyseur pour qu'ils puissent l'analyser ; il n'y a rien à craindre de ce côté-là ; qu'en penses-tu ?'

'Je dirais que j'avais pensé à quelque chose du même genre, à part que ça serait encore plus convainquant si toi et moi donnions ensemble une conférence ; après tout, c'est toi qui as fabriqué le catalyseur ; peut-être que comme çà ils nous laisserons tranquilles'.

Entre temps, chez AMBRIT, une réunion de crise du conseil d'administration s'était tenue dans la 'war room' (salle d'état major) comme on l'appelait ; ils avaient cru que le problème du renégat – comme certains administrateurs appelaient Patel – avait été résolu ; et maintenant il semblait qu'il refasse surface avec le président d'un important pays producteur de pétrole prenant la défense d'une soi-disant découverte révolutionnaire.

D'important actionnaires discutaient âprement du pour et du contre d'une action, dont la définition restait encore à être approuvée, quand le président frappa quelques coups de maillet sur la table, réclamant le silence.

'Messieurs, messieurs, s'il vous plaît ! Inutile de s'exciter ; on traversera ce pont quand on y arrivera, comme disait ce cher vieux Winston ; dans le pire des cas et que le pétrole devienne superflu, ce qui à mon avis n'est pas prêt d'arriver, il nous restera toujours l'eau ! Nous nous mettrons dans la production d'eau douce et trouverons un moyen de la rendre payante ; et il existe une réserve infinie de cette matière première ; aussi, il n'y a pas à s'en faire ; on a déjà survécu à de pires crises'.

Plusieurs petits rires de certains membres importants diminuèrent la tension et la réunion fut ajournée sur une note plus optimiste : il fallait faire confiance au président pour trouver des solutions.

‘M.Hector Sanz ? Floyd Patel à l’appareil, vous me remettez ?

‘Oui, bien sûr M.Patel’ répondit le rédacteur en chef de l’Alacrán, attendant la suite.

‘Vous vouliez une interview ? Vous pourrez en avoir une, et exclusive ; en fait je voudrais que vous organisiez une conférence de presse pour l’inventeur du catalyseur et moi-même ; il n’y a qu’une condition’.

Hector Sanz en bavait presque à écouter ce que le réputé Patel était en train de lui dire ; il aurait accepté n’importe quelle condition.

‘Oui, oui, dites-moi quelles sont vos conditions’.

‘Vous vous occuperez de tenir la presse à l’écart de moi ; je suis venu au Mexique pour y chercher la paix et la tranquillité ; je ne veux pas que les médias viennent faire le siège de chez moi ; c’est compris ?’

‘Tout à fait, tout à fait ; je trouverai le moyen de vous donner satisfaction ; où est-ce que je puis vous contacter ?’

‘Oh, non ; vous ne me contacterez pas ; c’est moi qui vous contacterai ; je vous rappelle demain’.

Hector Sanz aurait pu hurler de triomphe ; il se frotta les mains de satisfaction ; il était déjà en train de planifier comment organiser sa conférence de presse : rendez-vous compte, un modeste tabloïd sur la scène mexicaine, organisant une conférence de presse pour le célébrissime Dr Patel ? La concurrence en serait verte de jalousie ! Leurs ventes n’allaient pas seulement s’envoler comme une fusée spatiale, elles resteraient en orbite ! Ça s’arrosait au champagne !

Tout le rez-de-chaussée de l’immeuble avait été débarrassé de ses meubles et une estrade avait été dressée, avec d’énormes drapeaux Américains et Mexicains croisés en toile de fond ; des microphones, des spots et des caméras de télé avaient été placés à des endroits stratégiques ; le rédacteur en chef avait repassé avec son équipe la liste de qui inviter ou ne pas inviter. Il avait plusieurs comptes à régler et c’était l’occasion idéale de le faire.

La sécurité devrait être assurée à l'intérieur comme à l'extérieur ; il s'était déjà arrangé avec le chef de la police pour qu'il mette deux douzaines de *guardias* à sa disposition, équipés de walkie-talkies ; il ne voulait courir aucun risque. Il se sentait comme un chef d'Etat s'apprêtant à en recevoir un autre très important et s'inquiétant du protocole et du décorum.

Le jour convenu, un break d'aspect innocent arriva deux heures avant l'heure de la conférence ; il descendit directement au garage dont la porte fut immédiatement refermée derrière lui. Herb et Floyd étaient venus seuls, refusant d'exposer Wendy à la curiosité des médias. Deux jeunes rédacteurs les firent monter en vitesse aux étages où on les fit entrer dans le bureau privé du rédacteur en chef ; Floyd présenta Herb au journaliste rayonnant, qui leur serra la main avec effusion.

Hector Sanz faisait pratiquement la fête à ses hôtes, leur offrant des boissons, du caviar, du champagne, qu'ils refusèrent poliment.

'Quelles dispositions avez-vous prises pour nous protéger de la presse et des paparazzi, M.Sanz ?' demanda Floyd d'un ton froid.

'Voici ce que je vous suggère ; je veux croire que vous trouverez ces conditions acceptables ; après que la réception qui suivra la conférence de presse soit terminée, vous resterez une heure de plus et puis vous partirez discrètement par une entrée privée que peu de gens utilisent ou même connaissent ; dès lors ça sera la nuit tombée et il y a des chances pour que personne ne s'attende à ce que vous soyez encore ici ; votre voiture aura été retirée du garage et parquée loin d'ici ; nous vous y conduirons'.

'Nous avons retenu deux suites de luxe avec piscines privées à l'un des meilleurs 'resorts' de Cancún pour deux semaines, tous frais payés ; un cadeau de la direction ; vous vous inscrirez sous d'autres noms afin qu'on ne vous dérange pas ; est-ce que cet arrangement vous convient ?'

'Je pense que ça ira ; maintenant, on va se préparer à affronter les *fieras* (bêtes féroces). Hector Sanz grimaça intérieurement à entendre de quel terme sa profession était qualifiée, mais il aurait été le denier à dire le contraire ; il savait à quoi il fallait s'abaisser pour survivre dans cette jungle, comme en faisait foi son récent comportement.

Après une heure et demie passées à répondre aux questions, cligner les yeux devant les flashes et transpirer sous les projecteurs malgré l'air conditionné, la conférence de presse était terminée ; le rédacteur en chef

jubilait ouvertement ; les plus important collègues venus de tout le pays, qui l'auraient regardé avec condescendance s'ils l'avaient rencontré dans la rue, l'appelaient maintenant par son prénom avec des sourires forcés; ils étaient venus sur invitations qui devaient être montrées aux deux guardias musclés postés à l'extérieur, filtrant les invités.

Trois autres personnes se trouvaient à l'extérieur, qui elles aussi auraient apprécié d'être admis à la conférence: l'agent Nathan Myers, le Dr Goering alias Marius Horst et un certain Dwight Blackman ; seul l'agent Myers savait qui étaient les deux autres et Blackman avait prit soin de ne pas être vu par le Professeur.

Des soupirs de soulagement étaient presque audibles dans chaque salle de réunion de toutes les principales compagnies pétrolières, sans parler des pays producteurs de pétrole et des fabricants d'automobiles, quand CNN, qui avait été invité, avaient montré dans un flash spécial les deux menaces à l'économie mondiale, déclarant que la bombe de la découverte miraculeuse avait été désamorcée comme une piqûre d'épingle dégonfle un ballon d'enfant. Une amère déception avait été exprimée par les écologistes du monde entier.

Les médias avaient soudain perdu tout intérêt dans l'histoire et c'était tout ce que Floyd, Wendy et Herb demandaient.

*

'Révérend ? Ici Blackman ; j'ai retrouvé le professeur ; vous voulez que je vous l'amène ?'

'Raccroche, espèce d'idiot ! Tu ne lis pas la presse ? T'es recherché pour meurtre comme les deux autres demeurés de ton équipe !'

Dwight Blackman lâcha le combiné comme si c'était un charbon ardant ; une sueur froide lui coulait dans le dos. Chaque putain de chose était allée de travers depuis que ce putain de Kraut les avait mêlés à sa combine à la noix ; et maintenant c'était *lui aussi* qui se retrouvait en cavale !

‘Floyd chéri, il est temps qu’on se marie ; ça commence à se voir’ dit Wendy ; ils avaient passé deux semaines de rêve au resort de Cancún et pas un seul paparazzi n’avait essayé de les photographier ; ils étaient devenus des nouvelles d’hier. Herb passait son temps à se bronzer et à pêcher, ce qui n’était pas la tasse de thé de Floyd ; il n’avait pas la patience du pêcheur à la ligne ; après quelques jours il était d’abord devenu apathique et puis agité ; Wendy lui avait demandé ce qu’il n’allait pas : sa réponse fut : l’inaction ; ce fut alors qu’elle le lui dit ; se marier quand sa grossesse serait trop visible l’aurait humiliée ; elle avait encore ce genre de principes.

‘Qu’est-ce que ça sera, Mme Patel, un grand mariage ou préfères-tu que ça reste une affaire privée ?

‘Strictement privée ; rien que nous deux, Herb et Tío Pepe’.

La réception de mariage eut lieu à la finca ; il n’y avait pas eu de cérémonie religieuse puisque Floyd était Hindou et Wendy Juive, bien qu’aucun des deux ne soit pratiquant.

A cette occasion Tío Pepe avait sorti de la naphtaline et revêtu son traditionnel habit brodé mexicain et son large sombrero ; il l’avait porté pour la dernière fois ça faisait trente ans pour le mariage de son fils aîné ; il lui allait encore, bien que maintenant le pantalon flotte un peu autour de la taille.

Herb avait l’œil humide après avoir embrassé la mariée. Son cadeau d’anniversaire avait été un chèque pour acheter le mobilier de la chambre du bébé, comme l’échographie avait révélé que ça serait une fille.

Deux jours après le mariage il déclara : ‘Eh bien, les enfants, j’ai aimé rester avec vous plus que je ne saurais le dire, mais il est grand temps que je m’en aille’

‘Où crois-tu que tu vas aller ? Tu peux rester ici aussi longtemps que tu voudras ; il y a plein de place’ protesta Floyd.

‘Merci, Floyd, mais je ne peux pas l’accepter ; ça n’est pas normal qu’un jeune couple comme vous vive avec un vieil idiot comme moi et bientôt il y aura aussi le bébé ; non, je dois rentrer pour mettre un peu d’ordre dans mes affaires, peut-être vendre l’appartement, mais je reviendrai, vous pouvez compter dessus ; quels sont tes projets maintenant, Floyd ?’

‘Je t’avais inclus dans mes projets ; je suis trop jeune pour passer mon temps à flâner et toi aussi ; j’avais pensé que nous trois pourrions peut-être

monter un genre de laboratoire et y faire ce que nous avons été entraînés à faire ; çà c'est jusqu'à ce que le bébé arrive ; à ce moment-là il faudra excuser Wendy'.

'Pendant un certain temps ; ne crois pas que tu puisses te débarrasser de moi si facilement, M.Patel' intervint Wendy.

'D'accord ; pendant un certain temps ; bon, qu'en dis-tu, Herb ?'

'Je reviendrai ; c'est promis'.

*

Floyd avait cette tête à nouveau ; quand Wendy lui parlait, il disait 'Excuse-moi chérie, qu'est-ce que tu disais ?' 'Où est-ce que tu étais ?' répliquait Wendy et Floyd souriait d'un air penaud en répondant 'Au loin encore une fois ; je me disais...' et Wendy souriait avec indulgence 'Laisse tes réflexions pour plus tard et occupe-toi un peu de ce qu'il y a dans ton assiette ; tu n'aimes pas mes *fajitas* ? 'Ce sont les meilleures que j'aie jamais mangé, chérie ; Herb va les adorer ; je l'ai invité à dîner pour Samedi'.

Herb avait tenu sa promesse ; deux mois après son départ il était revenu ; ils s'étaient mis à la recherche d'une maison pour lui tous les deux ; ils avaient trouvé une charmante vieille fermette à environ deux miles de chez eux et Floyd l'avait aidé à s'installer et arranger l'endroit. Désormais Wendy était enceinte de quatre mois et il n'était pas question qu'elle aide à peindre ou a déplacer les meubles.

Floyd n'avait plus à se cacher ; après la conférence de presse, les médias l'avaient laissé tranquille ; ce à quoi il avait réfléchi était le projet dont il avait discuté auparavant avec Herb : acheter ou faire construire un laboratoire, mais ce qu'il avait en tête allait coûter beaucoup d'argent ; même en s'associant à Herb, le financement et le matériel qu'il leur faudrait mangerait toutes leurs économies en rien de temps.

*

'Est-ce que tu aimerais voir la capitale, chérie ?' demanda Floyd à Wendy.

'La capitale ? Pourquoi çà ?'

'J'ai un rendez-vous en ville et tu pourrais m'accompagner ; on pourrait rester deux ou trois jours et admirer le paysage'.

'Tu ne m'avais pas parlé d'un rendez-vous ; avec qui ?'

‘Le Président’.

‘Tu veux dire *le* Président ?’

‘Oui, Ataulfo Pérez en personne’.

‘Tu plaisantes? Pourquoi ne m’en as-tu pas parlé avant ?’

‘Parce que je n’étais pas sûr qu’il veuille me voir ; j’ai écrit sans te le dire

‘Et maintenant ?’

‘Et maintenant çà’ et Floyd lui montra la lettre officielle qui l’invitait à rencontrer le Président dans deux jours.

‘Ça ne te ferait rien de m’expliquer ?’

‘Tu te souviens peut-être que le Président m’avait demandé publiquement d’aller le voir ?’

‘Oui, c’était avant la conférence de presse ; est-tu sûr qu’il veuille encore te voir ?’

‘Cette lettre en est la preuve’.

‘Et qu’est-ce que tu attends de lui ?’

‘De l’argent, beaucoup d’argent ; je veux qu’il finance notre projet ; je crois pouvoir le convaincre’.

‘Tu circules dans le grand monde à présent, M.Patel’

‘C’est la célébrité qui veut çà, Mme Patel ; eh bien, tu veux venir ?’

‘Aurais-tu l’intention d’y aller seul, par hasard ?

‘Pas vraiment ; j’avais pensé à le demander à Herb, mais je préfère ta compagnie ; le vol n’est pas très long depuis ici et nous serons les invités du Président’.

‘Hé, t’es plein de surprises aujourd’hui’.

‘Oui, n’est-ce pas ?’.

CHAPITRE 22

Floyd demeura plus d'une heure dans le bureau du Président ; il n'avait plus dès lors besoin d'un interprète, puisque son espagnol s'était amélioré, au point même de pouvoir utiliser des termes techniques qu'il avait soigneusement recherchés, pour ne pas paraître ridicule. Et de toutes manières il n'aurait pas accepté la présence d'un interprète ; l'entrevue devait rester strictement privée : face à face le Président et lui ; personne d'autre.

Quand il sortit du bureau du Président, il avait en poche une lettre officielle qui allait lui ouvrir les portes de tous les fournisseurs de matériel dont il avait besoin, mécanique ainsi qu'électronique, y compris ceux travaillant pour le ministère de la défense.

Rester deux jours dans la capitale fut tout ce qu'ils avaient pu supporter ; Wendy, dans son état, s'était sentie oppressée et à bout de souffle ; ils avaient été heureux de rentrer chez eux.

La construction du laboratoire se passait en douceur puisque Floyd et Herb en supervisaient chaque détail ; le site qu'ils avaient choisi par pur hasard se trouvait proche de Puerto Chicxulub ce qui, considérant ce qu'ils projetaient de faire, leur avait paru à tous deux être un heureux présage. Trouver les techniciens et les former avait été le casse-tête majeur ; la recherche qu'ils allaient entreprendre allait être très délicate et le secret total serait requis du personnel.

Délaissant Quetzalcóatl – le serpent à plumes – comme emblème pour la nouvelle société, vu qu'il était par trop utilisé, ils choisirent, suivant la suggestion de Wendy, l'Oiseau-Tonnerre des Indiens Pueblos ; ce n'était guère une divinité paléo-Mexicaine mais il était symbolique des récents exploits de Floyd et rappelait le quetzal.

La petite fille était née, une vraie poupée aux cheveux aile-de-corbeau, aux yeux noirs, à la peau mate, des fossettes aux joues, pratiquement une

vraie petite Mexicaine ; ils l'avaient nommée Rebecca comme la mère de Wendy, mais tout le monde l'appelait Becky.

Ils passèrent l'année suivante en recherches et développement ; le laboratoire vivait de subsides gouvernementaux, comme ils étaient tombés d'accord pour ne pas rechercher encore de clientèle privée ; désormais Floyd parlait l'espagnol comme un autochtone, tandis que l'espagnol d'Herb en était encore au charabia ; Wendy avait trouvé facile d'apprendre la langue, comme elle connaissait déjà le français ; en outre, ils parlaient surtout l'espagnol chez eux, entre la petite Becky qui l'avait appris de sa nounou Mexicaine et la nécessité de communiquer avec le personnel.

Le laboratoire devint en fait plus une usine qu'autre chose : la première chose dont ils s'occupèrent fut le robot ; la turbine d'hélicoptère pouvait attente ; il s'en occuperaient plus tard.

Il avait fallu construire le robot de toutes pièces ; il était destiné à l'extraction minière sous-marine en haute mer et aurait à supporter d'énormes pressions ; ce fut là qu'intervint Herb en tant que métallurgiste ; en outre il devrait être télécommandé ; ça devenait la spécialité de Floyd ; depuis qu'il avait bricolé son jouet favori 'Recovery', il avait essayé d'améliorer le système, fidèle à la doctrine de son idole, Nikola Tesla.

Quand l'Armée de l'Air Mexicaine reçut l'ordre de livrer une turbine à gaz et qu'on découvrit qu'elle était destiné à une compagnie dirigée par un certain Floyd Patel, ça éveilla l'attention d'un fonctionnaire du Ministère de la Défense.

Malgré les dénégations publiques que la découverte de Patel n'avait aucun avenir, le fait que le gouvernement soit en relation avec sa société jetait des doutes sur la sincérité de ces déclarations. En fait, le fonctionnaire en question avait trouvé que tout ce montage avait été très, très astucieux ; cette découverte était par trop importante pour la laisser tomber entre les mains du privé. Le renseignement fut discrètement communiqué à un ami et parvint jusqu'à la direction d'une importante compagnie pétrolière.

On avait cru que le cas Patel avait été enterré. Il semblerait maintenant qu'il ait rebondi.

Un jour, le garde en poste au portail du laboratoire leur rapporta qu'un personnage d'aspect innocent était venu demander ce que représentait l'emblème de l'Oiseau de Tonnerre peint sur l'immeuble, tandis que ses

yeux regardaient sans cesse à gauche et à droite. Selon le garde, ça devait être un *espía*.

Peu de temps après que la turbine ait été livrée, la compagnie d'électricité remarqua que la consommation d'électricité du laboratoire était descendue à presque rien ; ils étaient venus vérifier mais avaient été poliment éconduits par Floyd qui leur déclara qu'ils s'adressent au ministère de la *Hacienda* (Finances) qui payait les factures. Floyd s'était rendu compte qu'ils avaient commis une erreur constituant un manquement à la sécurité : la turbine, accouplée à une génératrice ordinaire produisait leur propre électricité à partir d'eau et naturellement la compagnie d'électricité s'en était inquiétée.

Avec l'aide d'Herb et du matériel adéquat, il avait été bien plus facile d'installer un système qui alimentait en eau pulvérisée la turbine dont la chambre de précombustion avait été équipée d'un réservoir pour le catalyseur ; en considérant ce que Floyd avait été capable de réaliser, équipé d'outils primitifs pour faire fonctionner à l'eau un moteur turbo-diesel ordinaire, le faire à l'aide d'un matériel sophistiqué pour une turbine à gaz avait été pour lui un jeu d'enfant.

Ensemble ils avaient fait une réalité de la célèbre turbine à gaz idéalisée fonctionnant sur le cycle de Brayton ; ils auraient dû la maintenir au stade expérimental ; au lieu de çà, Floyd l'avait trouvée tellement séduisante qu'ils avaient gardé la turbine pour leur fournir leur propre électricité et ça avait été son erreur. Après que l'employé de la compagnie d'électricité soit parti, Floyd s'occupa de revenir à l'ancien système ; après tout, ça n'était pas eux qui payaient les factures.

Dans le peu de temps libre qu'il s'octroyait, Floyd devint de plus en plus intéressé par la civilisation pré-colombienne, comme n'importe qui doté d'un minimum d'intelligence devait forcément y arriver, une fois immergé dans cet environnement; il était fasciné par les aspects les plus subtiles des croyances religieuses des Indiens d'Amérique – mis à part l'aspect spectaculaire des sanglants sacrifices humains – par leurs pyramides en escaliers et leur signification symbolique ; il avait encore des doutes quant à la raison pour laquelle – une fois rectifiée l'erreur historique de Christophe Colomb – les peuples Aztèque et Maya, pour ne parler que des deux principaux, étaient encore appelés Indiens et avant tout il était certain qu'ils étaient au courant de la météorite ; tout semblait l'indiquer : leur expertise en astronomie, cosmogonie, géométrie et métallurgie : ils avaient réussi à extraire du platine par fusion du minerai! Ceci ajouté aux mystérieux gigantesques dessins sur le sol qui n'avaient de sens que vus depuis un avion volant à haute altitude ou bien d'un satellite, et il croyait fermement que rien n'arrive totalement par hasard : son arrivée ici, un Indien parmi les Indiens ; il devait y avoir une raison pour çà ; c'était l'une de ses superstitions.

Du côté de son père, il provenait d'une nation qui se targuait d'être peut-être la plus ancienne civilisation connue de l'homme : plus de douze mille ans ; son peuple avait été piétiné par les Anglais comme les Indiens locaux l'avaient été par les Espagnols ; ceci créait un lien entre les deux peuples, une relation familiale qui allait plus loin que partager un même nom. Et si l'erreur de Colomb n'en n'avait pas été une après tout ? se demandait-il.

Il commença à potasser le peu de littérature paléo-mexicaine qu'il avait pu trouver à la bibliothèque municipale de Mérida, concernant les Olmecs, Mayas, Toltecs et Zapotecs ; et plus il lisait, plus il se sentait humble devant l'importance de ce qu'ils avaient accompli et honteux, en tant qu'Américain, de la manière dont les Yankees traitaient les Indiens Américains, quand ils avaient toutes les raisons du monde pour rester muets à leur sujet ; et il prit çà comme un triomphe personnel quand il apprit qu'à l'origine ces Indiens Américains étaient venus d'Asie et que son intuition avait été la bonne ; le site de Chichén Itzá était tout proche ; les Dimanches

il emmena Wendy et la petite Becky y pique-niquer tandis qu'Herb allait pêcher.

Il avait vécu sa vie entière en totale ignorance de la richesse d'art et d'architecture qui se trouvait si proche de lui, à peine six cent miles d'Atlanta à vol d'oiseau ; il avait été immergé dans la technologie si profondément qu'il avait négligé les aspects les plus enrichissants de la culture.

Un beau matin, un homme pauvrement mais méticuleusement vêtu vint frapper à la porte, demandant à voir le Dr Patel. Le garde de service appela Floyd pour lui demander s'il devait laisser entrer cet homme-là ; sur l'écran de contrôle, Floyd eut du mal à reconnaître Marius Horst. 'Laisse-le entrer, Estebán' dit-il.

Après s'être incliné avec raideur sans tendre la main, puisque Floyd ne l'avait pas fait, Horst se tint devant lui ; il avait l'air plus maigre qu'avant ; les chaussures éculées avaient été soigneusement cirées ; les poignets de sa chemise blanche étaient élimés ; il avait l'air d'être dans une mauvaise passe.

'Eh bien, Dr Goering, qu'est-ce qui vous amène cette fois ?' demanda Floyd.

'Hum ; je sis venu vous voir à titre privé, Dr Patel ; je n'ai plus rien à voir avec ce qu'il reste de Green Hope ; j'ai rompu les liens avec eux depuis longtemps ; j'ai rencontré par hasard M.McCall à Veracruz ; j'ai entendu dire qu'il est votre associé maintenant dans le superbe laboratoire que voici et me suis demandé si...'

'Oui, il m'a dit qu'il vous avait rencontré ; très bien ; je vais vous rendre les choses plus faciles bien qu'à vrai dire je me demande pourquoi ; c'est un travail que vous cherchez, n'est-ce pas ?'

'Oui, Dr Patel' répondit Horst, visiblement soulagé.

'Et dans quel domaine ?'

'Dans tout ce que vous voudrez bien me proposer, Monsieur ; vous connaissez mes références...'

'Oui, çà je les connais ; ce que je me demande c'est si je dois le faire ou non ; en outre nous faisons ici des recherches confidentielles et vous n'avez pas l'autorisation d'accéder à nos travaux ; il faudra d'abord que j'en discute avec mon associé et ensuite qu'on interroge les autorités ; je ne peux pas vous donner de réponse dès maintenant, mais pour être honnête je ne crois pas que vous ayez de grandes chances'.

Il avait pu lire dans les yeux d'Horst à quel point l'homme semblait désespéré et il eut pitié de lui, se souvenant de ce qu'il s'était trouvé lui-même dans une telle situation il y avait peu de temps de çà; il se souvenait aussi de comment Nikola Tesla s'était retrouvé à la fin de sa vie : un homme seul, en dépit de tous les honneurs qui lui avaient été conférés, ruiné par son manque de prévoyance et sa générosité.

‘Très bien ; tenez-bon ; laissez-moi un numéro de téléphone où je puisse vous joindre’.

‘Hum ! l’endroit où je loge en ce moment n’a pas le téléphone et j’ai dû , euh, me débarrasser de mon téléphone mobile’.

‘C’est bon ; rappelez-moi dans une semaine et prenez çà’ Sortant de son portefeuille deux billets de cinquante dollars il les tendit à l’homme qui avait pâli et il avait grimacé intérieurement à voir son regard de fierté humiliée.

‘Prenez-les ; ça n’est qu’un prêt ; vous me rembourserez plus tard’.

‘Merci Dr Patel’ répondit Horst d’une voix chevrotante. S’inclinant à nouveau avec raideur il fit demi-tour et s’en alla.

Floyd le regarda s’en aller pensivement. La visite d’Horst lui avait donné à réfléchir ; un jour on se trouve au sommet et le lendemain on mord la poussière ; il se souvenait d’Horst du temps de sa gloire, lui apportant un million de dollars comme s’il distribuait le courrier ; et maintenant le type était venu pratiquement mendier un travail. Il veillerait à ne plus jamais se retrouver dans une telle situation.

Herb, Wendy et Floyd avaient discuté de la sagesse d’engager l’ancien professeur ; Herb n’était ni pour ni contre mais Wendy était carrément contre ; Floyd lui avait rappelé qu’il ne fallait pas laisser ses préjugés contre les Allemands aveugler son jugement.

‘Cet homme peut nous être utile ; je crois qu’il est sincère quand il dit qu’il n’a plus rien à voir avec Fischer et sa bande ; en outre le Révérend a d’autres chats à fouetter en ce moment que chercher à se venger de lui ; Horst a besoin d’un travail, c’est parfaitement clair; si on lui en fournit un je ne crois pas qu’on ait à le regretter ; après tout, le seul secret que nous ayons à protéger est l’origine du métal qu’Herb a utilisé dans le catalyseur ; ce secret n’est écrit nulle part, donc il ne pourrait guère le voler ; donnons-lui sa chance’.

‘C’est bon, alors, mais surveille-le de près’ lui dit Wendy.

CHAPITRE 23

Nathan Myers avait décidé de son propre chef que le seul homme valant la peine d'être suivi était le professeur Allemand ; comme il n'avait pas été en contact avec le Bureau depuis un moment, il n'était même pas au courant que le professeur était recherché pour interrogatoire.

Horst semblait être venu seul : aucune équipe d'hommes de main n'était apparue dans son sillage et Nathan Myers se demandait ce que cherchait le professeur cette fois-ci. Il l'avait suivi discrètement pendant quelques jours ; l'homme résidait dans un petit hôtel en ville, non loin du sien ; il ne sortait que pour les repas et la presse, qu'il semblait lire attentivement et avec anxiété ; son attitude était étonnante ; il paraissait évident qu'il était revenu au Mexique au sujet de Patel, et pourtant il n'avait pas essayé de reprendre contact avec lui après la conférence de presse, autant qu'il puisse le dire ; quant à l'homme de main qui, lui aussi, avait attendu hors de l'immeuble du journal, Myers ne l'avait pas revu ; tout çà le tarabustait ; il aimait bien comprendre ce qu'il se passait quand il s'occupait d'une affaire et dans le cas présent, il ne comprenait rien à la conduite des protagonistes.

Après quelques jours de surveillance infructueuse de son personnage, il s'en désintéressa ; la presse américaine qui arrivait aux kiosques avec deux ou trois jours de retard ne lui servait à rien en ce qui concernait les événements locaux ; quant à la presse locale, il était incapable de la lire de toutes façons. Il s'apprêtait à rentrer à Atlanta et à son bureau quand il se dit qu'avoir recours à la même méthode qu'il avait utilisée avec succès à Matamoros pourrait produire des résultats. Il décida de s'accorder encore quelques jours et rechercher la fille dans les parkings des supermarchés ; effectivement elle vint un jour faire ses courses au Continente ; elle ne le connaissait pas de vue, aussi décida-t-il de suivre sa fourgonnette, rien que pour voir où ils habitaient ; si sa mémoire était bonne – se dit-il avec humour – elle semblait être enceinte ; ça voulait dire qu'ils resteraient sur place un bon moment.

Il n’eût aucun mal à la suivre jusqu’à la maison où ils vivaient ; ils semblaient s’en sortir plutôt bien maintenant, à en juger par l’aspect de la maison ; ça voulait dire que c’était de l’argent qu’ils avaient échangé avec le professeur Allemand, comme il s’en était douté.

Très bien, se dit-il ; maintenant je sais où ils habitent ; et à quoi ça va me servir ? Je suis simplement intéressé par ce jeune homme avec son break magique, fut la réponse qu’il se donna ; il se sentait un peu idiot ; il n’avait pas l’habitude de poursuivre les chimères ; en règle générale, tout ce qu’il faisait avait un but déterminé et cette fois-ci ce qu’il faisait n’en avait aucun valable ; était-ce un signe qu’il était temps qu’il prenne sa retraite, se demanda-t-il ? Et pourquoi pas ? Qu’est-ce qu’il avait encore à prouver ? Pourquoi ne pas considérer que sa carrière était terminée et se retirer ici-même au lieu de la Floride comme l’avaient fait la plupart de ses amis ? La vie ici était moins chère, les gens étaient plutôt accueillants ; la langue ? Il aurait plein de temps libre ; il pourrait le passer à apprendre l’espagnol.

Il ne lui fallut que quelques instants pour prendre sa décision ; il allait retourner à Atlanta, mettre en route sa retraite et revenir ici.

*

Les choses étaient revenues à la normale à El Alacrán ; pendant un certain temps il y avait eu quelque agitation quand on avait appris que Patel s’était fait construire un laboratoire et que d’une certaine manière le gouvernement y était impliqué ; Hector Sanz avait envoyé un reporter y fourrer son nez mais il était revenu bredouille ; pourtant le rédacteur en chef se souvenait avec nostalgie de l’exaltation qu’il avait ressentie à conduire, ne fusse qu’un court moment, la seule voiture au monde qui marchait à l’eau, comment il s’était senti comme un petit garçon avec un jouet neuf qu’aucun autre garçon ne pourrait jamais avoir ; non, Patel n’en avait pas encore fini avec lui ; il était certain que l’homme qui l’avait fait connaître du reste des médias allait se retrouver sous les feux de la rampe un jour ou l’autre ; et ce jour-là, lui, Hector Sanz, serait là pour réclamer sa part de gloire.

*

Quelques mois s’étaient écoulés et Wendy était à nouveau enceinte; l’échographie avait révélé que cette fois çà allait être un garçon qu’ils allaient prénommer Herbert.

*

Marius Horst avait été engagé comme assistant de Floyd ; l’ancien professeur s’était senti très ému quand son appel avait été transféré au Dr Patel en personne et qu’il lui avait demandé de passer le voir. Depuis le jour où il avait pris son service chez Thunderbird, son attitude avait été une de dévouement à sa tâche, de respect pour un employeur qui était assez jeune pour être son fils et bien qu’il ne le manifestât pas, de gratitude ; le jeune homme aurait très bien pu l’envoyer promener après ce qu’on lui avait fait.

Ses relations avec Herb McCall étaient plus contraintes ; il sentait que le métallurgiste se méfiait de lui ; il avait compris qu’il aurait à prouver à ses deux employeurs qu’il était digne de leur confiance.

Quand le Dr Patel lui avait demandé de faire des recherches sur le catalyseur qui avait tout déclenché, il avait été à la fois surpris et exalté ; il s’était permis de demander s’ils avaient pu le reproduire ; le Dr Patel avait souri sardoniquement à entendre çà et lui avait répondu : non Monsieur ; ce sur quoi vous allez travailler est ce qu’il reste du lot original ; je ne vous ai vendu que soixante dix pour cent du produit ; le reste, je l’ai gardé pour mes propres expériences.

*

Marius Horst avait vécu au jour le jour depuis qu’il avait traversé la frontière ; au début il était descendu dans des hôtels confortables, confiant en ce qu’il pourrait bientôt retourner aux États Unis, une fois les choses apaisées, en quelque sorte ; quand il était devenu apparent que Green Hope avait de graves ennuis avec les autorités fédérales, il en avait déduit qu’en toute logique ils ne tarderaient pas à s’occuper de lui, s’il se présentait chez lui pour y ramasser son courrier ou à sa banque pour y vendre ses actions ; aussi se résigna-t-il à rester au Mexique de manière plus ou moins permanente.

Au train où il dépensait, ses ressources fondaient rapidement; il fit un bref bilan de sa situation : pas de quoi pavoiser, comme les Américains l’auraient dit ; de modestes hôtels en posadas, il vit sa position sociale diminuer au point d’atteindre le seuil de la pauvreté ; il se sentait pris au

piège ; il avait besoin de gagner de l'argent et vite mais la seule façon d'y parvenir était de trouver du travail ; il n'avait aucune relation dans le pays et ne savait pas parler la langue, aussi ses chances étaient-elles minces ; la seule personne qu'il connaisse était le Dr Patel et il n'osait pas le contacter, même après la conférence de presse ; son seul coup de chance était arrivé quand il avait lu dans Times Magazine un article concernant Floyd Patel qui lui avait appris qu'il s'était installé au Mexique et y avait ouvert son propre laboratoire.

Prenant son courage à deux mains en espérant que sa chance enfin tourne, il alla frapper à la porte du Dr Patel.

Les relations entre Floyd et Horst devinrent progressivement moins formelles ; le tournant avait été quand ils avaient découvert que tous deux partageaient une admiration commune pour Nikola Tesla ; ils échangèrent des opinions au sujet des découvertes du grand savant, sur ce qu'il n'avait pas révélé mais à quoi il avait fait allusion, sur le probable contenu de son testament scientifique.

Le laboratoire était équipé de tout les instruments qui avaient manqué à Horst pour analyser le catalyseur ; un matin il avait annoncé qu'il était certain que le composé contienne un nouvel élément qu'on ne pouvait pas isoler mais qui existait vraiment. Floyd s'était demandé quand le professeur allait parvenir à cette conclusion ; ça ne lui avait pris bien longtemps.

'Il faut qu'on fasse une annonce à ce sujet, Dr Patel'.

'Et qu'est-ce que nous aurions à montrer à la communauté scientifique, Marius ? On sait qu'il existe plusieurs éléments sur cette planète, mais qui n'ont pas été isolés non plus ; on ne leur a attribué aucun nom ; on leur a seulement réservé une place dans la table de Mendeleev ; ce que je vous suggère est qu'on l'appelle en privé l'élément numéro 101 jusqu'à ce qu'on puisse l'isoler'.

'Et quel nom lui donnerait-on, Docteur ?'

'Arrêtez de m'appeler docteur, Marius ; ici, je suis Floyd pour tout le monde sauf vous,'

'Je crois pas pouvoir arriver à vous appeler par votre prénom, Monsieur'.

'Très bien alors ; appelez-moi M.Patel si vous voulez ; le nom que je suggère est le Chicxulubium, bien que ce soit un nom un peu long pour un nouvel élément'.

'Je vois ; comme la ville'.

'C'est çà ; comme la ville'.

'Est-ce qu'il ne serait pas plus approprié de l'appeler le Patelium ?'

'Si on doit le faire, il faudrait l'appeler le McCallium ; c'est lui qui a fabriqué le composé; ma femme et moi lui avons simplement trouvé un nouvel usage'.

'Votre *femme,* Monsieur ?'

‘Oui ; c’est elle qui a fait marcher le moteur diesel à l’eau, même si c’est moi qui l’ait suggéré ; sans son expertise, ça n’aurait jamais marché’.

‘Je n’étais pas au courant de çà ; voulez-vous transmettre mes félicitations à Mme Patel ?’

‘Je le ferai, Marius ; maintenant cessez de vous inquiéter de la nature de l’élément inconnu ; essayez plutôt de trouver de nouveaux usages pour le catalyseur ; ça devrait vous occuper assez comme çà’.

‘Je vais m’en occuper sans nul doute, M.Patel ; entre temps, serait-ce trop demander que d’examiner ce fameux moteur diesel ?’

‘Bien sûr que non ; vous pourrez le faire marcher à l’intérieur, mais ne le démontez pas; si vous le désirez, je vous expliquerai la méthode que ma femme a utilisée pour faire adhérer le composé aux parties essentielles’.

Tío Pepe se sentait comme une âme en peine ; depuis que les jeunes gringos s’étaient mariés et avaient cessé de venir, il s’était senti inutile ; le garage qu’ils avaient acheté était resté fermé, bien qu’ils continuent à lui payer son salaire ; la *camioneta* avait été enlevée ; il ne savait plus quoi faire de ses dix doigts, quoi faire de ses journées ; ce qui lui manquait le plus était leur compagnie; ils avaient été tellement gentils avec lui, allant jusqu’à lui faire fabriquer des dentiers chez un dentiste en ville ; ces dentiers lui avaient été complètement inutiles car il n’avait pu les garder que quelques minutes : ils lui donnaient envie de vomir ; il était tellement habitué à mâcher sa nourriture avec ses gencives dures comme des os que n’importe quelle aide artificielle était pire qu’inutile.

De temps en temps, ils venaient lui rendre visite, amenant avec eux l’adorable niña qu’il avait le droit de tenir dans ses bras ; ces rares visites illuminaient sa journée mais après il se sentait plus seul que jamais. Un jour il s’enhardit à demander au jeune homme s’il ne pourrait pas l’employer là où il travaillait, comme gardien, concierge, n’importe quoi ; il lui avait fallu beaucoup de gestes, d’explications zézayantes mais il parvint finalement à faire comprendre sa demande au jeune gringo.

En rien de temps l’affaire avait été conclue; Tío Pepe était encore capable de conduire : on lui donna l’usage d’une voiture d’entreprise, une petite Renault de fabrication locale qui arborait l’emblème du Thunderbird, afin qu’il n’ait pas à se déplacer en bus ; il fut équipé d’un uniforme neuf

accompagné d'une matraque et se vit attribuer le titre de *guardia*, mais il passait la plupart de son temps à réviser les voitures de l'entreprise ; Tío Pepe était redevenu le plus fier et le plus heureux vieil homme du monde.

Nathan Myers était désormais un homme libre de ses mouvements ; sa demande de retraite avait été acceptée et il était prêt à se rendre au sud et, il l'espérait, de façon permanente. Il avait quitté Atlanta sans aucun regret ; l'appartement de célibataire où il avait vécu durant ces trois dernières années avait été loué meublé ; il ne lui avait jamais beaucoup plu ; il avait calculé que ce qu'il payait comme loyer pour un an à Atlanta lui suffirait pour s'acheter une petite maison à Mérida avec peut-être même un bout de jardin en plus; il allait s'acheter de vrais meubles mexicains et profiter de la vie.

Trouver ce que Patel faisait à présent avait été résolu pour lui par le Time Magazine, comme çà l'avait été pour Marius Horst. Le jeune scientifique semblait se débrouiller comme un chef ; pour avoir reçu une aide gouvernementale aussi vite, il devait avoir eu à avancer plus d'arguments que ce qu'il avait montré la conférence de presse; raison de plus pour lui rendre une visite amicale. Un matin il se rendit aux laboratoires Thunderbird.

Floyd n'en croyait pas ses yeux quand il aperçut le visage de l'agent du FBI sur le moniteur ; 'Laisse-le passer, Estebán' répondit-il à la question du garde. « On dirait que tous les états Unis se rassemblent ici ; je me demande ce qu'il me veut maintenant » se demanda-t-il.

'Entrez, agent Myers ; qu'est-ce qui vous amène ? Que me veut le FBI maintenant ?'

'Je n'appartiens plus au FBI, M.Patel ; je suis retraité'.

'Ah, vraiment ? Dans ce cas que faites-vous ici ?'

'Je suis venu vous rendre une visite amicale, c'est tout ; j'ai toujours été curieux de savoir comment vous vous êtes arrangé pour que votre catalyseur accomplisse ce tour de magie que la presse du monde entier a acclamé'.

'Et vous êtes venu des États Unis rien que pour ça ? A qui voulez-vous faire avaler çà ?'

‘Je vous en prie, ne le prenez pas comme çà, M.Patel ; je suis véritablement intéressé par ce que vous faites ; je veux bien admettre que par le passé vous avez eu toutes les raisons de vous méfier des autorités, mais à cette époque nous enquêtions sur les activités criminelles de ...’ Juste à ce moment-là Marius Horst entra, un écritoire à pinces à la main.

‘Ah, M.Horst, on se rencontre enfin’. Marius Horst s’était arrêté net quand ce parfait étranger l’avait appelé par son nom et il regardait Floyd d’un air interrogateur.

‘Marius, je vous présente l’agent Myers, du FBI’.

Horst avait pâli.

‘Ancien agent du FBI ; je suis en retraite maintenant, comme je viens de le dire à M.Patel ; vous n’avez rien à craindre de moi, mais à vous voir vous semblez travailler ici’.

‘M.Horst fait partie de notre personnel’ dit Floyd simplement.

Nathan Myers eut un petit rire ‘ Les choses ont bien changé en peu de temps ; vous devez être au courant de ce que j’étais présent près de Matamoros quand un échange a eu lieu et c’est probablement à cause de moi que le Révérend Fischer a été cuisiné’.

‘Non, je ne crois pas que M.Horst soit au courant de çà’ répondit Floyd à la place du professeur qui avait pâli plus encore.

‘Mais tout çà c’est du passé, Messieurs ; je suis juste venu voir comment ça se passe pour M.Patel ; comme tout le monde, je m’intéresse à vos recherches pour des raisons purement académiques ; je le répète, aucun de vous n’a quoi que ce soit à craindre de moi, non que M.Patel l’ait jamais eu ; il n’a jamais été soupçonné de quoi que ce soit; je ne faisais qu’obéir aux ordres quand j’enquêtais sur les cambriolages’.

Horst avait rougi à entendre les dernières paroles de Myers.

‘Veuillez m’excuser, Messieurs, mais je viens juste de me rappeler qu’une expérience est en cours au laboratoire et je dois...’ dit-il d’une voix légèrement tremblante.

‘Allez-y, bien sûr, Marius’ lui dit Floyd. Quand le professeur fut sorti, Floyd se tourna vers Nathan Myers.

‘Asseyez-vous, M.Myers et dites-moi pourquoi le gouvernement américain s’intéresse tellement à ce que je fais ; oh, je puis vous offrir une tasse de café ?’

‘Merci, M.Patel ; oui, une tasse de café serait la bienvenue ; je le prends noir, sans sucre’ Après avoir avalé quelques gorgées du breuvage brûlant, servi dans des tasses en porcelaine et non en papier, il continua : Au début, je n’avais aucune idée de pourquoi Washington voulait en savoir plus sur vos recherches ; maintenant que j’ai appris ce que cette recherche concerne, j’en comprends la raison ; n’importe quel gouvernement s’y serait intéressé ; on dirait que vous avez marché sur les pieds de gens très importants, M.Patel et d’après ce que je vois ici, j’en déduis que le gouvernement mexicain vous a pris sous son aile, vous et votre associé, ; sage décision de leur part ; notre propre gouvernement aurait dû le faire lui-même’.

‘Comme vous l’avez fait remarquer à l’instant, il semblerait que nous ayons marché sur les pieds de gens très puissants et pas seulement aux USA ; les menaces voilées des lobbies du pétrole ne sont pas à prendre à la légère et nous avions besoin de protection pour pouvoir poursuivre nos recherches ; le gouvernement mexicain nous l’a fournie, mais, comme je l’ai expliqué à la conférence de presse dont vous avez peut-être entendu parler, ce que nous avons pu accomplir était un coup de chance ; nous sommes incapables de le refaire ; ce que nous faisons en ce moment est totalement différent ; nous travaillons principalement sur l’électronique’.

‘L’électronique est un sujet aussi sensible que produire de l’énergie sans pollution, M.Patel, vous le savez mieux que moi’.

‘C’est exact et c’est pourquoi je ne vous en dirai pas plus long à ce sujet ; à propos, puisque vous avez parlé de votre présence à Matamoros quand Horst et moi avons fait l’échange, je dois vous dire que je vous ai aperçu sur la route ; je me suis toujours demandé pourquoi vous n’étiez pas intervenu à ce moment-là’.

‘J’étais seul et je n’agissais pas officiellement ; tout ce que j’ai fait était prendre des photos, mais elles ont suffi pour que le Bureau commence à enquêter sur les activités de Green Hope’.

‘Je vois; est-ce que vous, ou plutôt vos anciens collègues, surveillez Fischer maintenant que Green Hope semble s’être effondré?’

‘Je ne saurais le dire, mais faites confiance à un type comme Fischer pour rebondir ; un beau jour vous le verrez diriger quelque nouveau mouvement sous un autre nom ; très bien ; merci pour le café ; il faut que

j’y aille maintenant, mais avant de partir est-ce que je pourrais jeter un coup d’œil à votre fantastique pickup ?’

‘Bien sûr ; venez avec moi’ Floyd le conduisit vers le vaste garage où la Toyota était exposée sur une estrade, exactement comme un nouveau modèle à un salon de l’automobile.

‘Et votre diesel marche vraiment à l’eau ? Je n’arrive pas à le croire’.

‘Il marche en effet et mieux qu’avec du gasoil ; le problème est qu’on ne peut plus produire le catalyseur, et Dieu merci’.

‘Je vous comprends ; pourtant vous feriez mieux de garder votre garage fermé jour et nuit ; d’après ce que je vois ici, la sécurité me semble un peu relâchée’.

‘Oui ; nous en avons discuté avec mon associé pas plus tard que la semaine dernière ; peut-être que vous pourriez nous conseiller à ce sujet’.

‘Je n’y avais pas pensé, mais pourquoi pas ?’

‘Est-ce que vous avez l’intention de rester longtemps par ici ?’

‘J’ai l’intention de m’y installer ; peut-être que *vous* pourriez me conseiller là-dessus ?’

‘Si vous y pensez sérieusement, je pourrais peut-être ; dites-moi, vous ne connaissez pas encore ma femme ; venez donc dîner Samedi soir; M.McCall sera là lui aussi ; on pourra parler du temps passé ; voici ma carte avec mon adresse personnelle’.

‘Merci infiniment, M.Patel ; j’apprécie beaucoup votre attitude et votre invitation’. Nathan Myers ne fit pas état du fait qu’il savait déjà où son hôte habitait ; ça aurait été maladroit.

CHAPITRE 24

Marius Horst s’essuya le front avec son impeccable mouchoir blanc ; se retrouver soudain face à face avec un agent du FBI, même s’il était retraité, l’avait mis mal à l’aise ; il avait jours été mal à l’aise en présence de la police ; n’importe quelle police ; ça devait être une réminiscence de sa

jeunesse, quand la Gestapo mettait *tout le monde* mal à l'aise ; et qu'on lui rappelle les cambriolages, auxquels il n'avait pas participé mais dans lesquels il était plus ou moins impliqué, l'avait fait rougir.

Il avait dit la vérité quand il avait déclaré qu'une expérience était en cours ; il était venu consulter le Dr Patel – *Monsieur* Patel se rappela-t-il de l'appeler désormais – au sujet des propriété électriques du catalyseur puisque son employeur lui avait demandé de travailler là-dessus, quand le passé récent avait refait surface sous la forme d'un policier, remuant des souvenirs déplaisants. Il décida de continuer avec sa propre idée sans importuner M.Patel avec des détails triviaux.

Il resta tard cette nuit-là, expérimentant, prenant des notes, fasciné par ce qu'il était en train de découvrir.

Ce fut Tío Pepe qui le découvrit le lendemain ; le vieil homme, tout tremblant, courut vers le bureau de Floyd, l'émotion brouillant son élocution déjà inintelligible ; Horst reposait sur le côté gauche, les yeux entre-ouverts, un sourire étrange aux lèvres : moitié triomphe, moitié incrédulité ; ses deux mains portaient des traces de brûlure : à l'évidence il avait été électrocuté ; le tube à vide en mille morceaux que Floyd avait fabriqué à Atlanta reposait à côté de lui.

Le choc et le chagrin se disputaient la préséance dans l'ordre des sentiments de Floyd ; il en était arrivé à bien aimer et apprécier l'ancien professeur avec ses manières surannées et son dévouement à sa tâche. Las de tout, il retourna à son bureau pour appeler la police.

Herb McCall s'était sentit tout drôle depuis un certain temps ; les nausées du matin, qu'on associe souvent avec celles de la femme enceinte, étaient devenues plus fréquentes ; il avait réduit la consommation du Jameson qu'il préférait aux autres alcools, mais ça n'avait pas servi à grand chose ; après le choc de la perte d'Horst d'une façon si tragique, ils avaient pris des mesures pour empêcher tous les techniciens du laboratoire de bricoler avec le catalyseur qui avait tué une fois de plus ; le composé était désormais enfermé dans un énorme coffre fort dont seul Floyd et lui-même

connaissaient la combinaison ; un simple casier cadenassé avait été jugé insuffisant.

On avait annulé le dîner chez Wendy et Floyd auquel Myers avait été invité ; il avait revu Myers plus tard ; ils étaient même devenus copains quand ils avaient découvert que tous deux aimaient la pêche à la ligne. Ils avaient à peu près le même âge ; ils avaient été pêcher ensemble plusieurs fois.

Sous prétexte d'avoir à régler des affaires personnelles il avait pris l'avion pour Atlanta pour aller consulter son docteur ; le verdict avait été celui qu'il avait redouté d'entendre : cancer du foie ; on lui avait suggéré la chimiothérapie, mais il en savait assez sur cette maladie pour pouvoir affirmer qu'avec tout autre organe il y aurait eu une chance, mais le foie était l'un de ces bâtards avec lesquels on ne pouvait pas composer ; il avait probablement payé le prix pour avoir bricolé trop longtemps avec des produits plus ou moins radioactifs ; et pourtant, il avait fait très attention, surtout avec le nouveau catalyseur qui avait causé tant d'ennuis ; il l'avait testé lui-même pour sa radioactivité.

Il maudit le sort qui le frappait; juste au moment où il avait trouvé la tranquillité d'esprit et le bonheur auprès du couple dont il se sentait plus proche qu'avec sa propre famille, la Faucheuse était arrivée, lui annonçant l'issue fatale.

*

A son retour, il commença tranquillement à mettre de l'ordre dans ses affaires personnelles ; il rédigea un testament antidaté de trois mois, par lequel il léguait tous ses biens à Wendy ; déduction faite des droits de succession, l'héritage se monterait à près de trois millions de dollars. Ne laissant rien paraître, il continua à travailler jusqu'au moment où les nausées devinrent des douleurs ; avant que les stigmates de la maladie soient visibles sur son visage, il décida de prendre une retraite définitive. Il ne laissa aucun mot ni aucune piste conduisant à ce qu'il projetait de faire ; il voulait qu'ils croient qu'il avait été victime d'un accident.

Il partit seul à la pêche un Samedi ; sa barque vide dériva jusqu'à la côte ; son corps ne fut jamais retrouvé.

Wendy ainsi que Floyd, inconsolables, en eurent le cœur brisé ; un service *in memoriam* se tint dans une église catholique, faute d'une baptiste.

Le laboratoire resta fermé pendant une semaine ; Floyd avait besoin de temps pour réfléchir à quoi faire par la suite.

Wendy se déplaçait dans la maison comme un zombie, en état de choc, l'œil sec malgré son chagrin, souriant à peine à la petite Becky qui ne cessait de demander où était Oncle Herb. Le nouveau bébé devait arriver dans deux mois. Tous deux avaient besoin de repos et d'un changement d'atmosphère ; ils décidèrent d'aller passer une semaine à Cancún.

Tandis que Wendy et Becky jouaient sur la plage, Floyd se détendait sur une chaise longue, ressassant des idées noires dans sa tête ; depuis le jour où il avait par hasard fait la découverte qui avait provoqué un tel bouleversement dans leur vie, trois personnes de sa connaissance avaient trouvé une mort tragique, deux d'entre eux directement à cause du catalyseur ; le troisième avait été un de trop ; la partie Indienne en lui, lui disait que la mystérieuse météorite devait porter en elle une malédiction. Peut-être devrait-il laisser tout tomber, quitter la région et se tourner vers d'autres activités.

Cette nuit-là Wendy et lui eurent une longue discussion, au lit, blottis l'un contre l'autre dans l'obscurité ; après avoir retourné tous les aspects de la situation pendant plus d'une heure, ils décidèrent ensemble de s'en tenir au plan de Floyd.

Floyd écrivit au Président, sollicitant un entretien ; l'invitation lui parvint une semaine plus tard et il prit un vol pour Mexico City.

'*Buenas tardes, Señor Patel*'.

'*Buenas tardes, Señor Presidente*'.

'A quel propos vouliez-vous me voir ,Señor Patel ?'

'Quelque chose de très important, Señor Presidente ; quelque chose qui peut changer l'avenir de votre pays, si vous en décidez ainsi'.

'Si j'en décide ? Dites-moi tout'.

'Ça peut être une longue histoire, Monsieur'.

'J'ai demandé qu'on ne me dérange pas, Señor ; quand vous venez me voir, je sais que vous ne me ferez pas perdre mon temps ; je suis toute ouïe'.

Floyd commença à révéler la genèse de comment le défunt Herbert McCall en était arrivé à fabriquer le catalyseur miraculeux à l'aide d'un

morceau de la météorite qui gisait au fond du Golfe du Mexique ; il souligna les propriété du métal, les possibilités infinies qu'il offrait et continua en expliquant que toutes les recherches qu'ils avaient faites jusqu'alors, telles que la construction d'un robot pour l'extraction minière sous-marine en haute mer, son contrôle à distance, n'avaient qu'un seul but : l'exploitation des ressources inépuisables de la météorite. Le Président était assis sur le bord de son fauteuil, appuyé sur son bureau, ses deux poings soutenant sa tête, buvant les paroles de Floyd.

'Tout est noté dans ce document, Monsieur' dit-il, montrant à son interlocuteur l'épais dossier qu'il avait amené. 'Il est rédigé à la main ; il n'en existe aucune copie ; je n'ai pas fait confiance à un ordinateur qu'on peut trop facilement pirater'.

'Pourquoi donc me racontez-vous çà maintenant, Señor Patel ?'

'Parce que j'ai décidé d'arrêter mes recherches, Monsieur ; après la mort de mon associé, ma femme et moi sommes tombés d'accord pour ne pas continuer; le laboratoire appartient pratiquement au gouvernement ; donc, si vous décidez que maintenant ou plus tard vous voulez changer la vie des citoyens de ce pays, si vous trouvez que vous en avez assez de la pollution, ou si un jour vos réserves de pétrole s'épuisent, vous pourrez vous tourner vers ce qui appartient à votre pays de plein droit ; vous avez ici toutes les données'.

'Mais, et vous, Señor Patel ?' Vous avez droit aux bénéfices que cette manne pourrait rapporter'.

'Si quelqu'un y avait droit, ça aurait été Herbert McCall, mon défunt associé ; maintenant qu'il nous a quittés, je sens qu'il aurait désiré que son secret soit partagé avec vous ou vos successeurs ; si vous décidez de vous en servir, le Mexique pourrait retrouver l'ancienne gloire de ses ancêtres, quand le grand Moctezuma régnait sur un empire dont la puissance était respectée par ses amis comme par ses ennemis'.

Le Président demeura silencieux pendant un moment et puis il dit :

'Señor Patel, je ne sais pas quoi vous dire ; ce que vous venez de me révéler est tellement énorme que ça me prendra du temps à le digérer ; vous avez placé sur mes épaules un fardeau dont je crains qu'il m'écrase sous son poids ; je sais que je ne peux partager ce secret d'état avec personne d'autre que mon successeur à ce poste ; j'ignore si je vous dois de la

reconnaissance au nom de mon pays ou si je dois vous maudire pour m'avoir placé devant un tel dilemme'.

'Tout dépend de vous, Señor Presidente ; je ne pouvais plus garder çà pour moi ; c'est tout simplement quelque chose de trop énorme pour qu'un homme seul s'en occupe ; toutefois, j'ai une requête à vous faire'.

'Oui, bien sûr ; dites-moi quoi'.

'Il y a un vieil homme nommé José Armas qui travaille au laboratoire; il aurait dû prendre sa retraite depuis longtemps, mais je crains fort qu'il n'ait ni argent, ni retraite ; nous lui avons procuré un poste de *guardia* ; je demande votre parole solennelle qu'il pourra garder sa place aussi longtemps qu'il le voudra, après que nous soyons partis et que cette promesse oblige votre successeur, si le vieil homme est toujours en vie'.

'Je vous en donne ma parole ; mais, si je puis me permettre, que représente ce vieil homme pour vous ?'

'Pour moi, il est comme un grand-père'.

'*Bueno*. Et qu'allez-vous faire maintenant, Señor Patel ?'

'Je vais m'occuper d'archéologie ; ce pays abrite des trésors qui demandent encore à être découverts ; j'ai joué avec cette idée depuis un moment ; ça devrait m'occuper et me rendre heureux'.

' Señor Patel, parfois la sagesse populaire se révèle être prophétique, comme c'est le cas pour les couplets de la Cucaracha qui vont ont rendu si célèbre dans ce pays ; il se pourrait bien que ce soit vous qui nous sauve un de ces jours. Je vais prendre des mesures pour que vous soyez nommé Docteur Honoris Causa de l'Université de Mexico City et je serai fier de vous en remettre le diplôme personnellement'.

'C'est vraiment un grand honneur, Señor Presidente'.

CHAPITRE 25

Sur le vol de retour à Mérida, Floyd se détendait sur son siège de première classe ; il se remémora les paroles du Président : il s'était effectivement soulagé d'un secret trop lourd à porter lui seul ; il se demandait si la révélation de ce secret n'avait pas été un cadeau empoisonné ; ça avait en

fait été le propre testament de Tesla qu'Herb avait légué au Mexique et de tels héritages étaient à manier avec précaution ; Horst était mort de ses conséquences, comme ses notes le démontraient : il avait essayé de reproduire l'expérience de Tesla avec le haut voltage à haute fréquence sur le corps humain ; il était probablement venu lui demander son avis ce jour-là quand Myers était présent ; il n'avait jamais eu l'occasion de le faire ; ils n'avaient jamais pu se parler à nouveau ; ça avait été la dernière fois qu'il l'avait vu vivant.

Ou bien on pouvait voir çà sous un autre angle, si on était superstitieux : on pouvait considérer que Kisin, le dieu des Enfers et de la Mort, gardien de la météorite, l'avait foudroyé pour avoir osé y toucher.

Herbie était né, un enfant en parfaite santé, robuste et grassouillet, qui les empêchait de dormir au début. Wendy s'était remise de la mort d'Herb ; elle était suffisamment occupée avec deux bébés à élever.

Le laboratoire avait été remis au gouvernement ; Floyd avait refusé toute compensation financière : avec leur propre argent et l'héritage d'Herb, ils en avaient plus qu'amplement; le seul homme qui fut navré de les voir partir fut Tío Pepe ; il n'avait jamais bien compris ce qu'il se passait dans son propre garage ni au laboratoire ; il avait tout simplement été heureux de se retrouver près de ses nouveaux amigos ; bien que le jeune gringo lui ait expliqué qu'ils habiteraient encore dans la même maison et qu'il y serait toujours le bienvenu, il savait bien que les choses ne seraient plus jamais les mêmes.

La cérémonie avait été un grand événement, son point culminant étant le discours du Président quand il lui avait remis son diplôme ; tous les médias étaient présents ; Floyd dans sa tunique vert foncé et sa toque avait l'air éblouissant et attirait trop de regards féminins durant la réception, au goût de Wendy, comme elle le lui avait déclaré plus tard; elle avait laissé le petit Herbie aux soins de sa *niñera ;* quant à Becky elle avait trouvé que papa avait l'air rigolo dans sa tenue et elle avait mis sa petite main devant sa bouche pour étouffer son fou rire.

Nathan Myers avait assisté à la cérémonie ainsi qu'Hector Sanz, de l'Alcatrán. Tous deux avaient été les invités de Floyd et Hector Sanz avait été spécialement reconnaissant au jeune scientifique de ne pas lui en vouloir. Quant à Nathan Myers, il s'était dit que le garçon évoluait désormais dans les très hautes sphères; ce qu'il aimait le plus chez lui était que tous les honneurs qui lui étaient conférés ne semblaient pas lui monter à la tête ; c'était réellement un *pukka sahib*[22] ; il ne semblait jamais se rengorger ni se féliciter, comme en témoignait son comportement quand il avait volontairement démissionné de son poste au laboratoire, après la disparition de McCall.

Herb McCall. Son cas était un mystère qu'il avait été incapable de résoudre ; il le connaissait assez bien pour savoir qu'il n'était pas homme à se conduire imprudemment ; c'était le genre de pêcheur à la ligne placide ; le fumeur de pipe ; la mer avait été calme ce jour-là ; il l'avait vérifié ; et pourquoi aurait-il été aller pêcher *seul*, si tôt le matin ? Le gars lui manquait ; il n'y avait pas tellement d'Américains sympathiques de sa génération dans le coin.

*

Floyd s'était inscrit dans un club d'archéologues amateurs ; malgré sa formation scientifique, il n'était pas adepte de l'archéologie informatisée ; ça retirait tout le mystère et le charme de la découverte ; il préférait la méthode traditionnelle.

Il fut choqué d'apprendre par la télévision l'attentat contre la vie du Président ; Ataulfo Pérez avais subi de sérieuses blessures mais il était vivant ; dès qu'on lui avait dit qu'il pouvait recevoir de brèves visites, il s'envola vers la capitale.

Une aile entière de l'hôpital militaire avait été réservée au Président et un peloton de parachutistes plus une vingtaine d'hommes des services secrets maintenaient interdite la zone entière. Quoi qu'il soit bien connu, Floyd avait dû présenter ses documents plusieurs fois de suite et vider ses poches de tout objet métallique avant qu'il puisse entrer dans la chambre présidentielle, à la porte de laquelle se tenaient deux parachutistes armés.

Le Président n'était pas beau à voir : la tête bandée, un bras en écharpe et les deux yeux pochés ; quand il le vit, il parvint quand-même à faire à Floyd un sourire forcé, mais il détourna bientôt le regard ; après un bref échanges d'amabilités et de sympathie exprimée par Floyd, ce dernier se rendit compte que le Président évitait de le regarder en face ; après un moment, ses paupières se fermèrent, le visage toujours tourné de l'autre côté ; Floyd s'éloigna sur la pointe des pieds, se sentant quelque peu frustré ; il ne s'était pas attendu à recevoir un accueil chaleureux, vu l'état dans lequel se trouvait le Président, mais il s'en alla quand même en se sentant tout drôle.

Deux jour plus tard, dans un tabloïd, un entrefilet révéla que, profitant du choc causé par l'attentat, le bureau présidentiel avait été cambriolé et le coffre forcé. Cet entrefilet avait raconté toute l'histoire à Floyd : le Président, malgré sa promesse, avait été imprudent ; il avait dû demander l'avis de quelque *consejero* à qui il avait crû pouvoir faire confiance et il s'était produit une fuite. C'était pourquoi le Président n'avait pas voulu le regarder en face : il ressentait de l'embarras et de la honte.

La sonnette d'alarme tinta dans la tête de Floyd ; il sentait que les choses allaient en s'empirant ; il y avait eu trop de violence ces temps derniers ; il était grand temps qu'il prenne des mesures pour protéger sa famille et lui-même ; il détruisit immédiatement toutes les notes qu'il lui restait, même si elles n'avaient aucun rapport avec les expériences qu'il avait faites. En outre il prit la résolution de ne plus jamais garder d'écrits sur ce qu'il pourrait encore découvrir. Il voulait croire que le Président avait retenu la leçon et c'était un grand garçon de toutes façons ; il saurait s'occuper de lui-même.

Ensuite Floyd téléphona à Hector Sanz à l'Alacrán et ils parlèrent un long moment.

Trois jours plus tard le tabloïd de Mérida afficha en première page des photos en couleur de Floyd Patel, souriant, posant avec une équipe d'archéologues à Chichén Itzá accompagnées d'une interview exclusive dans laquelle le scientifique réputé expliquait que désormais il s'occupait d'archéologie à plein temps. Floyd espérait que le message qu'il avait envoyé avait été bien reçu par quiconque pouvait penser qu'il était encore engagé dans le genre de recherches qui l'avaient rendu célèbre et qui avaient tellement irrité les puissances concernées.

Trois mois s’étaient écoulés depuis que le Président était sorti de l’hôpital et Floyd commença à mieux respirer ; il avait pris à cœur son nouveau travail bénévole ; avec ses collègues il avait visité les sites de Mayapán et d’Uxmal ; il s’était acheté une pile de livres sur l’ancienne civilisation Maya. Pour ses sorties, il utilisait le pickup ; quand il était seul, il remplissait cinq gallons d’eau à un *cenote* ; l’eau douce de ce puits naturel était parfaitement adéquate comme combustible pour son moteur diesel modifié.

Une fois à Bonampak , un archéologue expérimenté lui avait fait voir sur le sol la pointe d’une flèche gigantesque qu’il n’aurait jamais remarquée tout seul ; avec sa boussole, il put ainsi vérifier que la flèche pointait au nord, directement vers le cratère de Chicxulub.

Après avoir été laissé tranquille six mois de plus, Floyd commença à considérer que le danger était écarté et qu’on pouvait faire siffler la sirène de fin d’alerte.

*

Maintenant, si un jour toute l’humanité, y compris les cartels du pétrole, se réveillaient, s’unissaient et se rendaient compte, qu’a fin de pouvoir survivre, il fallait essayer de sauver ce qui pouvait encore l’être de la vie sur la terre et qu’il soit encore de ce monde, peut-être alors pourrait-il aider à mettre sur pied une désalinisation facile et bon marché de l’eau de mer.

FIN

[1] Docteur ès Sciences

[2] Expression typiquement américaine.

[3] Espérance Verte

[4] Football américain, proche du rugby.

[5] S’appeler par son prénom équivaut au tutoiement.

[6] Voir SEMANTICUS, du même auteur.

[7] En Français dans le texte

[8] Kraut=Boche

[9] Remorque en location qui peut être rendue à destination.

[10] Argot américain pour coups fourrés.

[11] En français dans le texte.

[12] Argot américain : Toute une histoire

[13] Jour du débarquement.

[14] En Français dns le texte.

[15] Spill the beans : vendre la mèche.

[16] Grand Père

[17] Oncle Joe ; Tio Pepe est le nom d'une marque de vin de Jérez bien connue.

[18] Venez trinquer

[19] Il n'y en a pas, c'est fermé ! (en zézayant)

[20] En Français dans le texte.

[21] Référence au 'Real McCoy', un whisky de qualité de contrebande du temps de la prohibition.

[22] Vrai gentleman (mots Hindi).

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library